HISTOIRE
CLÉSIASTIQUE

A. M. D. G.

EVUE, CORRIGÉE ET COMPLÉTÉE

PAR

LE R. P. F. GAZEAU

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS



TOURS

ALFRED MAME ET FILS

EDITEURS


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

HISTOIRE

ECCLÉSIASTIQUE



CARTES

CONTENUES DANS L'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE

HISTOIRE

ECCLÉSIASTIQUE

A. M. D. G.

REVUE, CORRIGÉE ET COMPLÉTÉE

PAR

LE R. P. F. GAZEAU

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

TREIZIÈME ÉDITION





TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

1881

PRÉFACE

Cette Histoire ecclésiastique parut pour la première fois en 1807. L'auteur ne l'offrait au public que comme un simple abrégé de l'Histoire de l'Église par Lhomond. C'était puiser à une source justement estimée pour les premiers siècles du Christianisme, mais insuffisante, défectueuse même pour le moyen âge et pour les temps modernes. Sur plusieurs points importants, un remaniement à peu près complet nous a paru nécessaire; il suffira, pour en juger, de comparer cette Histoire telle que nous la donnons aujourd'hui, avec ce qu'elle était depuis soixante ans.

L'Église a essuyé, dans les temps modernes, deux grandes attaques : au nom de l'Écriture, la Réforme protestante a rejeté son autorité infaillible; au nom de la raison appuyée par la force, la Révolution lui a refusé jusqu'au droit d'existence. Deux événements si considérables,

dont nous subissons encore aujourd'hui la funeste influence, n'avaient obtenu dans cette Histoire qu'une place insuffisante; nous avons essayé de leur donner celle qui leur convient, même dans un livre élémentaire.

Peut-être paraîtrons-nous encore trop bref; mais pouvions-nous oublier qu'il nous fallait nous borner à quelques pages, et reproduire néanmoins, dans ses traits principaux, l'existence toute miraculeuse d'une société qui, depuis dix-huit siècles, remplit de ses œuvres le monde entier? Présenté en raccourci, un sujet si vaste et si varié ne laisse pas que d'offrir un précieux avantage : il est plus facile à saisir dans son ensemble. Et quoi de plus digne de nos regards que le spectacle des combats que l'Église soutient, et des victoires qu'elle remporte d'âge en âge, toujours attaquée et toujours triomphante, soit des persécutions, par la patience et le courage de ses martyrs; soit du schisme et de l'hérésie, par la science et l'humilité de ses docteurs; soit du vice et du scandale, par les vertus et les actions héroïques d'un grand nombre de ses enfants; soit enfin de l'impiété et de l'incrédulité du siècle présent, par l'assistance que la parole infaillible de son Chef et de son Auteur lui assure jusqu'à la fin des siècles?

Un spectacle si instructif et si intéressant peut être présenté à tous les âges; il peut et

doit l'être particulièrement à la jeunesse des écoles [1]. Il est bon que des Chrétiens, aujourd'hui surtout, soient fortifiés contre les attaques que l'irréligion ne manquera pas de livrer à leur foi; il est bon que la ressemblance frappante qu'ils trouveront entre les anciens et les nouveaux ennemis de l'Église, leur fasse juger du sort qui attend les uns par celui qu'ont éprouvé les autres. Les événements parleront d'eux-mêmes dans toute la suite de l'Histoire; ils leur apprendront que le Dieu qui a fondé cette Église n'a jamais cessé de la protéger, et que, s'il a pu la soutenir contre tous les efforts des puissances de la terre armées pour la détruire, il sait aussi, quand il le veut, susciter des Cyrus, des Constantin, des Charlemagne, les revêtir de sa sagesse et de sa force, et leur inspirer de grandes vues pour la gloire et l'utilité de la Religion.

[1] Il ne peut y avoir de difficulté que pour l'histoire des hérésies, qui suppose la connaissance de la doctrine chrétienne. Cette histoire a trop d'importance pour qu'il soit permis de la supprimer; mais dans les classes inférieures, on pourrait ne pas insister sur les notions qui paraîtraient trop abstraites. Le professeur est le meilleur juge de ce qui doit être omis ou expliqué dans l'intérêt de ses élèves.

HISTOIRE
ECCLÉSIASTIQUE

OBJET ET UTILITÉ
DE
L'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE

D. Qu'est-ce que l'Histoire ecclésiastique?

R. L'Histoire ecclésiastique ou *Histoire de l'Église* est l'histoire de la vraie Religion depuis Notre-Seigneur Jésus-Christ jusqu'à nos jours. Elle nous apprend les grandeurs de Dieu et les merveilles qu'il a opérées pour nous durant plus de dix-huit siècles. Nous y voyons comment la première de ces merveilles, la nouvelle alliance que Jésus-Christ a faite avec tous les hommes, a pu leur être communiquée et se maintenir jusqu'à nous dans le sein de l'Église.

D. Que faut-il entendre par ce mot : *Église?*

R. L'Église est la société des fidèles qui font profession de suivre la vraie doctrine de Jésus-Christ, et d'obéir à l'autorité qu'il a établie pour les gouverner. Cette société, fondée par Notre-Seigneur, est *apostolique,* parce qu'elle vient des Apôtres par une suite de pasteurs unis aux souverains Pontifes, successeurs de saint Pierre; elle est *une,* parce que tous

ses membres ont un même Chef, une même foi, les mêmes sacrements et la même fin, leur salut et la gloire de Dieu; elle est *sainte,* parce qu'elle a seule le privilége de faire des saints; enfin, elle est *catholique,* parce qu'elle est répandue, depuis dix-huit siècles, parmi tous les peuples de l'univers.

Tels sont les caractères admirables de l'Église de Jésus-Christ, qui a reçu la mission de garder jusqu'à la fin des temps la loi évangélique. Tous ses membres forment le nouveau peuple de Dieu; l'ancienne alliance avec le peuple juif n'en était que la figure et la préparation. Aussi l'Histoire ecclésiastique est-elle plus utile pour nous que l'Histoire sainte, et elle nous offre encore de grands avantages sur l'Histoire profane.

D. Quels avantages l'Histoire ecclésiastique a-t-elle sur l'Histoire profane?

R. L'Histoire ecclésiastique a trois avantages sur l'Histoire profane: la *certitude,* l'*ancienneté,* et surtout l'*utilité pratique:* la *certitude,* sinon pour tous les faits, du moins pour l'établissement de l'Église, qui nous est raconté par des écrivains inspirés, et pour sa doctrine, sa morale et son gouvernement, qui sont garantis par les promesses infaillibles de Jésus-Christ; l'*ancienneté,* en ce que l'Église, établie depuis plus de dix-huit cents ans sur une base immuable, remonte d'ailleurs par l'Ancien Testament jusqu'au commencement du monde; enfin, l'*utilité pratique,* en ce que l'Histoire ecclésiastique nous montre en action, depuis Notre-Seigneur Jésus-Christ, tout ce que nous devons croire, espérer et pratiquer. Il n'est point de vertu qui n'y brille avec éclat dans de parfaits modèles, et rien n'est plus propre à exciter notre confiance, que d'y voir Notre-Seigneur nous transmettre par son Église tout ce qu'il fit pour nous pendant sa vie mortelle.

PREMIÈRE ÉPOQUE

Depuis la naissance de Jésus-Christ jusqu'à la conversion de Constantin, de l'an 4004 du monde à l'an 312 après Jésus-Christ : durée, 312 ans.

I. — NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST. — SON ENFANCE ET SA VIE CACHÉE. — SA VIE PUBLIQUE. — SA PASSION ET SA RÉSURRECTION.

D. A quelle époque Notre-Seigneur Jésus-Christ vint-il au monde?

R. Il y avait quatre mille ans que le monde attendait le Messie promis à nos premiers parents et annoncé par les prophètes, lorsque enfin arriva le jour heureux où le Seigneur, ayant tout préparé au Ciel et sur la terre, commenca d'exécuter le grand ouvrage de la rédemption du genre humain.

L'an 4004 de la création, sous le règne d'Auguste, empereur romain, et d'Hérode, roi de Judée [1], l'ange Gabriel est envoyé dans la ville de Nazareth à la Vierge Marie, la plus sainte des créatures, pour lui proposer la dignité sublime de Mère de Dieu. Marie accepte, et le 25 décembre, le Fils de Dieu fait homme pour nous vint au monde dans une étable, près de la petite ville de Bethléem. Il a pour premiers

[1] Sur l'époque de la naissance et sur la vie de Jésus-Christ, voyez l'*Histoire sainte*, p. 111 et suiv.

adorateurs Marie, Joseph et les bergers, que lui amènent les anges ; et il commence ainsi, dès sa naissance, à former cette société sainte et fidèle qu'il doit substituer au peuple juif, en remplaçant la loi de Moïse par une loi plus parfaite.

D. Quels sont les principaux traits de l'enfance et de la vie cachée de Notre-Seigneur ?

R. Huit jours après sa naissance, Notre-Seigneur est circoncis, et reçoit le nom adorable de Jésus, c'est-à-dire Sauveur. Une étoile miraculeuse sert de guide aux Mages, prémices des Gentils, qui viennent de l'Orient reconnaître et adorer l'Homme-Dieu. Le quarantième jour, Marie présente son divin Fils au temple de Jérusalem, et le saint vieillard Siméon a la joie de voir de ses yeux le Messie promis au monde. Cependant Hérode craint pour sa couronne : il a entendu parler de la naissance d'un nouveau roi, et les mages ne reviennent point lui dire qu'ils l'ont trouvé. Furieux, il ordonne le massacre de tous les enfants de Bethléem et des environs. Mais Joseph a déjà reçu l'ordre de s'enfuir en Égypte avec Jésus et Marie, et il y attend la mort du cruel persécuteur pour retourner à Nazareth en Galilée.

Jésus enfant reste soumis à ses parents dans la petite ville de Nazareth. Une seule fois, à l'âge de douze ans, il s'occupe en public de la mission que son Père lui a confiée. Ayant accompagné Marie et Joseph à Jérusalem pour célébrer la Pâque, il se sépare d'eux, et il n'est retrouvé qu'au bout de trois jours, assis dans le temple, au milieu des docteurs ravis d'admiration. Mais il revient à Nazareth pour y reprendre une vie pénible et obscure, partageant avec Joseph les travaux d'un simple artisan, et pratiquant d'abord toutes les vertus qu'il veut prêcher au monde.

D. Qu'est-ce que l'Évangile nous apprend de la vie publique de Notre-Seigneur Jésus-Christ ?

R. Notre-Seigneur, âgé d'environ trente ans, quitte Nazareth pour se rendre sur les bords du Jourdain, où Jean-Baptiste, son précurseur, prêche le baptême de la rémission des péchés. Confondu dans la foule des pécheurs, le Sauveur veut recevoir ce baptême: le Ciel, au même instant, rend publiquement témoignage à sa divinité. Après une retraite et un jeûne de quarante jours dans le désert, il repousse la tentation du démon, et commence les travaux de sa vie publique. A la demande de Marie, sa mère, il change l'eau en vin aux noces de Cana : ce premier miracle lui attache plusieurs disciples; il en choisit douze pour être ses Apôtres, en réservant à Pierre la dignité de chef de l'Église. C'est en leur compagnie qu'il parcourt les villes et les campagnes, prêchant aux peuples une doctrine infiniment sainte, et marquant tous ses pas par des bienfaits miraculeux. Il rend la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, le mouvement aux paralytiques, la vie aux morts. Il apaise d'un mot les tempêtes; il chasse les démons, et deux fois il nourrit avec quelques pains plusieurs milliers de personnes.

Mais tant de bienfaits, tant de miracles, ne sont payés que d'ingratitude. Les prêtres juifs, les docteurs de la loi, les Pharisiens, dont l'hypocrisie est démasquée, se liguent contre le Sauveur du monde. Plus d'une fois ils essaient de le faire périr, mais leur fureur demeure impuissante tant que son heure n'est pas arrivée. A mesure que cette heure approche, Jésus prédit plus clairement à ses Apôtres ce qu'il aura bientôt à souffrir, et leur développe toutes les circonstances de sa Passion. Enfin, après trois ans et demi de prédication, la résurrection de Lazare, qu'il opère à la vue de ses ennemis, au lieu de les convertir, met le comble à leur animosité et leur fait résoudre la mort du Sauveur. Son entrée triomphale dans Jérusalem les confirme dans leur dessein criminel, et la

trahison de Judas leur fournit le moyen de l'exécuter.

D. Quelles sont les principales circonstances de la Passion de Notre-Seigneur?

R. Le jeudi soir, veille de sa mort, Notre-Seigneur célèbre la Pâque avec ses Apôtres, et il institue le sacrement de l'Eucharistie; puis il se rend avec eux au jardin des Oliviers, où il essuie une longue et sanglante agonie. C'est là que Judas, disciple perfide et sacrilége, trahit par un baiser son divin Maître, et le livre aux Juifs. Jésus, qui est toujours le Dieu fort, les renverse tous d'une parole; mais, comme il est aussi un Dieu sauveur, et qu'il a résolu de mourir, il se remet entre les mains de ses ennemis.

Conduit d'abord chez Anne, puis chez le grand prêtre Caïphe, il est condamné à mort par le conseil des Juifs, renié trois fois par le prince des Apôtres, et indignement outragé par des valets.

Le lendemain on le traduit, chargé de chaînes, devant Pilate, alors gouverneur de la Judée pour les Romains. On sollicite sa mort à grands cris. Aux calomnies, aux insultes, aux blasphèmes, Jésus ne répond que par le silence. Hérode le tourne en dérision, Pilate le fait battre de verges, il est couronné d'épines et maltraité par une vile et barbare soldatesque. Enfin, condamné à subir le supplice des esclaves, il monte au Calvaire, chargé du bois de la Croix. On l'y attache, et c'est là que, livré à des douleurs indicibles, le Sauveur trouve encore la force de prier pour ses bourreaux, de convertir le bon larron, de donner à saint Jean Marie pour mère, et d'accomplir jusqu'au bout toutes les prophéties de l'Ancien Testament. Vers la troisième heure du soir, il expire, et, par sa mort volontaire, il triomphe de l'enfer et consomme la rédemption du genre humain.

D. Qu'arrive-t-il après la mort du Sauveur?

R. A la vue du plus grand des crimes, le soleil

s'obscurcit, la terre se couvre de ténèbres, les rochers se fendent, les tombeaux s'ouvrent, le voile du temple se déchire, tout dans la nature paraît sensible à la mort de son Auteur. Les soldats eux-mêmes, frappés d'épouvante et pénétrés de douleur, se retirent en confessant la divinité de Celui qu'ils ont crucifié. Les Pharisiens seuls et les prêtres juifs s'endurcissent, et ne songent qu'à faire périr, s'il est possible, jusqu'au nom de Jésus-Christ. Mais que peuvent leurs efforts contre le Tout-Puissant? Après avoir délivré des limbes les justes de l'ancienne loi, il veut détruire à jamais l'empire de la mort; et le troisième jour, selon sa parole, il sort victorieux du tombeau.

II. — SAINT PIERRE, CHEF DE L'ÉGLISE. — DESCENTE DU SAINT-ESPRIT. — PREMIÈRE PRÉDICATION

D. Que fait Notre-Seigneur après sa résurrection?

R. Notre-Seigneur s'empresse de se montrer à ses Apôtres et à tous ses disciples; il renouvelle ces apparitions pendant quarante jours pour les consoler, les instruire, et achever avec eux l'établissement de la société qu'il destine à perpétuer sur la terre le grand bienfait de la Rédemption. C'est saint Pierre qu'il a déjà choisi pour servir de fondement à son Église, et il lui a promis de lui donner les clefs du ciel, avec le pouvoir de confirmer ses frères dans la foi. L'Apôtre privilégié reçoit enfin la plénitude de l'autorité sur le bord du lac de Génésareth. Trois fois Notre-Seigneur lui demande s'il l'aime plus que les autres; trois fois saint Pierre proteste de son amour pour son divin Maître, qui lui confie, à trois reprises, le soin de *paître ses agneaux et ses brebis*, c'est-

à-dire les simples fidèles et les pasteurs eux-mêmes. Quelques jours après, Jésus-Christ monte au ciel, laissant à ses Apôtres la mission de porter l'Évangile dans tout l'univers et d'y propager son Église, dont il reste le chef invisible; mais saint Pierre en est dès lors le chef visible, et il exerce pour la première fois son autorité en proposant de choisir un successeur au traître Judas, avant la descente prochaine du Saint-Esprit.

D. Quel jour eut lieu la descente du Saint-Esprit?

R. Ce fut le jour de la Pentecôte, c'est-à-dire le cinquantième depuis la résurrection de Jésus-Christ, et le dixième depuis son ascension. Les Apôtres et les autres disciples, avec Marie, mère de Jésus, et les saintes femmes qui l'avaient suivi, étaient tous rassemblés dans le cénacle, où ils persévéraient dans la prière, lorsque vers la troisième heure du jour on entendit tout à coup comme le bruit d'un vent impétueux. En même temps on vit paraître des langues de feu qui allèrent se reposer sur la tête de tous ceux qui étaient dans le cénacle. Aussitôt ils furent remplis du Saint-Esprit; ils commencèrent à parler diverses langues, et à publier hautement les merveilles qui venaient de s'opérer en eux.

R. Quelle fut la première publication de l'Évangile ?

R. Il y avait alors à Jérusalem un grand nombre de Juifs qui s'y étaient rassemblés de tous les pays du monde pour la fête de la Pentecôte. Au bruit du prodige, ils accoururent pour s'en assurer par eux-mêmes. Pierre, chef des Apôtres, prit de là occasion de leur prêcher l'Évangile et de leur faire connaître Jésus crucifié et ressuscité. Comme c'était l'Esprit-Saint qui parlait par sa bouche, son discours fut si efficace, que trois mille de ses auditeurs crurent en Jésus-Christ, et reçurent le baptême. Il y eut dès lors

un grand nombre d'autres conversions, car le don des miracles servait à confirmer la prédication de l'Évangile, et il suffisait d'apporter les malades sur le passage de saint Pierre, pour que son ombre opérât leur guérison.

III. — VIE DES PREMIERS CHRÉTIENS. — PERSÉCUTION : SAINT ÉTIENNE, PREMIER MARTYR. — CONVERSION DE SAINT PAUL.

D. Quelle était la vie des premiers chrétiens?

R. C'était une vie sainte et parfaite, selon le témoignage de l'Écriture. Toute la multitude des nouveaux fidèles n'avait qu'un cœur et qu'une âme; aucun d'eux ne s'appropriait rien de ce qu'il possédait, mais ils mettaient tout en commun. Il n'y avait point de pauvres parmi eux, parce que ceux qui avaient des terres et des maisons les vendaient et en apportaient le prix aux pieds des Apôtres, pour être distribué à chacun selon ses besoins. Ils étaient assidus à écouter la parole de Dieu; ils persévéraient dans la prière et dans la fraction du pain, c'est-à-dire dans la participation de la divine Eucharistie. D'intempérants, d'ambitieux, d'avares, de voluptueux qu'ils avaient été pour la plupart, tous étaient devenus, par le baptême, des hommes nouveaux, des hommes doux et humbles de cœur, des hommes chastes et mortifiés, des hommes détachés des biens de la terre et prêts à tout perdre et à tout souffrir pour l'amour de Jésus-Christ.

D. Les Apôtres éprouvèrent-ils quelques contradictions de la part des Juifs?

R. Ils en éprouvèrent de grandes. Les princes des prêtres, peu touchés de l'éclat de leurs miracles, de

l'innocence de leur vie et de la sainteté de leur doctrine, les firent mettre en prison et battre de verges. Mais les Apôtres répondaient: *Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes;* et pleins de joie d'avoir été jugés dignes de souffrir pour le nom de Jésus-Christ, ils semblaient prendre de nouvelles forces, et s'animer d'un nouveau zèle à la vue des obstacles que l'enfer opposait aux progrès de l'Évangile.

Ce fut alors que les Juifs lapidèrent saint Étienne, l'un des sept diacres établis par les Apôtres, et qui, le premier de tous les fidèles, eut l'honneur de donner sa vie pour Jésus-Christ. Quelque temps après, l'Apôtre saint Jacques, frère de saint Jean l'Évangéliste, fut décapité par ordre d'Hérode Agrippa. Saint Pierre aurait subi le même sort, si un ange ne l'eût tiré de prison, la nuit même qui précéda le jour destiné à son supplice [1].

D. Par quel prodige saint Paul fut-il changé de persécuteur en Apôtre?

R. Saint Paul, connu avant sa conversion sous le nom de Saul, avait contribué à la mort de saint Étienne. Animé d'un faux zèle pour la loi de Moïse, il continuait de ravager l'Eglise de Dieu, et traî-

[1] Hérode Agrippa est le premier prince qui ait persécuté l'Église. L'Écriture sainte nous apprend que, par un juste châtiment de Dieu, il mourut, comme son grand-père, dévoré par les vers. (Voy. *Histoire sainte*, p. 119.) Son oncle, Hérode Antipas, le meurtrier de saint Jean-Baptiste, qui avait tourné en dérision Notre-Seigneur Jésus-Christ, fut exilé à Lyon, d'où il s'enfuit en Espagne avec Hérodiade, et tous deux y firent une fin misérable. Un historien grec rapporte que Salomé la danseuse, ayant voulu traverser une rivière, y périt dans d'horribles souffrances. Le grand prêtre Caïphe, pour avoir été dépouillé de sa charge, se donna la mort. Pilate, exilé à Vienne en Gaule, termina également sa vie par un suicide. Lactance, témoin du triomphe de l'Église à l'avénement de Constantin le Grand, put écrire un long ouvrage sur les *Tourments des persécuteurs* dans les trois premiers siècles de l'ère chrétienne.

nait en prison tout ce qu'il pouvait découvrir de fidèles.

Un jour qu'il allait à Damas, ne respirant contre eux que menaces et carnage, il fut tout à coup environné d'une lumière plus éclatante que le soleil, et entendit une voix qui lui dit : « Saul, Saul, pourquoi me faites-vous la guerre? Je suis Jésus de Nazareth ; en persécutant mes disciples, c'est moi-même que vous persécutez. » Saul, terrassé par ce peu de paroles, s'écria d'une voix tremblante : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? — Levez-vous, reprit la voix, entrez dans la ville ; là on vous apprendra ce que vous avez à faire. » Saul, que l'épouvante avait renversé, se releva ; mais, comme il était devenu aveugle, ses compagnons le conduisirent par la main jusqu'à Damas, où, ayant recouvré miraculeusement la vue, il reçut le baptême et commença à prêcher l'Évangile.

Ceux qui savaient quelle fureur il avait montrée contre les fidèles avaient peine à concevoir ce changement subit. Mais Saul, peu inquiet de ce qu'on pouvait dire ou penser de sa conversion, se fortifiait dans la foi ; il confondait les Juifs, en leur prouvant par l'Écriture, et plus encore par ses miracles, que Jésus était véritablement le Messie prédit par les prophètes, et envoyé de Dieu pour être le Sauveur des hommes.

IV. — CONVERSION DES GENTILS : CORNEILLE. — DISPERSION DES APÔTRES.

D. Quel fut le premier d'entre les Gentils qui embrassa la foi chrétienne ?

R. Ce fut un officier romain de Césarée, nommé

Corneille. Il craignait Dieu et faisait aux pauvres d'abondantes aumônes. Un jour qu'il était en prière, un ange lui apparut et lui dit : « Vos prières et vos aumônes sont montées jusqu'au trône de la miséricorde divine. Ce que vous avez à faire, c'est d'envoyer chercher à Joppé un certain Simon, surnommé Pierre; il vous apprendra ce qu'il faut que vous fassiez pour être sauvé. » Aussitôt Corneille envoya à Joppé trois de ses serviteurs. Lorsqu'ils approchaient de la ville, Pierre eut une vision dans laquelle Dieu lui fit connaître que les Gentils, aussi bien que les Juifs, étaient appelés à la connaissance de l'Évangile. Alors Pierre n'hésita plus à partir avec ceux qui le venaient chercher.

Cependant Corneille avait assemblé chez lui ses parents et ses amis. Dès qu'il aperçut Pierre, il se jeta à ses pieds comme pour l'adorer. Mais Pierre le releva et lui dit : « Levez-vous : je ne suis qu'un homme comme vous. » Puis adressant la parole à tous ceux qui s'étaient réunis pour l'entendre, il leur fit connaître la vie, la doctrine et les miracles de Jésus-Christ. Il n'avait pas achevé son discours, que le Saint-Esprit descendit visiblement sur ses auditeurs et leur communiqua le don des langues. Pierre aussitôt les baptisa; et ces nouveaux fidèles furent comme les prémices de la conversion des Gentils.

D. Les Apôtres ne prêchèrent-ils l'Évangile que dans la Judée?

R. Ils s'étaient d'abord fixés dans la Judée. Mais Dieu, qui voulait que son nom fût connu chez toutes les nations, se servit de l'indocilité et de la méchanceté des Juifs pour hâter la dispersion des prédicateurs de l'Évangile dans les différentes contrées de l'univers.

Avant de se séparer, ils dressèrent la formule de foi connue sous le nom de *Symbole des Apôtres;* puis,

fidèles à la mission qu'ils avaient reçue de Jésus-Christ, ils allèrent éclairer les nations plongées depuis tant de siècles dans les ténèbres de l'idolâtrie (vers l'an 43). Saint Pierre porta la doctrine évangélique en Syrie, et fut d'abord évêque d'Antioche, puis de Rome. Saint Paul la porta dans l'île de Chypre, puis dans l'Asie Mineure, dans la Macédoine, dans la Grèce, d'où il alla rejoindre saint Pierre dans la capitale du monde. Saint Thomas annonça Jésus-Christ dans les Indes; saint Jean, dans l'Asie Mineure; saint André, chez les Scythes; saint Philippe, dans la haute Asie; saint Barthélemi, dans la grande Arménie; saint Matthieu, dans la Perse; saint Simon, en Mésopotamie; saint Jude, en Arabie; saint Matthias, en Éthiopie. C'est ainsi que, moins de trente ans après la première publication de l'Évangile, le vrai Dieu eut des adorateurs dans toutes les parties de l'univers.

V. — CONCILE DE JÉRUSALEM. — TRADITIONS ET ÉCRITS APOSTOLIQUES.

D. Quel fut le premier concile de l'Église catholique?

R. Ce fut le concile tenu par les Apôtres dans la ville de Jérusalem, pour y décider si les Gentils convertis au Christianisme devaient être soumis à toutes les observances de la loi mosaïque. Cette question était vivement agitée parmi les fidèles, et elle menaçait de diviser l'Église naissante. Saint Pierre, chef des Apôtres, fut le premier à prendre la parole et à émettre l'avis que les Gentils, appelés au salut par la grâce de Jésus-Christ, ne devaient point être soumis au joug de l'ancienne loi, que les Juifs eux-mêmes

n'avaient pu porter. Tous se rangèrent à son avis, et le Concile rendit dans le même sens, au nom du Saint-Esprit, un décret solennel, qui fut accueilli avec joie et soumission dans toute l'Église chrétienne (51).

D. Comment les Apôtres et les premiers disciples de Jésus-Christ prêchaient-ils l'Évangile?

R. A l'exemple de leur divin Maître, les Apôtres et les premiers disciples prêchaient l'Évangile de vive voix bien plus que par écrit. Les enseignements qu'ils avaient reçus de la bouche de Jésus-Christ, et que le Saint-Esprit avait gravés dans leur cœur, ils les communiquaient aux fidèles des pays qu'ils parcouraient, en leur recommandant d'en garder avec soin le souvenir. Ils avaient d'ailleurs la mission de transmettre à leurs successeurs le dépôt des vérités révélées; et les traditions des Apôtres, conservées dans l'Église, y obtinrent la même autorité que leurs écrits.

D. Quels écrits nous ont laissés les Apôtres et les premiers disciples de Jésus-Christ?

R. Ils nous ont laissé plusieurs écrits, qui tous ensemble forment ce que nous appelons le Nouveau Testament. Ces écrits sont les quatre Évangiles de saint Matthieu, de saint Marc, de saint Luc et de saint Jean; les Actes des Apôtres, par saint Luc; les quatorze Épîtres de saint Paul; celle de saint Jacques, deux de saint Pierre, trois de saint Jean, une de saint Jude, et enfin l'Apocalyse de saint Jean.

VI. — PREMIÈRE PERSÉCUTION GÉNÉRALE SOUS NÉRON : SAINT PIERRE ET SAINT PAUL. — RUINE DE JÉRUSALEM.

D. Quel fut l'auteur de la première persécution générale?

R. Ce fut l'empereur Néron. Ce prince insensé et

cruel avait incendié la ville de Rome, pour se donner le plaisir de la voir brûler; puis il rejeta cette action atroce sur les Chrétiens, qu'il haïssait d'ailleurs, parce que saint Paul avait fait des conversions jusque dans son palais. Néron ne se contenta pas des supplices ordinaires. Parmi un grand nombre de Chrétiens qu'il fit mourir, les uns étaient enveloppés de peaux de bêtes sauvages, exposés à des chiens de chasse; d'autres, revêtus de tuniques trempées dans la poix, étaient attachés à des poteaux; on y mettait le feu, et ils servaient ainsi de torches pour éclairer durant la nuit les jeux du Cirque et les jardins de l'empereur (64-68).

Ce fut alors que saint Pierre et saint Paul, ayant été enfermés dans la prison du Capitole, convertirent leurs gardes et les baptisèrent avec quarante-sept prisonniers. Saint Pierre fut condamné au supplice de la croix; mais il demanda à être attaché la tête en bas, se jugeant indigne de mourir de la même manière que son divin Maître. Saint Paul, en qualité de citoyen romain, eut la tête tranchée (67).

Telle fut l'origine de la première persécution générale. Il est glorieux pour l'Église d'avoir eu l'empereur Néron pour ennemi : le plus méchant des hommes méritait d'être le premier des persécuteurs.

D. Comment les Juifs furent-ils punis du déicide qu'ils avaient commis sur la personne du Sauveur?

R. Les Juifs, qui avaient toujours porté avec peine le joug des Romains, se révoltèrent contre eux, et cette révolte fut la cause de la ruine de leur ville. Ce fut alors que les Chrétiens qui s'y trouvaient se retirèrent dans la petite ville de Pella, au milieu des montagnes de Syrie, suivant l'avis que Notre-Seigneur en avait donné à ses disciples. La division se mit entre les Juifs, et il se forma parmi eux différents partis, qui commirent les plus grands excès.

Vespasien, général de l'armée romaine, laissa les

Juifs se détruire eux-mêmes, pour en venir ensuite plus facilement à bout. Ayant été alors reconnu empereur, il chargea Titus, son fils, du siége de Jérusalem. Ce jeune prince vint camper à une lieue de la ville, et en ferma toutes les issues. Comme c'était vers la fête de Pâques, une grande multitude de Juifs s'y trouva renfermée, et bientôt la famine s'y fit sentir. La plupart des habitants étaient réduits à manger tout ce qu'ils trouvaient, et se l'arrachaient les uns aux autres. Les factieux, loin d'être touchés de ces maux, n'en paraissaient que plus furieux et plus obstinés à ne vouloir pas se rendre. Peu à peu la famine devint horrible : on fouillait jusque dans les égouts, et l'on dévorait les ordures les plus infectes. Une mère alla jusqu'à égorger son fils, et à le faire rôtir, pour assouvir sa faim.

Cependant Titus, qui s'était déjà rendu maître d'une partie de la ville, fit attaquer le Temple et mettre le feu aux portes, en ordonnant néanmoins de conserver le corps de l'édifice. Mais un soldat romain saisit un tison et le jeta dans un appartement intérieur : le feu y prit aussitôt, et consuma entièrement le Temple, quelques efforts que fît Titus pour arrêter l'embrasement. Les Romains massacrèrent tout ce qui se trouva dans la ville, et mirent tout à feu et à sang (70).

Ainsi fut accomplie la prophétie de Jésus-Christ. Titus lui-même déclara que ce succès n'était point son ouvrage, et qu'il n'avait été que l'instrument de la colère divine. Il périt durant le siége onze cent mille Juifs : le reste de ce peuple déicide fut vendu et dispersé dans tout l'univers, condamné par le Très-Haut à errer, sans prince, sans autel et sans sacrifice, parmi les nations, jusqu'à ce qu'à la fin des siècles il ouvre les yeux et reconnaisse son Dieu dans Celui qu'il a crucifié.

VII. — DEUXIÈME PERSÉCUTION SOUS DOMITIEN : SAINT JEAN. — TROISIÈME PERSÉCUTION SOUS TRAJAN : SAINT IGNACE. — ÉTENDUE DE L'ÉGLISE.

D. La première persécution ne fut-elle pas suivie de près par une seconde?

R. Oui; les Chrétiens avaient joui de quelque repos sous les empereurs pacifiques Vespasien et Titus. Mais Domitien, leur successeur, qui avait tous les vices de Néron, eut aussi sa haine contre le Christianisme. Il publia un édit sanglant; et l'on peut juger de la manière dont cet édit fut exécuté, par celle dont l'empereur traita les personnes les plus nobles de l'empire romain. Parmi une infinité de personnes de tout âge et de toute condition, il fit mourir le consul Flavius Clément, qui était son cousin germain.

Mais ce qui rendit plus célèbre la persécution de Domitien, ce fut le martyre de saint Jean. On le plongea dans une chaudière d'huile bouillante, sans qu'il en reçût aucun mal. Ce miracle arriva à Rome, près de la porte Latine (95). Saint Jean, ayant ainsi échappé à la mort, fut relégué par Domitien dans l'île de Pathmos, où il écrivit son Apocalypse. Ce saint Apôtre, après la mort de Domitien, revint à Éphèse. Il y vécut jusqu'à la fin du Ier siècle, et mourut avec la consolation de voir la semence de la foi porter des fruits dans tout l'univers.

On attribue à la persécution de Domitien le martyre de saint Denys, premier évêque de Paris. Son zèle à étendre la foi dans cette ville et dans les provinces voisines lui a mérité le titre d'*Apôtre des Gaules*. Il fut pris avec un prêtre et un diacre. Après avoir souffert divers genres de supplices, ils eurent tous trois la tête tranchée sur une colline proche

de Paris, qu'on nomma depuis *Montmartre* ou Mont des martyrs.

D. Faites-nous connaître la troisième persécution sous Trajan.

R. L'empereur Trajan, dont l'histoire loue d'ailleurs la clémence, fut l'auteur de la troisième persécution. Il voulut que les lois sanguinaires de ses prédécesseurs fussent exécutées dans l'empire. Nous en avons une preuve dans la réponse de ce prince à Pline le Jeune, gouverneur de Bithynie. Pline avait écrit à Trajan pour le consulter sur la conduite qu'il devait tenir à l'égard des Chrétiens : « Toute leur erreur, dit-il, consiste à chanter des hymnes en l'honneur du Christ. Il y en a un très-grand nombre de tout âge et de tout état, dans les villes et dans les campagnes, tellement que les temples de nos dieux sont presque déserts. Du reste, leur conduite est pure et innocente. »

Tel est le témoignage qu'un persécuteur rendait au nombre et à la sainteté des Chrétiens. Trajan lui répondit qu'il ne fallait point rechercher les Chrétiens, mais que, s'ils étaient accusés et convaincus, il fallait les punir de mort. Réponse absurde; car, si les Chrétiens étaient coupables, pourquoi défendre de les rechercher? s'ils étaient innocents, pourquoi les punir de mort?

L'un des premiers martyrs de cette persécution fut saint Siméon, proche parent de Notre-Seigneur, évêque de Jérusalem, et alors âgé de cent vingt ans. Il fut dénoncé, non-seulement comme chrétien et comme évêque, mais encore comme étant de la race de David. Aussi lui fit-on souffrir divers supplices, qu'il endura avec une constance admirable, jusqu'au moment où il expira sur une croix. L'Église fournit bientôt un autre martyr, également illustre par sa science et par sa vertu. Saint Ignace, évêque d'Antioche, fut condamné par Trajan lui-même à être exposé aux bêtes dans

l'amphithéâtre de Rome. Il partit avec joie, et, pendant son long voyage, il ne cessa d'édifier les Chrétiens par des lettres et des discours empreints de la charité la plus ardente. *Il vaut mieux,* disait-il, *mourir avec Jésus-Christ que de régner sur tout l'univers.* Arrivé à l'amphithéâtre, il s'agenouilla, pria de nouveau pour tous les fidèles, et se livra de lui-même aux deux lions qu'on avait lancés contre lui, et qui le dévorèrent (107). La lecture de ses lettres éloquentes et du récit de son glorieux martyre fit longtemps la consolation de toute l'Église.

D. Quelle était l'étendue de l'Église chrétienne au milieu du second siècle?

R. Dès le milieu du second siècle, l'Église encore naissante remplissait déjà toute la terre : elle était répandue non-seulement dans l'Orient, c'est-à-dire dans la Palestine, la Syrie, l'Égypte, l'Asie Mineure et la Grèce, mais encore dans l'Occident, c'est-à-dire dans l'Italie, les Gaules, l'Espagne, l'Afrique, la Germanie et la Grande-Bretagne. Elle s'étendait dans des pays impénétrables aux armes romaines, dans l'Arménie, la Perse et les Indes. Chez les peuples les plus barbares, les Sarmates, les Daces, les Scythes, les Maures, les Gétules, et jusqu'aux îles les plus inconnues, tout était plein de Chrétiens.

VIII. — QUATRIÈME PERSÉCUTION SOUS MARC-AURÈLE : SAINT POLYCARPE. — LA LÉGION FULMINANTE. — CINQUIÈME PERSÉCUTION SOUS SEPTIME-SÉVÈRE : SAINT IRÉNÉE.

D. A quoi faut-il attribuer la quatrième persécution sous Marc-Aurèle?

R. Aux calomnies dont on chargeait le Christianisme.

Prévenu par ces calomnies, l'empereur Marc-Aurèle renouvela les édits de persécution (166). Les premières violences s'exercèrent à Smyrne, et elles furent horribles. On déchirait tellement les Chrétiens à coups de fouet, qu'on leur voyait les veines, les artères et même les entrailles. Au milieu de ces tourments, ils demeuraient inébranlables, et tandis que les spectateurs étaient attendris jusqu'aux larmes, ces généreux soldats de Jésus-Christ se présentaient avec joie aux supplices, et leur bouche ne s'ouvrait que pour bénir le Seigneur. Un jeune homme, nommé Germanicus, fortifiait les autres par son exemple. Avant qu'on l'exposât aux bêtes, le juge fit un dernier effort pour le gagner; mais le saint martyr répondit qu'il aimerait mieux perdre mille vies que d'en conserver une au prix de son innocence; puis, s'avançant vers un lion qui venait à lui, et cherchant la mort dans les griffes et les dents de cet animal furieux, il se hâta de sortir d'un monde où l'on ne respirait que le crime et l'impiété. Irritée d'un tel courage, la foule s'écria : *Mort aux impies : qu'on amène Polycarpe !*

Saint Polycarpe, évêque de Smyrne, qui avait été le disciple de saint Jean et l'ami de saint Ignace, rendit un glorieux témoignage à la divinité de Jésus-Christ. Le proconsul lui dit : *Maudis le Christ, car tu es libre.* Saint Polycarpe répondit : *Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers, et il ne m'a fait aucun mal. Puis-je maudire mon roi, qui m'a sauvé? Je te le dis bien haut : Je suis Chrétien.* Le saint évêque fut brûlé vif.

D. Quel événement miraculeux suspendit pour un temps la quatrième persécution ?

R. L'empereur Marc-Aurèle fit cesser la quatrième persécution à l'occasion d'une faveur signalée que lui obtinrent du Ciel des soldats chrétiens qui servaient dans son armée. Les troupes romaines se trouvaient

engagées dans les montagnes de la Bohême, et enveloppées par les Barbares, supérieurs en nombre. C'était dans les chaleurs de l'été, et l'on manquait d'eau. Dans cette extrémité, ceux des soldats qui étaient Chrétiens se mirent à genoux, et adressèrent à Dieu de ferventes prières, à la vue de l'ennemi qui s'en moquait. Mais tout à coup le ciel se couvrit de nuages, et une grande pluie tomba du côté des Romains. D'abord ils levaient la tête et recevaient l'eau dans leur bouche, tant la soif les pressait; ensuite ils emplirent leurs casques, et burent abondamment, eux et leurs chevaux. Les Barbares crurent ce moment favorable pour les attaquer. Mais le Ciel, s'armant pour les Romains, fit tomber sur leurs ennemis une grêle épouvantable, mêlée de foudres, qui écrasait leurs bataillons; de sorte qu'ils furent vaincus et taillés en pièces. Les troupes chrétiennes qui avaient obtenu cette faveur du Ciel sont connues sous le nom de légion *Fulminante*. L'empereur, frappé d'un tel prodige, cessa pour un temps de persécuter les Chrétiens; et l'on éleva à Rome un monument durable, subsistant encore aujourd'hui, où l'on voit gravée en bas-relief la représentation de cet événement glorieux à la religion (174).

Mais trois ans après, l'empereur oublia ce qu'il devait aux Chrétiens : la persécution se ranima dans les Gaules; elle éclata surtout à Autun, où le jeune saint Symphorien signala son courage, et à Lyon, où le vénérable saint Pothin, premier évêque de cette ville, s'immola pour la foi avec un grand nombre de fidèles.

D. Faites-nous connaître la cinquième persécution sous Septime-Sévère.

R. L'empereur Sévère avait d'abord paru favorable aux Chrétiens; mais, la dixième année de son règne, il publia contre eux de sanglants édits, qui furent exé-

cutés avec tant de rigueur, que plusieurs crurent que le temps de l'Antechrist était arrivé.

La persécution s'étendit jusque dans les Gaules, où elle attaqua principalement la ville de Lyon. Saint Irénée, qui en était évêque, avait été disciple de saint Polycarpe. L'empereur, voyant la ville devenue presque toute chrétienne par les soins de ce saint prélat, prit une résolution bien digne de la cruauté d'un persécuteur. Il donna ordre à ses soldats d'entourer la ville et de faire main basse sur tous ceux qui se déclareraient Chrétiens. Le massacre fut presque général. Saint Irénée fut conduit devant le prince, qui le fit mettre à mort, s'applaudissant d'avoir égorgé le pasteur et le troupeau. Une ancienne inscription, que l'on voit encore à Lyon, marque que, sans compter les femmes et les enfants, le nombre des martyrs alla à dix-neuf mille (203).

La persécution ne fut guère moins violente à Carthage, où sainte Perpétue et sainte Félicité, suivies d'une troupe d'autres martyrs, allèrent à la mort avec une joie qui ne pouvait leur être inspirée que par Celui pour qui elles souffraient.

IX. — LES APOLOGISTES : SAINT JUSTIN, TERTULLIEN, ORIGÈNE.

D. Les Chrétiens n'étaient-ils pas calomniés en même temps que persécutés?

R. Oui, ils étaient en butte aux calomnies les plus atroces. On les regardait comme des sacriléges, des ennemis publics, des gens noircis de toutes sortes de crimes, et l'on se mettait peu en peine d'examiner s'ils étaient en effet tels qu'on les représentait. Ils furent

longtemps réduits à s'assembler en secret dans les *catacombes,* souterrains qui leur servaient à la fois d'églises et de tombeaux. Mais Dieu suscita des hommes aussi grands en science qu'en sainteté, qui défendirent les mystères et la morale du Christianisme.

Saint Justin écrivit deux apologies vives et touchantes, qui éclairèrent une foule de païens; la seconde, adressée à l'empereur Marc-Aurèle, valut à ce généreux athlète la couronne du martyre. A la même époque, Tertullien, prêtre de Carthage, publiait son éloquente *Apologétique,* qui porta un coup mortel au paganisme.

D. Quels sont les principaux passages de l'Apologétique de Tertullien?

R. Après avoir établi la divinité du Christianisme, Tertullien repousse avec force les calomnies dont on chargeait les Chrétiens. « On nous accuse, dit-il, de révolte et de désobéissance aux empereurs. Mais en quoi nous sommes-nous révoltés? Souvent le peuple nous poursuit à coups de pierres, on brûle nos maisons, on nous tourmente, on nous fait mourir dans les supplices les plus cruels. Qu'avons-nous fait pour nous venger de tant d'injustices? Si nous voulions vous faire une guerre ouverte, manquerions-nous de troupes? Nous ne sommes que d'hier, et déjà nous remplissons vos villes, vos bourgades, vos camps, vos palais, le sénat; nous ne laissons vides que vos temples. Manquerions-nous de force, nous qui ne craignons pas la mort, si ce n'était une de nos maximes de la souffrir plutôt que de la donner? Pour nous venger, ce serait assez de vous abandonner et de nous retirer hors de l'empire : vous seriez épouvantés de votre solitude. »

Ensuite Tertullien décrit ce qui se passait dans les assemblées des Chrétiens, que l'on traitait de factieuses. « Nous nous réunissons, dit-il, pour prier

Dieu en commun. Ceux qui président sont des vieillards d'une vertu éprouvée, qui sont parvenus à cet honneur, non par argent, mais par le bon témoignage de leur vie. S'il y a parmi nous un trésor, il sert à l'entretien des pauvres et de tous les malheureux; car nous ne souffrons pas qu'ils restent sans secours. Comme nous n'avons qu'un cœur et qu'une âme, nous n'hésitons pas à nous aider les uns les autres. Il ne faut pas s'étonner si une telle amitié produit des repas : ces repas se nomment *agapes*, c'est-à-dire *charité*. Les pauvres, comme les riches, y sont admis. Tout s'y passe dans la modestie; on s'y entretient, comme sachant que Dieu est présent; le repas commence et finit par la prière. »

« En quoi donc, continue Tertullien, méritons-nous la mort? Vous, magistrats, qui jugez les criminels, parlez : s'en trouve-t-il un qui soit Chrétien. J'en prends à témoin vos registres : parmi les malfaiteurs que vous condamnez tous les jours pour leurs crimes, il n'y a pas un seul Chrétien. L'innocence est pour nous une nécessité; nous la connaissons, l'ayant apprise de Dieu même, qui est un maître parfait, et nous la gardons fidèlement, comme ordonnée par un Juge que l'on ne peut tromper. »

Telle était encore la vie des Chrétiens au commencement du IIIe siècle de l'Église.

D. Comment se distingua Origène?

R. Origène était fils de saint Léonide, qui souffrit pour la foi à Alexandrie, dans la persécution de Septime-Sévère. Le saint martyr l'avait élevé avec le plus grand soin, et l'avait instruit non-seulement dans les belles-lettres, mais encore dans les saintes Écritures. Le jeune Origène répondit à ses soins par les progrès merveilleux qu'il fit dans les sciences et plus encore dans la vertu. Souvent son père s'approchait de lui tandis qu'il dormait, et, lui découvrant la poitrine, il

la baisait avec respect, comme étant le temple du Saint-Esprit. Origène conçut un si vif désir du martyre, que sa mère, ne pouvant l'arrêter par ses prières et par ses larmes, fut obligée de cacher ses habits pour l'empêcher de courir à la mort. Les biens d'Origène ayant été confisqués par les persécuteurs, il fut réduit à l'indigence; mais bientôt après, ses talents le firent mettre à la tête de l'école d'Alexandrie, qui était alors très-célèbre, et lui attirèrent une foule prodigieuse d'auditeurs.

Origène ne se distinguait pas moins par son zèle que par sa science. Il visitait les Chrétiens emprisonnés pour la foi; il les accompagnait jusqu'au lieu du supplice. Il exposa souvent sa vie dans ces occasions, et plus d'une fois il fut sur le point d'être lapidé ou assommé. Enfin on l'arrêta et on le mit dans un cachot, où il eut à souffrir la faim, la soif, la nudité. Mais l'habitude d'une vie austère l'avait endurci à toutes les épreuves; et ni la rigueur ni la durée de ses souffrances ne purent ébranler son courage. Il mourut en paix, vers le milieu du IIIe siècle. Le plus solide et le plus célèbre de ses ouvrages est une apologie de la Religion chrétienne *contre Celse,* qu'il publia pour réfuter les calomnies dont ce philosophe païen chargeait les Chrétiens.

X. — SIXIÈME PERSÉCUTION SOUS MAXIMIN. — SEPTIÈME PERSÉCUTION SOUS DÈCE. — HUITIÈME PERSÉCUTION SOUS VALÉRIEN : SAINT CYRILLE. — NEUVIÈME PERSÉCUTION SOUS AURÉLIEN.

D. Faites-nous connaître la sixième persécution sous Maximin, et la septième sous Dèce.

R. Les successeurs de Septime-Sévère laissèrent les

Chrétiens en paix. Alexandre leur fut même favorable. Il honorait Jésus-Christ comme l'un de ses dieux, et il avait placé sa statue dans une espèce de temple domestique. Cette inclination d'Alexandre pour les Chrétiens fut pour Maximin, son successeur, une raison de les haïr. Ce prince, naturellement féroce, commença contre eux une persécution que l'on compte pour la sixième, et qui tomba particulièrement sur les évêques et sur les prêtres. Le détail de cette persécution n'est pas venu jusqu'à nous ; et d'ailleurs elle ne fut pas longue, parce que le persécuteur fut tué par ses soldats après un règne de trois ans (238).

La septième persécution fut excitée par l'empereur Dèce (250). Dès le commencement de son règne, il publia contre les Chrétiens un édit sanglant, que l'on exécuta avec une extrême rigueur. Les fouets, le feu, les bêtes féroces, la poix bouillante, les tenailles brûlantes, tous les genres de supplices furent mis en usage. Le nombre de ceux qui souffrirent alors pour la foi est si grand, qu'il ne serait pas possible de les compter. Beaucoup de Chrétiens, pour se soustraire à la persécution, s'enfuirent dans les déserts. De ce nombre fut saint Paul, né dans la Thébaïde : il se retira fort jeune dans la solitude, et y mena une vie angélique, entièrement séparé du monde et intimement uni à Dieu.

D. Quelle fut la cause de la huitième persécution sous Valérien ?

R. Ce fut l'aveugle crédulité de cet empereur. Il se laissa persuader par les prêtres de ses faux dieux que, pour réussir dans une guerre qu'il entreprenait, il fallait abolir le Christianisme. En conséquence, il publia un édit de persécution, et cette persécution, comme les précédentes, procura la gloire du martyre à un grand nombre de Chrétiens (257). Parmi les plus il-

lustres, on peut compter saint Cyprien, évêque de Carthage, et saint Laurent, premier diacre de l'Église romaine, qui fut brûlé sur un gril.

Ce fut pendant cette persécution qu'un jeune enfant, nommé Cyrille, montra un courage extraordinaire à Césarée en Cappadoce. Son père, qui était idolâtre, ne pouvant le porter à invoquer les faux dieux, le chassa de chez lui, après l'avoir maltraité. Le juge, qui en fut informé, envoya des soldats qui lui amenèrent le jeune Cyrille. « Mon enfant, lui dit-il avec douceur, je veux bien vous pardonner en considération de votre âge; soyez sage, et renoncez à vos superstitions. » L'enfant répondit : « Je suis bien aise de souffrir pour ce que j'ai fait : si je suis chassé de la maison paternelle, j'en habiterai une autre, qui est plus grande et plus belle; je ne crains pas la mort, parce qu'elle est suivie d'une meilleure vie. » A ces mots, le juge, prenant un air sévère, le fit lier comme pour le mener au supplice : il ordonna de préparer un bûcher et d'y mettre le feu. Mais cet admirable enfant n'en parut pas effrayé; il se laissa conduire sans verser une larme. On l'approcha du feu, on le menaça de l'y jeter, mais il ne perdit rien de sa constance. On le ramena au juge, qui lui dit : « Eh bien! vous avez vu le glaive, vous avez vu le feu : serez-vous sage maintenant? » Le jeune Cyrille répondit : « Vous m'avez fait grand tort de me rappeler; je ne crains ni l'épée ni le feu : je soupire après des richesses plus solides que celles de mon père. C'est Dieu qui doit me récompenser; hâtez-vous de me faire mourir, afin que j'aille à lui plus promptement. » Les assistants pleuraient en l'entendant parler de la sorte; mais il leur disait : « Vous devriez vous réjouir avec moi, au lieu de chercher à m'affaiblir par vos larmes; ah! vous ne savez pas quelle est la gloire qui m'attend! laissez-moi finir ma vie mortelle. » Ce fut dans ces sentiments

qu'il retourna au lieu du supplice et qu'il reçut la couronne du martyre.

D. Faites-nous connaître la neuvième persécution sous Aurélien.

R. L'empereur Aurélien, qui, dans les premières années de son règne, n'avait pas été contraire aux Chrétiens, changea tout à coup de conduite. Il était sur le point de signer un édit terrible contre eux, lorsqu'il fut arrêté par la foudre qui tomba à ses pieds. La frayeur dont il fut saisi lui fit pour lors abandonner son dessein. Quelque temps après, il l'exécuta (274). Les édits n'avaient pas encore été portés dans les provinces éloignées quand ce prince mourut; mais ils ne laissèrent pas de faire beaucoup de martyrs, et la persécution continua. La légion Thébaine, composée de Chrétiens, reçut l'ordre de prêter serment au nom des faux dieux : animée par saint Maurice, son chef, elle préféra mettre bas les armes et se laisser égorger tout entière au nombre de six mille hommes (286).

XI. — DIXIÈME PERSÉCUTION SOUS DIOCLÉTIEN. — TRIOMPHE DE L'ÉGLISE. — HÉRÉSIES DES TROIS PREMIERS SIÈCLES.

D. Quel fut le caractère particulier de la dixième persécution, sous Dioclétien et Maximien?

R. Cette dixième persécution, qui fut la dernière, fut aussi la plus longue et la plus cruelle de toutes : elle dura près de dix ans et mérita d'être appelée l'*Ère des martyrs*. L'empereur Dioclétien, ayant partagé l'empire avec Maximien, Maximin et Galère, publia un édit qui ordonnait d'exterminer les Chré-

tiens (303). On exerça contre eux des cruautés jusqu'alors inouïes. Les uns furent pendus la tête en bas et étouffés par un feu lent, ou rôtis sur des grils; d'autres, tenaillés, déchirés avec des morceaux de pots cassés; à d'autres on enfonçait des roseaux pointus sous les ongles, et l'on versait sur eux du plomb fondu. Dans la Phrygie, une ville entière, dont tous les habitants étaient Chrétiens, fut investie par les soldats, qui y mirent le feu: les hommes, les femmes, les enfants, tous moururent dans les flammes en invoquant le nom de Jésus-Christ. « Toute la terre, dit un auteur contemporain, fut inondée de sang depuis l'Orient jusqu'à l'Occident. »

Ce fut à Nicomédie, dans le palais même de Dioclétien, que commença la persécution. La plupart des officiers de la cour étaient Chrétiens; on voulut les obliger de sacrifier aux idoles; mais ils aimèrent mieux perdre leurs dignités, leurs biens, leur liberté, et souffrir les plus cruelles tortures, que de manquer de fidélité à leur Dieu.

Cette horrible persécution fut le dernier effort que les démons firent pour éteindre le Christianisme; mais, au lieu de l'éteindre, elle acheva de l'établir. L'Église lassa les persécuteurs par sa patience. Les tyrans qui avaient prétendu l'anéantir désespérèrent de la vaincre, et Dieu voulut que leur fin malheureuse pût encore servir à la conversion du monde : Dioclétien se laissa mourir de faim et de chagrin, Maximien s'étrangla, Maximin s'empoisonna, et le cruel Galère eut les entrailles dévorées par une fourmilière de vers. La plupart des persécuteurs expirèrent avec la douleur de voir assis sur le trône des Césars un prince qui allait arborer l'étendard de la Croix sur le Capitole, et consacrer toute sa puissance à la ruine de l'idolâtrie.

D. Comment l'Évangile, au milieu des persécutions,

a-t-il pu se soutenir, se répandre, et changer enfin la face de l'univers?

R. Le principal moyen dont Dieu se servit pour opérer un changement si merveilleux, fut la vie sainte des premiers Chrétiens, le spectacle de leur innocence et de leur héroïque charité. Les miracles qui suivaient leurs paroles frappaient tous les regards et convainquaient les plus obstinés. Il n'y avait point de Chrétien qui ne forçât les démons de confesser, en présence des païens mêmes, la vérité du Christianisme. Mais ce qui étonnait davantage, c'était la constance invincible et la patience extraordinaire avec laquelle ces généreux défenseurs de la foi enduraient les plus cruels tourments. Il n'était pas rare de voir ces saints martyrs prêcher Jésus-Christ jusque sur l'échafaud, convertir leurs gardes, les spectateurs de leur mort, quelquefois même les juges et les bourreaux. Ainsi, plus on en égorgeait, plus il s'en reproduisait : le sang des martyrs était une semence féconde d'où sortait sans cesse une multitude de nouveaux Chrétiens.

D. L'Église n'a-t-elle pas eu à combattre l'hérésie, même au milieu des persécutions?

R. L'Église fut attaquée, dans cette première époque, par plusieurs hérésies que le démon suscitait pour essayer de séduire par l'erreur ceux qu'il n'avait pu abattre par les tourments. Les principaux hérésiarques furent : 1° Simon le Magicien, qui se déclara l'ennemi des Chrétiens, pour n'avoir pu engager l'Apôtre saint Pierre à lui vendre, à prix d'argent, le pouvoir de donner le Saint-Esprit; 2° Montan, qui, par un zèle outré, voulait qu'on se présentât de soi-même au martyre, et défendait d'admettre les pécheurs à la pénitence; doctrine désespérante, qui séduisit pourtant le célèbre Tertullien; 3° Manès, chef des Manichéens, qui distinguait deux divinités, l'une bonne, auteur

de la lumière et des âmes; l'autre mauvaise, auteur des ténèbres et des corps. Manès se donnait pour le *Paraclet* ou Esprit-Saint; il niait l'incarnation de Jésus-Christ, la résurrection des corps, rejetait les sacrements, le culte de la Croix et des saintes images, et ajoutait à cette doctrine impie une foule d'extravagances et d'abominations. Il fut écorché vif par ordre du roi des Perses (274), mais il eut de nombreux disciples, qui répandirent son hérésie en Occident.

Pour confondre les hérétiques, Dieu suscita dans chaque siècle de savants docteurs, qui foudroyèrent l'erreur à mesure qu'elle se montrait, et dont plusieurs scellèrent de leur sang les vérités qu'ils avaient défendues par leurs écrits. Tels furent, dans les trois premiers siècles, Clément d'Alexandrie, saint Justin, saint Irénée, saint Cyprien, Tertullien et Origène.

SECONDE ÉPOQUE

Depuis la conversion de Constantin jusqu'au baptême de Clovis, de l'an 312 à l'an 496 : durée, 184 ans.

I. — CONVERSION DE CONSTANTIN.

D. Comment Dieu, après trois siècles de persécution, rendit-il la paix à son Église?

R. Ce fut par la conversion de Constantin au Christianisme. Lorsque Dieu eut assez fait connaître que l'établissement de l'Église était son ouvrage, et que toutes les puissances de la terre et de l'enfer ne pou-

vaient rien contre elle, il y appela les empereurs, et fit du grand Constantin le disciple et le protecteur de la religion.

La couronne impériale était disputée à ce prince par le tyran Maxence, qui s'était rendu maître de Rome. Constantin s'approcha de cette ville pour le combattre; et cependant, déjà prévenu en faveur de la foi des Chrétiens, il conjurait leur Dieu de se faire connaître à lui. Comme son cœur était droit, il fut exaucé. Un jour qu'il marchait à la tête de ses troupes, par un temps calme et serein, il aperçut dans le ciel une croix éclatante, au milieu de laquelle étaient tracés ces mots : *Par ce signe tu vaincras.* Toute l'armée vit ce prodige aussi bien que le prince [1]. Encouragé par cette vision céleste, il attaqua son ennemi, qui prit la fuite et fut noyé dans le Tibre. Rome aussitôt ouvrit ses portes à Constantin, et dès lors celui-ci fit profession publique du Christianisme.

D. Que fit Constantin, après sa conversion, en faveur de la religion chrétienne?

R. Constantin publia en faveur de la religion le célèbre édit de Milan (313), et il s'appliqua à remédier à tous les maux qu'avaient faits les empereurs précédents. Il rappela les exilés, rendit aux Chrétiens leurs églises, et en fit bâtir de nouvelles, qu'il décora avec magnificence. Il accorda toutes sortes d'hon-

[1] Constantin s'empressa de donner des ordres pour faire le célèbre étendard connu sous le nom de *Labarum.* C'était une longue pique dorée, ayant dans sa partie supérieure une traverse en forme de croix et à laquelle était suspendu un drapeau de pourpre orné de pierres précieuses. Au sommet de la pique brillait une couronne d'or, au milieu de laquelle on voyait entrelacées les deux premières lettres du mot *Christ* en grec, X et P. Ces deux lettres et l'image de la croix furent placées sur le casque des soldats. Sainte Hélène, mère de Constantin, ayant fait, quelques années plus tard, un pèlerinage en Terre-Sainte, découvrit la vraie Croix fit et bâtir une église sur le mont Calvaire.

neurs aux ministres de la religion, et surtout aux souverains Pontifes, qui jusqu'alors avaient été persécutés d'une manière si particulière, que plus de trente avaient donné leur vie pour Jésus-Christ. Ce fut Constantin qui destina le palais de Latran à servir de résidence pontificale. Les Chrétiens considéraient avec étonnement et actions de grâces ces merveilles de la puissance divine. La vraie Religion paraissait vénérable aux idolâtres mêmes, lorsqu'ils voyaient l'empereur en proclamer la sainteté. Son zèle en attira un grand nombre au Christianisme. A son entrée dans Rome, il voulut que la Croix, qui avait été le gage de sa victoire, fût le plus bel ornement de son triomphe: elle parut sur le haut de sa couronne, et fut arborée jusque sur le Capitole, comme pour annoncer à l'univers le triomple d'un Dieu crucifié.

II. — VIE MONASTIQUE. — SAINT ANTOINE.

D. Comment Dieu remédia-t-il au relâchement qui s'introduisit parmi les Chrétiens, après que la paix eut été rendue à l'Église?

R. Dans la foule innombrable des païens qui, à l'exemple de Constantin, embrassèrent la foi, il devait s'en trouver qui n'agissaient que par des vues purement humaines. Plusieurs même des anciens Chrétiens se relâchèrent, par un effet du repos et de la tranquillité dont ils jouissaient. Dans de telles conjonctures, il était de la sagesse et de la bonté de Dieu de fournir à ses fidèles serviteurs un moyen de conserver leur ancienne ferveur, et de perpétuer dans son Église la pratique de toutes les vertus. C'est ce qu'il fit, en commençant à peupler les déserts d'une

multitude de solitaires dont la vie ressemblait à celle des anges.

D. Quel fut le fondateur de la vie monastique?

R. Ce fut saint Antoine. Il était né en Égypte, de parents riches et vertueux. Ayant un jour entendu lire dans l'Église ces paroles de l'Évangile : *Si vous voulez être parfait, vendez tout ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel;* il les exécuta à la lettre, puis il se retira dans une solitude. Ce fidèle serviteur de Jésus-Christ n'y fut point à l'abri des tentations du démon; mais il les repoussa à force de prières et d'austérités. Son lit était une natte ou la terre nue : il ne mangeait qu'une fois le jour, après le coucher du soleil, et seulement du pain et de l'eau; son habit consistait en un cilice et un manteau de peau. Après qu'il eut longtemps vécu de la sorte dans les déserts de la Thébaïde, Dieu lui accorda le don des miracles : ce qui lui attira bientôt une foule de disciples, pour lesquels il fallut bâtir un grand nombre de monastères. Formés par un tel maître, les solitaires devinrent pour le monde entier un spectacle non moins admirable que n'avait été celui des martyrs.

D. Quelle était la vie des anciens solitaires?

R. La vie des solitaires avait pour objet l'observation des conseils évangéliques, c'est-à-dire de la pauvreté, de l'obéissance et de la chasteté parfaite. Pour y parvenir, ils employaient quatre moyens principaux : la solitude, le travail, le jeûne et la prière.

Les déserts où ils s'enfonçaient étaient des lieux non-seulement inhabités, mais inhabitables, des plaines arides, des rochers stériles; ils y bâtissaient de pauvres cellules de bois ou de roseaux. Leur travail était continuel; il consistait à faire des nattes ou des corbeilles de jonc, qu'ils vendaient, et dont ils donnaient le prix aux pauvres. Ils jeûnaient toute

l'année, excepté le dimanche et le temps pascal. Ce régime austère, loin de les affaiblir, fortifiait leur santé, et les faisait parvenir, pour la plupart, à une extrême vieillesse; saint Antoine lui-même vécut cent cinq ans (251-356). Ils se rassemblaient deux fois par jour pour prier en commun : à chaque fois ils récitaient douze psaumes, suivis d'une lecture de l'Écriture sainte. Le reste du jour ils priaient en travaillant, enfermés dans leurs cellules. Enfin ils obéissaient tous comme des enfants à leurs supérieurs.

Ces communautés étaient très-nombreuses; quelquefois elles allaient à plusieurs milliers de religieux réunis sous la conduite d'un seul abbé. De la Thébaïde, où elles avaient pris naissance, elles se répandirent bientôt dans la Palestine, dans la Syrie, dans la Grèce et dans tout l'Orient. La plupart adoptèrent la règle monastique de saint Basile.

Tels sont les fruits de vertu qu'a produits l'Évangile. L'Église n'a pas été moins riche en exemples qu'en préceptes; et sa doctrine a paru sainte, en produisant une infinité de saints.

III. — HÉRÉSIE D'ARIUS. — CONCILE DE NICÉE. — FORMULE DE RIMINI.

D. Quelles nouvelles attaques le démon forma-t-il contre l'Église, lorsqu'elle eut triomphé des persécutions?

R. Le démon, voyant les idoles renversées, essaya de troubler l'Église par un grand nombre de schismes et d'hérésies, qui ne cessèrent de la déchirer pendant plus de quatre cents ans; mais en lui livrant de nouveaux combats, le démon lui fournit la matière de nouveaux triomphes.

D. En quoi consistait l'hérésie d'Arius?

R. Arius, prêtre d'Alexandrie, attaqua la divinité de Jésus-Christ, en prétendant que le Fils de Dieu n'était pas égal à son Père. Cette doctrine, inconnue jusqu'alors, causa un grand scandale: on la repoussa avec horreur; on cria à l'impiété, au blasphème. Arius néanmoins trouva des partisans.

D. Comment l'hérésie d'Arius fut-elle condamnée?

R. L'empereur Constantin, averti des progrès de la nouvelle hérésie, résolut, par le conseil des évêques, d'assembler un concile *œcuménique,* c'est-à-dire composé d'évêques représentant l'Église universelle. Bientôt les évêques se trouvèrent réunis à Nicée au nombre de trois cent dix-huit, présidés par Osius, évêque de Cordoue, légat du pape saint Sylvestre. Jamais assemblée ne fut plus vénérable: plusieurs de ceux qui la composaient étaient des saints illustres, et portaient encore les cicatrices des plaies qu'ils avaient reçues pour la foi dans la dernière persécution.

Le jour de la séance publique étant arrivé, tous les évêques se rendirent dans la grande salle, où Constantin entra lui-même le dernier, en donnant les plus grandes marques de respect pour cette auguste assemblée. On fit paraître Arius, qui osa avancer et soutenir ses blasphèmes en présence du concile; tous les Pères en eurent horreur et se bouchèrent les oreilles. D'après le témoignage de l'Écriture et de la tradition, il fut déclaré que Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, est égal à son Père; qu'il est Dieu lui-même, et qu'il a une même nature, une même substance avec son Père. Ce dogme fut exprimé par le mot *consubstantiel,* qui devint la marque distinctive des Catholiques. On dressa ensuite une profession de foi solennelle, qui est si connue sous le nom de *Symbole de Nicée.* Les évêques prononcèrent anathème contre

Arius. En vertu de ce jugement, l'empereur condamna cet impie et ses partisans à l'exil. Telle fut la conclusion de cette célèbre assemblée, dont la mémoire a toujours été en vénération dans l'Église (325).

D. Les Ariens se soumirent-ils au jugement qui condamnait leurs erreurs?

R. Le caractère particulier de l'hérésie, c'est le mensonge et l'obstination. Les Ariens, confondus, eurent recours à la ruse; ils feignirent d'admettre la foi de Nicée, et obtinrent ainsi d'être rappelés de leur exil. Ensuite ils travaillèrent à prévenir l'empereur contre les évêques catholiques. L'évêque d'Alexandrie, saint Athanase, était leur plus redoutable adversaire. Ils parvinrent à le faire chasser de son église, et y établirent à main armée un intrus, qui se signala par ses violences et ses cruautés contre les Catholiques (341).

Constance, fils et successeur de Constantin, s'était livré aux Ariens; il entreprit de les faire triompher, et, dans ce dessein, il assembla un concile à Rimini. Tant que les évêques furent libres, ils déclarèrent qu'il fallait s'en tenir à la foi de Nicée, et anathématisèrent l'arianisme. Mais l'empereur, mécontent de ce décret, envoya un de ses officiers qui, par ruses et par menaces, obligea les évêques à signer une formule de foi où ne se trouvait pas le mot *consubstantiel.* Cette formule n'était point hérétique, mais elle n'exprimait pas suffisamment la foi de l'Église (359). Les Ariens en triomphèrent, comme si par là on eût adopté leur hérésie. Bientôt les évêques qui avaient souscrit la formule, ayant reconnu le mauvais sens que lui donnaient les Ariens, réclamèrent hautement, et protestèrent de leur attachement inviolable à la foi de Nicée. D'ailleurs, le pape saint Libère et tous les évêques répandus dans le monde chrétien s'élevèrent avec force contre ce scandale. Ainsi, ni les artifices,

ni les violences ne purent obscurcir la foi catholique, et la vérité prévalut sur le mensonge, malgré les efforts d'un prince livré à la faction arienne et armé en sa faveur.

IV. — JULIEN L'APOSTAT.

D. L'empereur Julien n'entreprit-il pas de relever le culte des idoles?

R. Ce prince apostat, non content d'avoir abandonné la religion chrétienne, entreprit de la détruire et de rétablir le paganisme. Personne n'ignore qu'il essaya, pour donner un démenti au Fils de Dieu, de rebâtir le temple de Jérusalem, et que le plus avéré comme le plus éclatant des miracles le força de renoncer à son entreprise. Lorsqu'on eut déblayé le terrain et qu'on voulut creuser les fondations de l'édifice, le sol trembla, et il en jaillit des globes de feu qui dévorèrent un grand nombre d'ouvriers. Deux fois le même prodige se renouvela sous les yeux d'une foule immense, qui tombait à genoux et poussait vers le ciel des cris de terreur. Ce lieu maudit devint inaccessible, et l'empereur eut le dépit de voir qu'en n'y laissant plus pierre sur pierre, il avait achevé lui-même de vérifier l'oracle de Jésus-Christ (363).

D. Ce prodige fit-il cesser la persécution?

R. Déconcerté sans être éclairé, Julien n'en poursuivit qu'avec plus d'ardeur son plan de persécution. Il fomentait la division entre les catholiques et les hérétiques; il dépouillait le clergé de ses biens et de ses priviléges, afin, disait-il, de lui faire pratiquer la pauvreté évangélique. Il exigeait des Chrétiens de fortes sommes pour la réparation des temples d'idoles; il ne les admettait jamais dans aucune charge, et ne

leur permettait pas même de se défendre devant les tribunaux. « Votre religion, leur disait-il par dérision, vous interdit les procès et les querelles. » Enfin, il fit défense à tous les Chrétiens d'enseigner les lettres et les sciences humaines, donnant pour raison qu'ils devaient demeurer dans l'ignorance, et croire sans raisonner. Ce genre de persécution aurait été plus funeste à l'Église que la cruauté des Néron et des Dioclétien, si Dieu n'avait renversé l'infernal projet de Julien par une mort prématurée. Dans une expédition téméraire contre les Perses, il fut atteint d'un javelot, et prenant, dit-on, le sang qui coulait de sa blessure, il le lança contre le ciel, en s'écriant : *Tu as vaincu, Galiléen!*

V. — DOCTEURS DE L'ÉGLISE AU QUATRIÈME SIÈCLE.

D. Quels sont les principaux docteurs que Dieu suscita dans le quatrième siècle, pour éclairer et soutenir son Église?

R. Dieu suscita d'abord saint Athanase, évêque d'Alexandrie, qui fut pendant une longue vie le fléau de l'arianisme et le principal rempart de la foi catholique dans l'Église d'Orient. Saint Hilaire, évêque de Poitiers, rivalisa avec lui de lumières, de zèle et de fermeté, soit pour combattre l'hérésie, soit pour repousser les prétentions des empereurs à décider eux-mêmes les questions religieuses. Après ces deux grands docteurs, l'Église en eut quatre autres également célèbres : 1° saint Ambroise, évêque de Milan, qui, avec saint Hilaire, empêcha l'arianisme de s'établir en Occident; il défendit aussi la liberté de l'Église contre les empereurs, et il convertit saint Augustin;

2° saint Jean Chrysostome, évêque de Constantinople, célèbre par son éloquence et par son zèle apostolique, qui lui valut la gloire d'être persécuté et envoyé en exil par l'impératrice Eudoxie; 3° saint Basile, évêque de Césarée en Cappadoce, et 4° saint Grégoire de Nazianze, dont les vertus et les travaux contribuèrent beaucoup à la chute de l'arianisme dans l'Orient.

D. Faites-nous connaître plus particulièrement saint Basile et saint Grégoire de Nazianze.

R. Ces deux saints étaient étroitement unis. Leur amitié avait commencé dès le temps qu'ils faisaient ensemble leurs études à Athènes. C'est saint Grégoire lui-même qui va nous apprendre ce qui y donna lieu.

« Nous avions, dit-il, tous deux le même but, et « ce but était la vertu. Nous nous servions mutuel- « lement de surveillants, en nous exhortant l'un « l'autre à la piété. Nous n'avions aucun commerce « avec ceux de nos compagnons qui paraissaient peu « réglés; et nous ne fréquentions que ceux qui, « par leur modestie et leur sagesse, pouvaient nous « soutenir dans la pratique du bien. Nous ne con- « naissions à Athènes que deux chemins, celui de « l'église et celui des écoles; pour ceux qui condui- « saient aux assemblées profanes, nous les ignorions « absolument. » Quels plus beaux modèles à proposer aux jeunes gens que ces deux saints? Heureux ceux qui, dans un âge encore tendre, ne forment de liaisons que pour s'exciter à la vertu, et qui comprennent de bonne heure la vanité des plaisirs et des amusements que le monde leur présente!

VI. — HÉRÉSIE DE MACÉDONIUS — CONCILE DE CONSTANTINOPLE. — PÉNITENCE DE THÉODOSE LE GRAND.

D. En quoi consistait l'hérésie de Macédonius, et comment fut-elle condamnée?

R. Du sein de l'arianisme s'était élevée une autre hérésie, qui attaquait la divinité du Saint-Esprit : elle avait pour chef un nommé Macédonius, qui s'était emparé du siége de Constantinople. Lorsque les Ariens commencèrent à déchoir, les Macédoniens prirent faveur. Leur extérieur était grave, et leur vie austère : sous cette apparence de piété, ils s'étendirent et se firent bien des partisans. Mais Théodose, prince également grand par sa piété et par ses exploits, opposa une digue à l'erreur. Il commença par publier une loi dans laquelle il désigna la communion avec l'Église romaine comme une marque sûre de catholicité. Puis, pour achever de fermer la bouche aux hérétiques, il invita tous les évêques d'Orient à se rendre à Constantinople. L'ouverture du concile se fit avec beaucoup de solennité. On essaya d'abord de ramener les Macédoniens à la foi; mais ils refusèrent opiniâtrément, et se retirèrent du concile, qui alors les traita comme des hérétiques déclarés. On confirma le Symbole du concile de Nicée, et l'on y ajouta les paroles qui regardent la divinité du Saint-Esprit. Théodose reçut cette décision comme sortie de la bouche de Dieu même, et publia une loi pour appuyer les décrets du concile. Cette assemblée n'avait été composée que des évêques d'Orient; mais l'approbation que le Pape lui donna, fit reconnaître le concile comme œcuménique (381).

D. Quelle faute commit l'empereur Théodose, et quelle fut sa pénitence?

R. Le peuple de Thessalonique, s'étant révolté

contre le gouverneur, l'avait massacré avec plusieurs officiers. A cette nouvelle, l'empereur Théodose commit la faute de se laisser aller aux premiers transports de sa colère : il ordonna sur-le-champ de passer au fil de l'épée tous les habitants de la ville. Sept mille furent mis à mort dans le cirque. Quelques jours après, l'empereur voulut assister à l'office divin dans l'église de Milan; mais saint Ambroise, l'arrétant sur le seuil, lui interdit l'entrée du lieu saint. Comme l'empereur cherchait à se justifier par l'exemple de David coupable d'adultère et d'homicide, saint Ambroise lui répondit : *Puisque vous avez imité sa faute, imitez sa pénitence.* Au bout de huit mois, le jour de Noël, Théodose le Grand fut admis à la pénitence publique, et il donna des marques si touchantes de son repentir, que saint Ambroise consentit enfin à lever l'excommunication. Ce pieux empereur eut la gloire de publier les édits qui achevèrent de ruiner l'idolâtrie.

VII. — SCHISME DES DONATISTES. — HÉRÉSIE DE PÉLAGE.

D. Quel schisme déchira l'Église d'Afrique pendant le quatrième siècle?

R. Ce fut le schisme des Donatistes. Il ne s'agissait d'abord que de savoir si Cécilien, évêque de Carthage, avait été légitimement ordonné. Quelques évêques, ayant à leur tête l'un d'eux nommé Donat, prétendirent que son ordination n'était pas légitime. Le Pape, à qui l'on porta cette affaire, prononça en faveur de Cécilien; mais Donat et ses partisans refusèrent de se soumettre, et bientôt leur opiniâtreté dégénéra en fureur. Ils s'emparaient des églises à

main armée, brisaient les autels et les vases sacrés. Leur impiété alla jusqu'à rebaptiser de force; et quand on refusait d'y consentir, on éprouvait de leur part les traitements les plus cruels.

Saint Augustin, évêque d'Hippone, entreprit les plus grands travaux pour ramener les Donatistes dans le sein de l'Église : il réussit à en convertir un grand nombre; mais les autres n'en devinrent que plus furieux; ils lui dressèrent des embûches, et ce grand évêque y aurait péri, sans une protection spéciale de la Providence, qui le destinait à être la lumière de l'Église.

Les évêques catholiques, touchés de ces maux, proposèrent une conférence; et l'empereur Théodose le Jeune approuva ce parti. Tous les évêques d'Afrique, tant les donatistes que les catholiques, eurent ordre de se rendre à Carthage. On choisit de chaque côté sept évêques pour conférer ensemble au nom de tous les autres. Alors les évêques catholiques, au nombre de près de trois cents, donnèrent un exemple admirable de générosité : ils offrirent de céder leurs siéges aux évêques donatistes, pourvu que ceux-ci voulussent bien mettre fin au schisme et se réunir à l'Église. Saint Augustin, qui avait inspiré à ses collègues cette admirable modération, fut un des sept évêques choisis par les Catholiques. Tout se passa avec beaucoup d'ordre. Saint Augustin, chargé de défendre la doctrine apostolique, prouva avec évidence qu'il ne peut y avoir aucune raison légitime de rompre l'unité, et que les Donatistes n'avaient d'autre parti à prendre, pour rentrer dans la voie du salut, que de rentrer dans le sein de l'Église. Les évêques schismatiques n'eurent rien de solide à opposer à la force des raisons de saint Augustin; et les peuples, qui surent jusqu'à quel point l'erreur avait été confondue dans cette célèbre conférence, ouvrirent enfin

les yeux, et depuis ce temps ils vinrent en foule se réunir à l'Église (411).

D. Faites-nous connaître l'hérésie des Pélagiens?

R. Le schisme des Donatistes s'éteignait insensiblement, lorsque l'Église se vit attaquée par de nouveaux ennemis. Pélage en fut le chef. C'était un esprit subtil, artificieux, hypocrite, qui, sans changer de sentiment, savait changer de langage. Il niait le péché originel et la nécessité de la grâce de Jésus-Christ; il prétendait que l'homme peut, sans la grâce, et abandonné à lui-même, accomplir les commandements de Dieu. Cette nouveauté profane fut réfutée avec force par saint Augustin. Par ses soins, on tint à Carthage un concile qui condamna Pélage et ses sectateurs. Les évêques de ce concile écrivirent au Pape saint Innocent, qui confirma leur sentence, et excommunia les Pélagiens (418). Après ce décret du Pape, saint Augustin regardait la cause comme terminée : « Rome a parlé, dit ce saint docteur, elle a confirmé le décret des évêques : la cause est finie; plaise à Dieu que l'erreur le soit aussi! »

D. Vit-on alors la fin de l'erreur?

R. Non, le désir de saint Augustin ne fut point rempli. Pélage et ses partisans songèrent moins à se soumettre qu'à éviter la honte de leur condamnation. Ils levèrent le masque et en appelèrent à un concile général. Mais saint Augustin montra que cet appel était illusoire, que l'Église assemblée ne ferait autre chose que confirmer ce qui avait été décidé par les évêques d'Afrique et ratifié par le Souverain Pontife, et qu'ainsi il ne s'agissait plus d'examiner l'hérésie, mais de la réprimer.

VIII. — HÉRÉSIE DE NESTORIUS. — CONCILE D'ÉPHÈSE. — HÉRÉSIE D'EUTYCHÈS. — DOCTEURS ET AUTRES SAINTS PERSONNAGES DU CINQUIÈME SIÈCLE.

D. L'Église, après avoir confondu les Pélagiens, n'eut-elle pas de nouvelles attaques à soutenir?

R. L'esprit d'erreur et de mensonge, après avoir attaqué par Manès l'unité de Dieu, par Arius la divinité de Jésus-Christ, par Macédonius celle du Saint-Esprit, par Pélage la nécessité de la grâce du Rédempteur, essaya d'ébranler la foi du mystère de l'Incarnation et de la maternité divine de la sainte Vierge, et pour cela il se servit de Nestorius et d'Eutychès.

D. En quoi consistait l'hérésie de Nestorius?

R. L'Église catholique avait toujours fait profession de croire qu'en Jésus-Christ, la nature divine et la nature humaine sont réunies en une seule personne, dont la sainte Vierge est véritablement la Mère. Nestorius, évêque de Constantinople, avança qu'il y avait deux personnes en Jésus-Christ, et que, par conséquent, la sainte Vierge ne devait point être appelée Mère de Dieu, mais seulement Mère du Christ. La première fois qu'on entendit ces blasphèmes dans l'Église, les fidèles s'enfuirent, pour n'avoir rien de commun avec celui qui les avait prononcés. Saint Cyrille, évêque d'Alexandrie, s'éleva fortement contre les nouvelles erreurs, et les dénonça au pape saint Célestin. Le Souverain Pontife, après avoir examiné la doctrine de Nestorius, la condamna, et menaça ce novateur de le retrancher du corps de l'Église, s'il ne rentrait en lui-même et ne se soumettait à son jugement; mais il n'en devint que plus ardent à répandre son erreur.

D. Comment Nestorius fut-il enfin condamné et déposé?

R. L'obstination de Nestorius obligea les évêques de s'assembler à Éphèse, au nombre de deux cents. Saint Cyrille, en qualité de légat du Pape, présida le concile, qui était le troisième œcuménique. Les erreurs de Nestorius furent anathématisées, et la sainte Vierge solennellement déclarée Mère de Dieu (431). L'impie Nestorius fut déposé et exilé en Égypte; sa langue, qui avait proféré tant de blasphèmes contre Marie, tomba en pourriture, et il mourut misérablement.

D. En quoi consistait l'hérésie d'Eutychès?

R. L'hérésie de Nestorius donna occasion à une autre qui la suivit de près. Eutychès, supérieur d'un monastère près de Constantinople, en combattant les Nestoriens, s'égara lui-même. Il enseigna qu'il n'y a dans Jésus-Christ qu'une seule nature; c'était une erreur tout opposée à celle de Nestorius. Saint Flavien, évêque de Constantinople, après avoir essayé en vain de ramener Eutychès par la douceur, le condamna et lui ôta le gouvernement de son monastère. Le novateur, au lieu de se rendre, essaya de l'emporter à force ouverte. Mais le pape saint Léon, secondé par le pieux empereur Marcien, arrêta les progrès de l'erreur. Il convoqua à Chalcédoine un concile, qui fut le quatrième œcuménique. Les évêques s'y rassemblèrent au nombre de six cent trente. Saint Léon, n'ayant pu y venir, envoya trois légats, qui y présidèrent en son nom. On lut la lettre de saint Léon qui condamnait l'hérésie d'Eutychès. Cette lettre fut approuvée d'une voix unanime. « Nous croyons tous ainsi, s'écrièrent les évêques; c'est Pierre qui a parlé par la bouche de Léon : anathème à quiconque ne croit pas ainsi! » L'empereur assista en personne à la sixième session, et il déclara qu'à l'exemple de Con-

stantin, il n'avait voulu entrer dans cette assemblée que pour appuyer les décisions du concile par son autorité impériale (451)[1].

D. Quels furent, au cinquième siècle, les principaux défenseurs que Dieu donna à son Église?

R. Les plus illustres furent : 1° saint Cyrille d'Alexandrie, dont le zèle éclata contre les Nestoriens; 2° saint Jérôme, célèbre par sa profonde érudition, par sa traduction de l'Écriture, connue sous le nom de *Vulgate,* et par la guerre ouverte qu'il fit à tous les hérétiques de son temps; 3° saint Augustin, l'un des plus beaux génies qui aient paru dans l'univers; il fut le modèle des évêques, le fléau de l'hérésie, et la plus brillante lumière de l'Église; 4° le pape saint Léon le Grand, qui, armé d'une puissance invisible, mais supérieure à toutes les forces humaines, préserva Rome et l'Italie des fureurs d'Attila, roi des Huns. Ce redoutable conquérant, surnommé le *Fléau de Dieu,* avait déjà éprouvé en Gaule la puissance des serviteurs de Jésus-Christ : Sainte Geneviève, saint Aignan et saint Loup y avaient sauvé les villes de Paris, d'Orléans et de Troyes.

Depuis la mort de Théodose le Grand (395), l'empire, divisé en empire d'Orient et en empire d'Occident, était sans cesse envahi par des peuples encore sauvages, tous ariens ou idolâtres. On vit alors un grand nombre de saints triompher de leur férocité par le seul ascendant de la vertu, et ce fut l'Église

[1] Les sectateurs d'Eutychès rejetèrent les décisions du concile, sous prétexte qu'ils y avaient été condamnés par trois évêques qui avaient composé trois ouvrages entachés d'hérésie, et appelés les *Trois Chapitres.* L'affaire des *Trois Chapitres* fit grand bruit. Pour la terminer, on réunit le second concile de Constantinople, cinquième œcuménique, qui condamna les ouvrages incriminés, mais tout en maintenant l'autorité du concile de Chalcédoine (553). Les Eutychéens n'en persistèrent pas moins dans leur hérésie, qui subsiste encore en Orient, ainsi que celle des Nestoriens.

seule qui sauva la société, lorsque l'empire d'Occident vint à tomber sous les coups des Barbares (476).

TROISIÈME ÉPOQUE

Depuis le baptême de Clovis jusqu'au couronnement de Charlemagne, de l'an 496 à l'an 800: durée, 304 ans.

I. — BAPTÊME DE CLOVIS. — SAINT BENOÎT : LA VIE MONASTIQUE EN OCCIDENT.

D. Quelle fut l'occasion de la conversion de Clovis?

R. Clovis, roi des Francs, était encore païen lorsqu'il épousa Clotilde, princesse chrétienne d'une grande piété. Cette vertueuse reine lui parlait souvent de Jésus-Christ: le roi l'écoutait volontiers, mais il avait peine à se rendre.

Cependant les Allemands avaient passé le Rhin; ils s'avançaient dans la Gaule pour la conquérir. Clovis, ayant marché contre eux, les attaqua avec vigueur dans les plaines de Tolbiac. Mais les Allemands soutinrent vaillamment le choc, et bientôt les Francs commencèrent à plier et à se rompre. Dans cette extrémité, Clovis se souvint des avis de son épouse, il s'écria : « Dieu que Clotilde adore, secourez-moi! Si vous me rendez victorieux, je n'aurai plus d'autre Dieu que vous. » A l'instant la victoire passa du côté des Francs, les Allemands prirent la fuite et furent taillés en pièces.

On ne put douter que cette victoire ne vînt du Ciel,

PLAN
de
JÉRUSALEM

1 Château de David.
2 Palais d'Hérode.
3 Prétoire
4 Lieu de la Flagellation
5 Arcade de l'Ecce Homo
6 Maison d'Anne.
7 Maison de Caïphe.
8 St Sépulcre.
9 Cénacle.
10 Fontaine de Siloë.

Enceinte (d'Hérode Agrippa)
BEZETHA
Tr Phsephina
Pte de Damas
ACRA
Mt du Calvaire
Voie
Pte Judiciaire
Pte de Joppe
Temple
MORIA
OPHEL
Pte Sterquiline
Pte de Sion
SION
Pont du Cédron
Torrent
Vallée de Josaphat
Mt du Scand
Vallée de Géhennon
Mt du Mauvais Conseil
Haceldama

PALESTINE

au temps

DE JÉSUS-CHRIST

EGYPTE
GRANDE
30°
31°

Imp. F. Hermet, 7, Pas. Dauphine.



33°
34°
CŒLE-SYRIE
Sidon
Damas
PHÉNICIE
Tyr
GALILÉE
ITURÉE
BASAN
TRACHONITE
BATANÉE
DÉCAPOLE
PÉRÉE
Bethsaïde
Capharnaüm
Dio Cæsarée
Cana
Tibériade
Nazareth
Mt. Thabor
Naïm
Bathsan
Cœsarée
Samarie
SAMARIE
Sichem
(Neapolis)
Mt. Garizim
Jourdain
Pella
Joppé
Bathara
Philadelphie
(Rabbath Ammon)
Emmaüs
Jéricho
Jérusalem
Bethléem
Mt. Nebo
Callirhoé
Arnon
Areopolis
(Rabbath Moab)
Gaza
JUDÉE
MER MORTE
IDUMÉE
33°
32°
31°

et la belliqueuse nation des Francs connut que le Dieu de Clotilde est le vrai Dieu des armées. Clovis se rendit à Reims avec ses troupes. S'étant fait instruire par saint Remi, évêque de cette ville, il assembla ses soldats, et les exhorta à quitter les idoles pour adorer le Dieu auquel ils étaient redevables de la victoire. De toutes parts on s'écria : « Nous renonçons aux dieux mortels; nous sommes prêts à adorer le vrai Dieu! » La nuit de Noël 496, l'église était illuminée et ornée de tentures magnifiques. Le roi s'y présenta pour recevoir le baptême avec trois mille hommes de son armée, la plupart officiers. Saint Remi lui dit en le baptisant : *Baisse la tête, Sicambre adouci; adore ce que tu as brûlé, et brûle ce que tu as adoré.* La conversion de Clovis répandit la joie dans tout le monde chrétien. C'était le seul souverain qui fût alors catholique. Depuis qu'il eut embrassé la vraie foi, il ne cessa de la protéger; exemple que ses successeurs ont imité pendant treize siècles, et qui leur a mérité le titre de Rois Très-Chrétiens.

D. Quels saints personnages illustraient alors l'Église par l'éclat de leur vie et de leurs miracles?

R. Outre saint Remi, qui fut l'Apôtre des Francs, et sainte Geneviève, patronne de Paris, on distingue, entre tous les autres, saint Benoît, né en Italie.

C'était saint Benoît qui devait avoir la gloire d'être le père de la vie monastique en Occident; Dieu l'y prépara en lui inspirant le dessein de se retirer, jeune encore, dans une caverne qui lui servit de demeure. Après trois années de retraite, il fut découvert, et des disciples s'attachèrent à lui en si grand nombre, qu'il lui fallut bâtir pour eux jusqu'à douze monastères (528).

Le principal établissement de saint Benoît fut le monastère du Mont-Cassin, qui devint comme le centre de son ordre. Quand le saint abbé s'y rendit

pour la première fois, il restait sur cette montagne un temple d'Apollon, que les habitants des environs adoraient encore. Benoît brisa l'idole et l'autel, et convertit ce pauvre peuple. Dieu accorda à son serviteur le don de prophétie, et fit éclater sa sainteté par un grand nombre de merveilles.

D. Comment saint Benoît devint-il le père de la vie monastique en Occident?

R. Ce fut grâce à la règle admirable qu'il écrivit pour ses disciples, et qui fut adoptée dans presque tous les monastères de l'Occident. Outre les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, cette règle imposait aux moines l'obligation de partager leur temps entre la prière, les fonctions du saint ministère, l'étude et le travail des mains. Aussi l'Église eut-elle dans les Bénédictins les auxiliaires les plus utiles, soit pour conserver les sciences et les lettres, soit pour convertir et civiliser les Barbares, qui apprirent de ces religieux à défricher le sol, et à trouver dans l'agriculture les moyens d'existence qu'ils avaient cherchés jusqu'alors dans le pillage et les combats.

II. — CONVERSION DES BARBARES. — SAINT AUGUSTIN EN ANGLETERRE.

D. L'Église ne fit-elle pas, dans le sixième siècle, des conquêtes sur l'hérésie et sur l'infidélité?

R. L'Église en fit d'importantes : elle reçut dans son sein des peuples entiers. Les Bourguignons dans les Gaules, les Visigoths en Espagne, les Lombards en Italie, abandonnèrent l'arianisme pour reconnaître la divinité de Jésus-Christ. Les Irlandais étaient déjà catholiques, grâce au zèle de saint Patrick, leur apôtre et leur patron.

La foi avait été prêchée en Angleterre dès le second siècle; mais elle s'y était éteinte depuis que les Saxons idolâtres avaient fait la conquête de cette île. A la fin du sixième siècle, le pape saint Grégoire le Grand y envoya quarante religieux, à qui il donna pour chef Augustin, l'un de ses disciples. Les saints missionnaires, ayant abordé dans l'île, se mirent à prêcher l'Évangile, et touchèrent un grand nombre d'idolâtres. Le roi lui-même, frappé de leurs vertus et de leurs miracles, demanda le baptême, et sa conversion fut suivie de celle de la plupart de ses sujets (597).

Pour donner une forme à l'Église naissante d'Angleterre, saint Augustin, par ordre de saint Grégoire, fut consacré évêque. Ses prédications furent si efficaces qu'en un seul jour on baptisa plus de dix mille personnes à Cantorbéry. A mesure que les conversions se multipliaient, le Pape envoyait de nouveaux missionnaires. Il fit venir à Rome de jeunes Anglais que l'on instruisait dans les monastères, pour les envoyer ensuite dans leur pays travailler à y étendre la religion chrétienne. C'est ainsi que cette grande île fut gagnée à Jésus-Christ, et elle lui resta fidèle durant près de mille ans.

III. — MAHOMET. — L'ISLAMISME; SES CONQUÊTES.

D. Quelle fut l'origine du mahométisme?

R. Au commencement du VIIe siècle, le démon voulut avoir un empire dont il fût le seul maître. C'était dans l'Église d'Orient que le schisme et l'hérésie lui avaient procuré le plus de succès; ce fut aussi dans cette Église que Dieu, par un juste effet

de sa colère, lui permit d'exécuter les projets de destruction qu'il méditait. Mahomet fut l'instrument dont se servit l'esprit de mensonge pour faire à la Religion la plaie la plus profonde qu'elle eût encore reçue.

Cet homme extraordinaire descendait d'Ismaël, fils d'Abraham; il naquit à la Mecque, de parents idolâtres, qui appartenaient à l'une des tribus les plus puissantes de l'Arabie. Orphelin à l'âge de six ans, Mahomet n'eut pour tout héritage qu'une vieille esclave, quelques moutons et cinq chameaux. Aussi fut-il obligé de passer sa jeunesse à garder les troupeaux. Mais, habile comme il était, il trouva moyen d'épouser une riche veuve, de ses parentes. Ce ne fut qu'à l'âge de quarante ans qu'il commença à faire le prophète et à se dire publiquement l'envoyé de Dieu. Ses concitoyens, qui le prirent d'abord pour un fou, et qui le connurent bientôt pour un débauché, refusèrent de croire à sa prétendue mission; ils voulurent le mettre à mort. Mahomet chercha son salut dans la fuite, et se retira à Médine avec quelques partisans, qui le rendirent maître absolu de la ville. C'est de cette fuite ou *hégire,* que date l'ère des Musulmans (622).

D. Quelle était la religion prêchée par Mahomet?

R. La religion qu'il prêchait était un mélange monstrueux de doctrines empruntées aux juifs, aux chrétiens et aux traditions mensongères de son pays. Il proclamait l'unité de Dieu, mais en niant la trinité des Personnes divines; il reconnaissait la mission des anciens prophètes, et surtout celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ; mais il allait jusqu'à blasphémer contre la divinité du Sauveur des hommes, et il avait l'audace de se donner lui-même pour le plus grand des prophètes. « Dieu est Dieu, disait-il, et Mahomet est son prophète. » Quand on lui demandait des miracles pour preuve de sa mission, l'imposteur répondait qu'il n'était pas envoyé pour en faire. Il s'attribuait néan-

moins le privilége d'être souvent en communication avec le Ciel, et on le voyait alors tomber à terre dans l'état le plus affreux s'agitant avec violence, écumant et couvert de sueur, comme s'il eût été en proie à des attaques d'épilepsie ou possédé du démon.

Voilà ce qu'il faisait passer pour des extases occasionnées par les visites de l'ange Gabriel. L'ange était supposé révéler les ordres de Dieu au prophète, qui les exprimait sous forme de sentences; et comme il ne savait lui-même ni lire ni écrire, c'étaient ses disciples qui recueillaient ses paroles pour les écrire à la hâte sur des os de mouton ou sur des feuilles de palmier. Ainsi furent écrits plus de seize cents *versets,* qu'on garda d'abord entre deux ais, et qu'on mit ensuite bout à bout pour en former le *Coran,* ou livre par excellence. Outre son incohérence manifeste, et de nombreuses contradictions, ce livre renferme des versets scandaleux, que le prétendu prophète fit descendre du ciel à point nommé pour justifier ses infâmes débauches. Il exerçait un tel prestige, que le débordement de ses mœurs passa pour un privilége divin. On aurait peine à comprendre le succès de l'imposteur, si l'on ne savait que la nouvelle religion était l'*Islam,* ou l'entier abandon à la volonté de Dieu. Le premier devoir de tout sectateur de l'*Islam* ou *Musulman,* c'était la soumission la plus aveugle aux ordres de Dieu, parlant par la bouche de son prophète.

D. Comment Mahomet propagea-t-il l'islamisme?

R. Mahomet excita le fanatisme des Musulmans en leur prêchant la guerre sainte contre les infidèles, c'est-à-dire les idolâtres, les Juifs et les Chrétiens; aussi fut-il surnommé le *prophète du sabre.* La première fois qu'il annonça sa mission, il demanda : « Qui de vous veut être mon vicaire? — C'est moi, répondit son premier disciple. Apôtre de Dieu, je te seconderai, et, si quelqu'un te résiste, je lui briserai les

dents, je lui arracherai les yeux, je lui fendrai le ventre, et je lui casserai les jambes. » Mahomet approuva cette étrange profession de foi, et à peine fut-il à Médine qu'il rallia autour de lui une troupe de soldats fanatiques. Il commença par piller les caravanes, puis il marcha contre la Mecque et la prit. Il soumit enfin les différentes contrées de l'Arabie, en forçant les peuples à embrasser sa religion. Ses successeurs continuèrent ses conquêtes, et, le glaive à la main, se répandirent comme un torrent dans l'Asie, dans l'Afrique, et jusqu'en Espagne. Ils s'emparèrent de Jérusalem (638), profanèrent les Lieux saints, et firent partout des maux irréparables au Christianisme.

IV. — HÉRÉSIE DES MONOTHÉLITES. — HÉRÉSIE DES ICONOCLASTES.

D. En quoi consistait l'hérésie des Monothélites?

R. Les Monothélites n'étaient que des Eutychéens déguisés. Comme ils n'osaient plus dire, depuis leur condamnation, qu'il n'y avait qu'une nature en Jésus-Christ, ils se bornaient à prétendre qu'il n'y avait en lui qu'une seule volonté. Cette nouvelle erreur fut principalement combattue par le pape saint Martin et par le saint abbé Maxime, à qui leur zèle pour la foi coûta la liberté et la vie. L'Église d'Orient fut agitée et troublée par les Monothélites jusqu'au règne de Constantin Pogonat, qui fit assembler, en 680, un concile à Constantinople. Ce concile, qui fut le sixième général, frappa d'anathème les auteurs de la nouvelle secte; elle tomba en peu de temps, et la paix fut rendue à l'Église.

D. L'Église ne courut-elle pas, sur la fin de cette

époque, un nouveau danger de la part des Iconoclastes?

R. L'hérésie des Iconoclastes ou *briseurs d'images*, qui s'éleva dans le VIIIe siècle, fut d'autant plus dangereuse, qu'elle avait pour auteur le prince lui-même. Léon l'Isaurien était parvenu à l'empire par ses vertus guerrières. Quoique son ignorance fût grande en fait de sciences et de religion, il voulut cependant s'ériger en réformateur. S'étant mis dans la tête que le culte des saintes images était une idolâtrie, il entreprit de l'abolir, et ordonna d'ôter des églises toutes les images de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et des Saints. Cette entreprise souleva tout le monde; mais Léon, qui avait pour lui la force, exila ou fit mourir ceux qui osèrent élever la voix en faveur de la vérité. Constantin Copronyme, son fils et son successeur, persécuta les Catholiques avec plus de fureur encore; il leur fit souffrir toutes sortes d'outrages et de tourments.

L'hérésie sanguinaire des Iconoclastes ravagea l'Église d'Orient jusqu'au règne de l'impératrice Irène. Cette princesse, étant montée sur le trône, demanda au pape Adrien la convocation d'un concile général, qui fut le septième. Il se tint à Nicée en 787, et déclara que c'était une chose pieuse d'honorer les saintes images, puisque l'honneur qu'on leur rend se rapporte tout entier à l'objet qu'elles représentent.

V. — LES MISSIONNAIRES : SAINT BONIFACE. — LES CARLOVINGIENS. — VICTOIRE DE POITIERS.

D. La Religion, au milieu de ses pertes, n'avait-elle pas quelques sujets de consolation?

R. Le flambeau de la foi, ainsi que le soleil, ne quitte une contrée que pour aller en éclairer une

autre. A mesure que la Religion s'affaiblissait en Orient, soit par les hérésies, soit par les conquêtes des Mahométans, elle s'étendait du côté du Nord par les travaux apostoliques de plusieurs saints missionnaires. Le plus célèbre de ces missionnaires fut saint Boniface, archevêque de Mayence. Toute l'Allemagne, et la Bavière en particulier, ressentit les effets de son zèle. Il l'avait trouvée presque toute idolâtre, il la rendit presque toute chrétienne. De toutes parts les temples des idoles furent abattus, ou changés en églises consacrées au vrai Dieu. Saint Boniface, après vingt-cinq ans de travaux, obtint une récompense assez ordinaire aux missionnaires : il reçut la palme du martyre, et Dieu glorifia son serviteur par un grand nombre de miracles.

D. A quelle famille Dieu réserva-t-il la gloire de défendre son Église en Occident, pendant le VIIIe siècle?

R. Dieu réserva cette gloire à la famille des Carlovingiens, qui obtint alors le pouvoir parmi les Francs, et soumit à sa domination une grande partie de l'Europe. Charles Martel, qui donna son nom aux Carlovingiens, usa de toute son influence pour seconder les travaux apostoliques de saint Boniface et des autres missionnaires. Mais Dieu destinait surtout ce grand capitaine à être le sauveur de l'Europe et de la chrétienté. Les musulmans venaient de faire la conquête de l'Espagne sur les Visigoths. Au nombre de plus de quatre cent mille, ils franchirent les Pyrénées sous la conduite d'Abdérame, et se répandirent comme un torrent irrésistible dans les plaines de la Gaule. Déjà ils avaient mis à feu et à sang toute l'Aquitaine, incendié l'église de Saint-Hilaire à Poitiers, et ils s'avançaient vers Tours pour y livrer au pillage la riche basilique de Saint-Martin. Mais Charles Martel accourut à leur rencontre, et leur livra la célèbre bataille de Poitiers, dans laquelle il mérita le surnom de *Martel,*

parce qu'il fut comme le marteau qui écrasa ces barbares. Plus de trois cent mille, dit-on, y perdirent la vie avec leur chef, et les Musulmans apprirent dès lors à regarder les Francs comme les plus redoutables défenseurs de la Chrétienté (732).

VI. — LE POUVOIR TEMPOREL DES PAPES. — PÉPIN ET CHARLEMAGNE.

D. Le fils de Charles Martel n'eut-il pas aussi la gloire de rendre un grand service à l'Église?

R. Le fils de Charles Martel, Pépin le Bref, sacré roi des Francs par saint Boniface, ne se borna point, comme son père, à protéger les missionnaires et à combattre les infidèles; il eut encore la gloire d'être choisi de Dieu pour assurer le pouvoir temporel et l'indépendance des Papes. Les Romains, persécutés par l'empereur Léon l'Isaurien, lui avaient refusé obéissance plutôt que d'accepter son hérésie, et ils avaient confié au Souverain Pontife le soin de les gouverner. Le pape Étienne II gouvernait en paix la ville de Rome et plusieurs villes voisines, lorsqu'il se vit attaqué par l'ambitieux Astolphe, roi des Lombards. Au nom de saint Pierre, prince des Apôtres, il appela à son secours le roi de France, qu'il honorait du titre de roi *très-chrétien*. Pépin s'empressa de franchir les Alpes, à la tête d'une nombreuse armée : il battit Astolphe, qui consentit à lui céder la province de Ravenne qu'il avait conquise sur les Grecs, et à rendre au Saint-Siége toutes les villes qu'il lui avait enlevées. Pépin donna à Étienne II la province de Ravenne, qui forma dès lors, avec le duché de Rome, les États de l'Église : il fit déposer solennellement sur

le tombeau de saint Pierre l'acte de donation à perpétuité et les clefs de toutes les villes abandonnées par les Lombards. Ainsi fut affermie et définitivement constituée la souveraineté temporelle des Papes, l'an 755. Il entrait dans les desseins de Dieu qu'elle servît désormais de garantie au libre et plein exercice de la souveraineté spirituelle. Si le Vicaire de Jésus-Christ était sujet de quelque prince, il manquerait de l'indépendance qui lui est nécessaire, au milieu des erreurs et des passions humaines, pour proclamer les droits sacrés de la vérité, maintenir les lois inflexibles de la morale, et diriger les consciences dans tout l'univers chrétien.

D. Quels services Charlemagne rendit-il à l'Église?

R. Charlemagne, fils et successeur de Pépin le Bref, passa en Italie pour y défendre le Saint-Siége contre le dernier roi des Lombards, qui menaçait la ville de Rome. L'ayant vaincu et détrôné, il restitua au Souverain Pontife tout ce qu'il avait perdu; il lui assura même la possession de plusieurs autres villes ou territoires mentionnés dans un nouvel acte de donation qu'il signa de sa main, et qu'il déposa lui-même sur le tombeau de saint Pierre (774). Ce grand prince employa constamment sa puissance à étendre le royaume de Jésus-Christ. Il conquit sur les Sarrasins une partie de l'Espagne; il réprima les entreprises des Saxons, peuple païen, qu'il dompta après une guerre de trente ans, et qu'il amena enfin à la connaissance de l'Évangile. Il aida les évêques à rétablir la discipline ecclésiastique, et fonda en Germanie un grand nombre d'évêchés.

D. Que fit Charlemagne pour l'étude des lettres?

R. Charlemagne, qui savait combien l'ignorance peut être funeste à la Religion, entreprit de relever l'étude des lettres, fort négligée en France depuis longtemps : il n'y avait plus ni maîtres, ni écoles pu-

bliques. En conséquence, il attira dans ses États, par des bienfaits, les hommes les plus instruits des pays étrangers, et leur donna des écoles publiques dans les principales villes et dans les plus grandes abbayes du royaume. Il en établit une dans l'enceinte même de son palais; et ce grand monarque, pour donner l'exemple de l'application, ne rougissait pas de descendre quelquefois de son trône et de prendre le rang de disciple avec les jeunes princes ses enfants.

QUATRIÈME ÉPOQUE

Depuis le couronnement de Charlemagne jusqu'à la prédication de la première croisade, de l'an 800 à l'an 1095 : durée, 295 ans.

I. — CHARLEMAGNE, EMPEREUR D'OCCIDENT.

D. Comment l'Église reconnut-elle les services de Charlemagne?

R. Charlemagne était maître de presque toutes les provinces qui avaient composé l'empire romain d'Occident. Les Gaules, l'Italie, une partie de l'Espagne, et même la Germanie, lui obéissaient. Il ne lui manquait plus que le titre d'empereur. Le pape Léon III et les Romains ne crurent pas pouvoir mieux reconnaître les services signalés qu'il avait rendus à l'Église, qu'en lui déférant la couronne impériale. Le jour de Noël, 25 décembre 800, il s'était rendu à Saint-Pierre de Rome pour assister à la messe solennelle. Comme il achevait sa prière devant le tombeau du prince des

Apôtres, le Pape s'avança vers lui, et lui posa sur la tête la couronne impériale; et tout le peuple, dans un transport d'enthousiasme, s'écria : *Vie et victoire à Charles, très-pieux, Auguste, grand et pacifique Empereur des Romains!* Ainsi fut rétabli l'ancien empire romain d'Occident, mais en vue de la religion plutôt que de la politique. L'Europe chrétienne avait dans l'Empereur un chef temporel qui devait mettre sa puissance au service de la souveraineté spirituelle du Vicaire de Jésus-Christ. Charlemagne le comprenait si bien, qu'à son titre de « roi par la grâce de Dieu, » il ajouta celui de « dévot défenseur de la sainte Église et auxiliaire en tout du Siége apostolique ». Il se montra digne d'un si beau titre, en redoublant de zèle pour le bien de ses peuples et pour l'extirpation des vices. Il mourut à Aix-la-Chapelle, plein de gloire et de vertus (814).

II. — INVASION DES NORMANDS. — CONVERSION DES NORMANDS, DES BULGARES, DES SLAVES ET DES HONGROIS.

D. Que devint l'empire fondé par Charlemagne?

R. Les successeurs de Charlemagne se montrèrent incapables de gouverner son vaste empire, qui fut en même temps livré à l'anarchie et envahi par des peuples encore barbares. Les Normands, sortis du nord de l'Europe, dévastèrent d'abord toutes les côtes; puis, le fer et le feu à la main, ils parcoururent l'Allemagne, la France, l'Espagne, l'Italie, et laissèrent partout des marques de leur fureur.

D. Quelle fut alors l'influence de l'Église?

R. Les sciences, les lettres et les arts, bannis de la

société, ne trouvèrent plus d'asile que dans les monastères. On s'y occupa à transcrire les ouvrages anciens, échappés aux Barbares, monuments précieux, qui auraient péri pour toujours, si l'Église n'avait pas pris soin de les transmettre à la postérité. Ce fut dans son sein que se conserva le goût des lettres, et ce fut sous son influence que se développèrent les divers États formés par le démembrement de l'empire de Charlemagne. L'Église seule eut la gloire de soumettre à son obéissance les Barbares qui avaient désolé l'Europe chrétienne, de les adoucir, de les civiliser, et de changer en enfants dociles les plus cruels de ses persécuteurs.

D. Comment l'Église convertit-elle les Normands?

R. Les Normands ravageaient depuis longtemps la France, lorsque Rollon, leur chef, ouvrit enfin les yeux à la lumière, reçut le baptême, et s'établit dans le pays appelé depuis la *Normandie.* La religion opéra un changement subit dans les mœurs de ce peuple, jusqu'alors avide de carnage et de butin. La Normandie devint la province de France la plus paisible, la plus prospère et la plus célèbre par la culture des sciences, des lettres et des arts. Rollon y fit si bien régner la justice, qu'étant un jour à la chasse, il laissa par oubli un de ses bracelets suspendu aux branches d'un chêne, et pas un Normand ne céda à la tentation d'y porter la main : l'objet précieux fut, trois ans plus tard, retrouvé à la même place.

Des missionnaires avaient déjà prêché l'Évangile dans la patrie même des Normands, dans le Danemark, la Suède et la Norvége. Au xe siècle, ces contrées du nord de l'Europe renoncèrent aux idoles pour le culte du vrai Dieu.

D. Comment s'opéra la conversion des Bulgares et des Slaves?

R. Deux frères, saint Cyrille et saint Méthode, fu-

rent les instruments dont Dieu se servit pour étendre le royaume de Jésus-Christ au centre de l'Europe. Ils évangélisèrent d'abord les Bulgares, peuple féroce, dont le roi avait demandé un tableau qui fût capable de glacer d'effroi tous les spectateurs. Saint Méthode choisit pour sujet le jugement dernier. Lorsqu'il eut dépeint sous les couleurs les plus vives tous les détails de cette scène terrible, il montra son tableau, et le roi en fut si effrayé qu'il se fit instruire de la religion chrétienne, et reçut le baptême avec tout son peuple. Les deux zélés missionnaires allèrent ensuite porter le flambeau de la foi dans la Moravie, la Bohême, la Silésie, la Pannonie (Autriche), la Croatie, et autres pays slaves; ce qui leur valut le titre glorieux d'*Apôtres des Slaves*.

A la fin du xe siècle, le duc de Pologne, Micislas, fut converti par son épouse, et les Polonais eurent d'abord tant de ferveur qu'ils ajoutèrent d'eux-mêmes plusieurs jours de jeûne et d'abstinence à ceux qui étaient prescrits par l'Église. Vladimir, grand prince de Russie, fut également converti par son épouse, qui était sœur de l'empereur de Constantinople. Il fit brûler toutes les idoles, excepté la principale, qui fut attachée à la queue d'un cheval, battue de verges et jetée dans les eaux du Dniéper. Le lendemain, les Russes entrèrent dans le fleuve jusqu'à la ceinture, et des prêtres, placés sur la rive, leur administrèrent le baptême (988). La Religion commença dès lors à changer les mœurs de ce peuple barbare. Vladimir lui-même, de farouche et cruel qu'il était d'abord, devint si compatissant pour les pauvres et les malades, qu'il les faisait rechercher avec soin par ses serviteurs chargés de toutes sortes de provisions. Ayant vu dans l'Évangile le bonheur promis aux miséricordieux, il abolit la peine de mort; mais les crimes se multiplièrent à un tel point, qu'il fallut bientôt rétablir un

châtiment nécessaire à la paix et au salut de la société.

D. A qui les Hongrois durent-ils leur conversion?

R. Les Hongrois, originaires de l'Asie, avaient longtemps dévasté l'Allemagne, la France et l'Italie; ils y commirent de si grands excès, que leur nom populaire d'*ogres* servit à désigner des monstres de cruauté. Ils durent leur conversion au zèle de leur duc saint Étienne, qui reçut du Pape une riche couronne et le titre de *roi apostolique*, que l'empereur d'Autriche porte encore aujourd'hui (1000). Ce saint roi donna un exemple qui a été imité par notre roi Louis XIII : il mit son royaume sous la protection de la Mère de Dieu.

III. — L'AN 1000. — LA TRÊVE DE DIEU.

D. Quelle fut l'impression générale à l'occasion de l'an 1000?

R. Un passage de l'Apocalypse, mal interprété, avait servi à accréditer l'opinion que, l'an 1000, Jésus-Christ viendrait juger les vivants et les morts; et ce fut sous l'impression de la plus vive frayeur que les populations, surtout en France, s'attendirent à voir finir le monde avec l'année 999. La guerre, la famine et les autres fléaux qui désolaient alors l'Europe, parurent autant de signes précurseurs de la grande catastrophe. On oublia les intérêts du temps pour ceux de l'éternité; les pécheurs se convertirent en foule, les ennemis se réconcilièrent, et tous les fidèles, pressés autour des autels, se préparèrent avec ferveur à l'heure décisive du dernier jour. Mais l'heure fatale passa comme les autres, et le jour de Pâques, qui était alors le premier de l'année, convia de nouveau tous

les fidèles à l'allégresse. Il semblait que le monde fût ressuscité avec Jésus-Christ. L'an 1000 donna un nouvel élan à la foi de nos pères, qui, dans leur reconnaissance, élevèrent à Dieu de riches basiliques, fondèrent de nombreux monastères et se mirent à cultiver, au profit de la religion, les sciences, les lettres et les arts. Une foule de pèlerins visitèrent à Rome les tombeaux des Apôtres, et un Pape français, le savant le plus illustre de son temps, Sylvestre II, donna le premier signal des Croisades (1001).

D. Que fit l'Église, au XIe siècle, pour maintenir la paix parmi les Chrétiens?

R. Comme les seigneurs s'attribuaient alors le droit de soutenir à main armée leurs intérêts personnels et aussi leurs passions, on ne voyait dans toutes les provinces que guerres privées accompagnées de meurtres et de brigandages. L'Église usa de toute son influence pour y mettre un terme, et elle proclama pour cinq ans la *Paix de Dieu,* en menaçant de ses plus terribles anathèmes quiconque oserait la violer. Au bout de cinq ans, la *Paix de Dieu* fut changée en *Trêve de de Dieu :* toute guerre privée fut interdite durant l'avent, le carême et quatre jours de chaque semaine, depuis le mercredi soir jusqu'au lundi matin (1041). Ce fut ainsi que l'Église rendit à la société l'immense bienfait de la protéger contre la force brutale, et, pour garantir la sécurité des faibles, elle déclara inviolable toute personne qui ne portait pas les armes, les clercs, les pèlerins, les femmes, les enfants et les laboureurs avec leurs instruments de travail.

IV. — SAINT BRUNO. — ORDRE DES CHARTREUX.

D. Qu'était saint Bruno?

R. Saint Bruno était l'un des hommes les plus savants de son siècle. Sa réputation l'éleva à la dignité de recteur des grandes études dans l'église de Reims, célèbre alors par ses écoles. Mais Bruno, qui sentait le vide des distinctions humaines, résolut de se retirer dans la solitude, et d'y consacrer le reste de ses jours à la pénitence. Suivi de plusieurs de ses amis, à qui il avait inspiré son dégoût pour le monde, il alla trouver saint Hugues, évêque de Grenoble, qui le conduisit dans un lieu sauvage de son diocèse, au milieu de montagnes inaccessibles, connues sous le nom de Chartreuse. Bruno s'y établit avec ses compagnons, et y fonda l'ordre des Chartreux.

D. Comment vivaient les Chartreux?

R. Avec les Chartreux on vit reparaître en France les merveilles de la Thébaïde. « Ces nouveaux solitaires, dit un auteur contemporain, sont plutôt des anges que des hommes. Chacun a sa cellule entourée d'un petit enclos, d'où il ne sort pas : on lui fournit du pain et des légumes d'une seule espèce, pour la nourriture de la semaine. Tous gardent un silence parfait, et ne demandent que par signes les choses dont ils ont absolument besoin. Leur principale occupation est le travail des mains; leur seul délassement est la prière. Ils ne se réunissent que le dimanche pour converser ensemble, et les autres jours pour chanter l'office en commun. Leur habit est fort simple; par-dessous ils portent le cilice. Tout est pauvre chez eux, même l'église, dont l'argenterie se réduit à un calice. »

Saint Bruno eut la consolation de voir le nouvel

ordre se repandre rapidement dans toute l'Europe. Quand il sentit approcher sa fin, il assembla ses religieux, et fit en leur présence sa profession de foi contre l'hérésie de Bérenger; elle était conçue en ces termes : *Je crois les sacrements de l'Église, et en particulier que le pain et le vin consacrés sur l'autel sont le vrai corps et le vrai sang de Jesus-Christ, que nous recevons dans l'espérance du salut éternel.* L'esprit de ce saint fondateur s'est perpétué dans ses enfants : l'ordre des Chartreux, par un privilége bien rare, subsiste depuis huit siècles sans avoir eu besoin de réforme.

V. — LE SCHISME D'ORIENT. — PHOTIUS. MICHEL CÉRULAIRE.

D. Quelle fut la cause du schisme d'Orient?

R. Ce fut l'envie et l'ambition des patriarches de Constantinople. Depuis longtemps ces évêques voyaient avec une secrète jalousie la primauté du Siége de Rome, et sa vigilance à maintenir l'autorité que lui avait conférée Jésus-Christ sur toutes les Églises du monde chrétien. Au IXe siècle, Photius fut le premier à donner l'exemple de la rébellion. C'était un laïque rempli de science et de talents, mais fourbe et ambitieux. Appuyé par l'oncle de l'empereur d'Orient, homme également impie et débauché, il parvint à chasser de son siége saint Ignace, patriarche de Constantinople, qu'on redoutait à cause de son zèle contre l'iniquité, et il usurpa sa place au mépris de toutes les règles de l'Église. Son premier soin fut d'écrire au pape Nicolas Ier, sous prétexte de lui faire part de son élévation, mais en réalité pour le prévenir en sa faveur. A l'entendre, c'était bien malgré lui qu'on l'avait

choisi pour cette place importante : il n'avait cédé qu'à la violence, et en versant des larmes. Il ajoutait qu'Ignace avait donné de lui-même sa démission, et qu'il s'était retiré de plein gré dans un monastère.

Cette lettre n'était qu'un tissu de mensonges. Saint Ignace avait constamment refusé de se prêter à ces injustices, et on l'avait d'abord envoyé en exil, puis jeté dans une prison infecte, où il subissait les traitements les plus indignes. Il trouva cependant moyen d'informer le Souverain Pontife de tout ce qui s'était passé à Constantinople. Alors le Pape écrivit des lettres où il rétablissait Ignace, et condamnait l'intrusion de Photius. Mais celui-ci supprima les lettres du Pape, et en substitua d'autres où il lui faisait dire tout le contraire. Ce fut ainsi qu'à force d'artifices et de fourberies, cet ambitieux scélérat se maintint pour lors dans son usurpation (861).

D. Quels succès eurent les intrigues de Photius?

R. Quelques années après l'intrusion de Photius, l'empereur Basile étant monté sur le trône, les choses changèrent de face. L'usurpateur fut chassé du palais patriarcal, et enfermé dans un monastère. Saint Ignace, patriarche légitime, rentra solennellement dans son Église, et engagea le Pape à convoquer un concile général. Ce concile fut le huitième, et se tint à Constantinople. Le Pape y présidait par ses légats. Photius fut cité à comparaître; mais il fallut l'amener malgré lui. Cet hypocrite joua le personnage du juste opprimé. A la plupart des questions qu'on lui fit, il garda le silence; et lorsqu'il fut obligé de parler, il emprunta dans ses réponses les mêmes paroles que Jésus-Christ avait prononcées devant ses juges au temps de sa Passion. Il fut renvoyé avec indignation. Le concile l'excommunia, lui et ses adhérents (869). Le Pape confirma les décrets du concile, et l'Église grecque recouvra sa tranquillité. Mais il resta dans plusieurs

de ses membres le germe funeste de la division qui devait un jour la séparer de l'Église latine.

D. Quand fut consommé le schisme des Grecs?

R. Ce fut au milieu du XIe siècle, que Michel Cérulaire, fourbe et ambitieux comme Photius, et encore plus hardi, rompit ouvertement avec l'Église romaine, et se sépara de l'unité, dont elle est le centre. Pour justifier cette rupture scandaleuse, il renouvela les reproches frivoles que Photius avait déjà faits aux Latins : par exemple, de se couper la barbe, de jeûner le samedi et de ne pas chanter l'*alleluia* pendant le Carême, et de consacrer la sainte Eucharistie avec des pains azymes ou sans levain. En conséquence, il prit le titre de patriarche œcuménique, et défendit de communiquer avec le Pape; il fit fermer les églises que les Latins avaient à Constantinople, et poussa le fanatisme jusqu'à rebaptiser ceux qui avaient reçu le baptême dans l'Église latine (1053).

Par des lettres pleines de mensonges, il s'efforça de soustraire à l'obéissance due au chef de l'Église les trois patriarches de Jérusalem, d'Alexandrie et d'Antioche, et les autres évêques d'Orient. Ses impostures réussirent auprès de plusieurs d'entre eux; mais le schisme n'était point encore général. Ce fut seulement à l'époque de la quatrième croisade que les Grecs, par haine des Latins, rompirent les derniers liens de l'unité, et ils entraînèrent avec eux les Russes et la plupart des chrétiens d'Orient.

VI. — HÉRÉSIE DE BÉRENGER. — QUERELLE DES INVESTITURES : SAINT GRÉGOIRE VII ET HENRI IV.

D. De quelle nouvelle hérésie l'Église fut-elle attaquée dans le XIe siècle?

R. Bérenger, archidiacre d'Angers, voulant se dis-

tinguer et acquérir de la célébrité, osa attaquer un mystère que dix siècles consécutifs avaient respecté : il enseigna que le corps et le sang de Jésus-Christ ne sont pas contenus réellement dans l'Eucharistie. Aussitôt il s'éleva une réclamation générale, un cri d'indignation contre cette nouveauté impie, et l'on écrivit de toutes parts pour défendre l'ancienne croyance de l'Église. Un concile fut assemblé à Rome (1078). Bérenger y comparut et n'osa y soutenir son erreur; il se rétracta et jeta lui-même au feu les livres qu'il avait écrits contre la sainte Eucharistie. Cette hérésie, anathématisée par l'auteur même, fut anéantie pour lors, et ne reparut qu'après plusieurs siècles, lorsque les calvinistes la renouvelèrent.

D. Quelle fut la lutte la plus importante que l'Église eut à soutenir dans la dernière moitié du XI[e] siècle?

R. Ce fut la lutte contre les prétentions des empereurs d'Allemagne. Un puissant monarque, Othon le Grand, avait reçu à Rome la couronne impériale, et rétabli, au profit de l'Allemagne, l'ancien empire d'Occident, sous le nom de *Saint-Empire romain germanique* (962). Il avait confirmé les donations faites au Saint-Siége par Pépin et Charlemagne; mais le nouvel empereur et ses successeurs, au lieu d'être, comme Charlemagne, les défenseurs de l'Église, prétendirent l'opprimer, en se réservant la nomination du Pape et le droit de disposer à leur gré des évêchés et des abbayes. En qualité de souverains temporels, il leur était permis d'accorder l'*investiture* ou mise en possession des biens attachés aux dignités ecclésiastiques; mais ils n'avaient point charge d'âmes, et ils empiétèrent sur le domaine de l'Église, en allant jusqu'à donner aux évêques et aux abbés l'*investiture* par la crosse et l'anneau, symboles de la juridiction spirituelle, que l'Église seule a reçue de Jésus-Christ, et qu'elle seule a le pouvoir de transmettre. De cette

monstrueuse usurpation résultaient les plus graves abus : les empereurs vendaient les prélatures au plus offrant, sans nul souci des qualités requises pour le saint ministère, et on ne voyait partout que *simonie* ou trafic des choses saintes. Au scandale de la simonie se joignait le scandale des mœurs, et l'Église courait risque de faillir à sa mission, si Dieu, qui lui a fait des promesses éternelles, ne lui avait suscité un ministre capable de lui rendre la vigueur de sa discipline avec sa liberté.

D. Quel ministre Dieu choisit-il pour délivrer l'Église?

R. Dieu choisit le pape saint Grégoire VII. C'était le fils d'un charpentier, qui fut d'abord moine, et connu sous le nom de Hildebrand. Son génie extraordinaire, sa science et ses vertus l'élevèrent à la dignité de cardinal. Grâce à son influence, un concile tenu à Rome réserva au collége des cardinaux l'élection du Pape (1059). Quelques années après, nommé Pape d'une voix unanime, saint Grégoire VII n'eut rien tant à cœur que la réforme du clergé, et il excommunia tous les membres coupables de simonie ou de mœurs scandaleuses. Pour rendre l'Église indépendante dans le choix de ses ministres, il défendit, sous peine d'anathème, à tous les princes de donner, et à tous les ecclésiastiques de recevoir de leurs mains l'investiture par la crosse et l'anneau. Henri IV, empereur d'Allemagne, se trouvait sous le coup de l'anathème pontifical; car il avait toujours fait l'abus le plus criant des investitures. Sommé de justifier sa conduite, il poussa l'audace jusqu'à faire déposer le Pape dans un conciliabule, et jusqu'à l'en informer par une lettre injurieuse, adressée « à Hildebrand, non point Pape, mais faux moine ». Ce fut alors que le Souverain Pontife, usant d'un droit reconnu dans toute la chrétienté, fulmina contre l'Empereur une excommunica-

tion solennelle, et délia ses sujets du serment de fidélité.

D. Quel fut l'effet de la sentence pontificale?

R. Cette sentence produisit un effet terrible. Toute l'Allemagne s'agita; les seigneurs menacèrent l'Empereur de le déposer s'il n'obtenait son absolution dans l'année, et il vint la solliciter en costume de pénitent, au château de Canossa en Italie (1077). Mais, violant bientôt ses promesses, il réunit des troupes et nomma un antipape; les seigneurs nommèrent un autre empereur, et la guerre éclata. Victorieux en Allemagne, Henri IV passa en Italie, mais cette fois la menace à la bouche et le fer à la main. Contre un vieillard désarmé, le triomphe de la force était facile : assiégé dans le château Saint-Ange, le Pape ne fut délivré qu'au bout de trois ans par les Normands français qui venaient de conquérir le sud de l'Italie. La ville de Salerne lui offrit asile, et il y mourut, en disant : *J'ai aimé la justice et haï l'iniquité : voilà pourquoi je meurs en exil* (1085).

D. Qu'arriva-t-il après la mort de saint Grégoire VII?

R. Saint Grégoire VII eut des successeurs dignes de lui, qui poursuivirent son œuvre et en assurèrent le succès. Henri IV fut abandonné de ses troupes, déposé par les seigneurs allemands, et dépouillé par son propre fils des insignes de la dignité impériale. Manquant de tout, il se vit réduit à vendre jusqu'à sa chaussure pour avoir du pain, et après avoir sollicité en vain une place de sous-chantre dans l'église de Spire, il se retira à Liége, où il mourut de misère et de chagrin. Son successeur craignit d'éprouver le même sort : il renonça à l'investiture par la crosse et l'anneau, et ne conserva que le droit légitime de donner l'investiture des biens ecclésiastiques par le sceptre, symbole de la souveraineté temporelle.

CINQUIÈME ÉPOQUE

Depuis la prédication de la première croisade jusqu'à la mort du pape Boniface VIII, de l'an 1095 à l'an 1303 : durée, 208 ans.

I. — PIERRE L'ERMITE. — URBAIN II. — PREMIÈRE CROISADE. — GODEFROI DE BOUILLON.

D. Quelle fut l'origine des Croisades?

R. Dans le cours du XI[e] siècle, la foi des Chrétiens avait pris une nouvelle ardeur, et de nombreux pèlerins visitaient les lieux consacrés par la vie et la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le récit des persécutions qu'ils y enduraient avait déjà inspiré la pensée d'entreprendre contre les Musulmans des expéditions à la fois religieuses et militaires, et le signal en avait été donné par deux papes, Sylvestre II et saint Grégoire VII. Mais, pour mettre en œuvre ce grand dessein, Dieu avait voulu choisir un pauvre pèlerin, qui n'avait d'autre autorité que son éloquence et sa vertu. Un prêtre du diocèse d'Amiens, nommé Pierre l'Ermite, étant arrivé à Jérusalem, fut vivement affligé d'y voir les lieux saints profanés et les Chrétiens indignement outragés par les infidèles. Le pape Urbain II, à qui il fit une peinture touchante de l'état déplorable de la Terre-Sainte, prit de concert avec lui la résolution de travailler à sa délivrance. Il convoqua un concile à Clermont en Auvergne, et y prononça un discours si

15° 20° 25° 30°

SARMA

Hongrie

EMP. D'AUTRICHE

Croatie

Esclavonie

Transilvanie

Goths

Odessa

Zara

Bulgares

TURQUIE D'EUROPE

MER ADRIATIQUE

ITALIE

Epire

Macédoine

Thrace

Constantinople

Thessalonique

MER IONIENNE

Athènes

Bithynie

Nicomédie

TURQUIE

Galatie

Iconium

Tarse

Lycie

Candie

Chypre

MER MÉDITERRANÉE

Cyrène

Jerusalem

Alexandrie

le Caire

Suez

TRIPOLI

EGYPTE

THEBAÏDE

Thèbes

Nil

NUBIE

(ÉTHIOPIE)

EUROPE

ORIENTALE

ASIE MINEURE

et Pays Limitrophes

pour

L'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE

20° 25° 30°

Imp. F. Hermet, 7, Pas. Dauphine


AMÉRIQUE
Canada
États Unis
Mexique
Antilles
Colombie
Brésil
Chili
MER CASPIENNE
Tiflis
ARMÉNIE
Ninive
Assyrie
Mésopotamie
Babylone
Babylonie
Téhéran
Ispahan
Kerman
Persépolis
PERSE
Golfe Persique
Hail
Derreych
ARABIE
OMAN
la Mecque
Huns
Azof
SCYTHIE
Euphrate
Tigre
Tauris
35°
30°
25°
20°
40°
45°
50°
60°
90°
0°

pathétique, que les assistants, fondant en larmes, s'écrièrent tout d'une voix : *Dieu le veut! Dieu le veut!* La plupart s'engagèrent à marcher au secours de la Terre-Sainte, et prirent pour marque de leur engagement une croix d'étoffe rouge, attachée à l'épaule droite: ce qui leur fit donner le nom de Croisés (1095).

D. Quel fut le succès de la première croisade?

R. L'armée régulière des croisés, s'étant mise en marche vers Constantinople, pénétra dans l'Asie Mineure, où elle prit Nicée et battit une première fois les Musulmans. La ville d'Antioche tomba en son pouvoir, et une seconde victoire lui ouvrit l'entrée de la Palestine. Lorsqu'on arriva sur les collines d'Emmaüs, et qu'on aperçut la ville sainte éclairée par les rayons du soleil levant, tous se prosternèrent le front dans la poussière, baisant le sol avec respect; puis on s'avança avec enthousiasme, au cri de : *Dieu le veut!* Les infidèles n'avaient rien négligé pour mettre la ville en état de défense; mais les croisés firent des prodiges de valeur, et, après cinq semaines de combats, ils l'emportèrent, un vendredi à trois heures du soir (15 juillet 1099).

D. Que firent les croisés, une fois maîtres de Jérusalem?

R. Dès que la victoire fut assurée et la tranquillité rétablie, ils quittèrent leurs armes et leurs habits ensanglantés; ils allèrent nu-pieds, en pleurant et en se frappant la poitrine, visiter tous les lieux consacrés par les souffrances du Sauveur. Huit jours après, les chefs de l'armée s'assemblèrent pour élire un roi capable de conserver cette précieuse conquête. Le choix tomba sur Godefroi de Bouillon, duc de Lorraine, le plus vaillant et le plus vertueux capitaine de toute l'armée. Il fut proclamé roi dans l'église du Saint-Sépulcre. Comme on lui présentait une couronne d'or, le pieux héros la refusa : « A Dieu ne plaise, dit-il, que

« je porte une telle couronne dans un lieu où le Roi « des rois n'a été couronné que d'épines! »

II. — ORDRES MILITAIRES. — LES HOSPITALIERS, LES TEMPLIERS ET LES CHEVALIERS TEUTONIQUES.

D. Les croisades ne donnèrent-elles pas naissance aux ordres militaires?

R. Oui, les croisades donnèrent lieu à l'établissement de trois ordres tout à la fois religieux et militaires. L'ordre le plus ancien et le plus illustre est celui des Hospitaliers de Saint-Jean, qui a subsisté jusque dans notre siècle sous le nom de chevaliers de Malte. La première maison de cet ordre n'était d'abord qu'un hôpital bâti à Jérusalem, pour recevoir les pèlerins qui venaient visiter les saints lieux et pour y prendre soin des malades. Lorsque les croisés furent maîtres de la ville, plusieurs des principaux d'entre eux, édifiés de la charité qu'on y exerçait envers les malheureux, se dévouèrent eux-mêmes à cette bonne œuvre; mais ils ne se bornèrent plus, comme on avait fait jusqu'alors, aux exercices paisibles de la charité; ils prirent les armes contre les ennemis de la Religion. Fiers et terribles à l'égard des infidèles, ils étaient, dans l'intérieur de l'hôpital, d'humbles serviteurs des pèlerins et des malales (1100). Ce nouvel ordre se multiplia considérablement. Après la chute du royaume de Jérusalem, les chevaliers s'établirent dans l'île de Rhodes, puis dans celle de Malte : ils furent dans ces deux îles comme le boulevard de la Chrétienté, et y soutinrent des siéges à jamais mémorables contre les Turcs. Ces ennemis du nom chrétien menaçaient d'envahir l'Europe entière; et peut-être y auraient-ils réussi, si Jésus-Christ, toujours attentif à la conserva-

tion de son Église, ne leur eût opposé à Malte une barrière qu'ils ne purent forcer.

Les deux autres ordres militaires furent l'ordre des *Templiers,* fondé peu après la première croisade, et qui fixa d'abord sa résidence près des ruines du temple de Salomon (1118); et l'ordre des chevaliers *Teutoniques,* qui fut fondé à Saint-Jean-d'Acre, pendant la troisième croisade, par des chevaliers allemands ou teutons (1190).

III. — ORDRES DE PRÉMONTRÉ ET DE CITEAUX. — SAINT BERNARD, ABBÉ DE CLAIRVAUX.

D. L'Église vit-elle s'élever dans le XIIe siècle d'autres ordres religieux?

R. Elle en vit plusieurs, dont les principaux furent, en France, l'ordre des Prémontrés, fondé près de Laon, par saint Norbert, depuis archevêque de Magdebourg; et l'ordre de Cîteaux, ainsi nommé de la forêt de Cîteaux en Bourgogne. C'était un désert affreux, qui n'était habité que par les bêtes sauvages. Mais quelques hommes pieux, s'y étant réunis pour pratiquer la règle de Saint-Benoît dans toute sa rigueur, firent de ce désert un séjour de saints, occupés jour et nuit à chanter les louanges du Seigneur.

D. Quel fut le personnage le plus illustre du XIIe siècle?

R. Ce fut saint Bernard. Né d'une famille noble et riche, il réunissait dans sa personne les grâces extérieures du corps et les plus rares qualités de l'esprit. Rien ne lui manquait de ce qui pouvait lui rendre le monde aimable. Mais, jeune encore, il sut tout sacrifier à Dieu. Suivi de ses frères et de plusieurs autres jeunes gens qu'il avait gagnés, il entra dans le nouvel ordre de Cîteaux.

Son exemple y attira un si grand nombre de religieux, qu'on se trouva obligé de fonder plusieurs abbayes, entre autres celle de Clairvaux en Champagne (1115). Saint Bernard en fut établi abbé; et, sous un tel chef, cette seconde maison ne le céda à la première ni en régularité ni en ferveur. On ne connaissait à Clairvaux que la prière et le travail des mains. Quoique la communauté fût nombreuse, le silence de la nuit y régnait pendant le jour. Ce silence inspirait un tel respect aux séculiers, qu'ils n'osaient eux-mêmes tenir aucun discours profane en ce saint lieu. On y voyait des hommes qui, après avoir été riches et honorés dans le monde, s'étaient faits pauvres pour l'amour de Jésus-Christ, et qui souffraient avec joie la fatigue du travail et les humiliations de la pénitence.

Saint Bernard ne cherchait qu'à s'ensevelir dans la retraite; mais la réputation que lui donnaient sa sainteté, ses miracles et ses lumières, troubla souvent sa solitude. On avait recours à lui de toutes les provinces. Il était tout à la fois le refuge des malheureux, le défenseur des opprimés, le fléau des hérétiques, le conseil des évêques et des Souverains Pontifes, en un mot, la lumière, la consolation et le soutien de l'Église.

IV. — DEUXIÈME CROISADE. — ÉPREUVE DE SAINT BERNARD.

D. Quelle fut l'occasion de la deuxième croisade?

R. La Terre-Sainte était en grand danger de retomber entre les mains des infidèles, qui venaient de prendre Édesse et de massacrer plus de trente mille Chrétiens. Le roi de Jérusalem demandait du secours aux princes d'Occident. Saint Bernard reçut ordre du

Pape de prêcher une croisade. Il le fit en France et en Allemagne avec un succès prodigieux, et sa prédication fut soutenue par des miracles sans nombre. Louis le Jeune, roi de France, et Conrad, empereur d'Allemagne, partirent chacun avec une armée considérable. De si grandes forces étaient bien capables de repousser les infidèles; mais presque tout périt, soit par la mauvaise conduite des croisés, soit par les piéges que leur tendirent les Grecs. Les deux souverains mirent le siége devant Damas, et ils n'y éprouvèrent que honte et revers (1147-1149).

D. Saint Bernard ne fut-il pas persécuté au sujet de la croisade qu'il avait prêchée?

R. Dans le chagrin qu'excita le fâcheux succès de la seconde croisade, bien des gens éclatèrent en murmures contre saint Bernard, qui l'avait prêchée. Mais il se justifia en disant, comme il était vrai, que les croisés avaient attiré la colère de Dieu par leurs désordres, de même que les Israélites autrefois avaient été exclus de la Terre promise, à cause de leurs infidélités. A ces raisons et aux miracles qu'il avait faits en prêchant cette croisade, saint Bernard ajouta un dernier miracle pour sa justification. Un père lui présenta son fils aveugle, afin qu'il lui rendît la vue. Alors le saint abbé, imposant les mains à l'enfant, fit à Dieu cette prière : « Seigneur, si vous êtes l'auteur de ma prédication, qu'il vous plaise de le montrer, en guérissant cet aveugle. » Aussitôt l'enfant recouvra la vue. Saint Bernard mourut peu de temps après cette épreuve, que le Seigneur lui avait ménagée pour achever de le sanctifier. On le regarde comme le dernier des Pères de l'Église : ses vertus et ses talents extraordinaires l'élèvent au-dessus de tout éloge.

V. — ARNAUD DE BRESCIA. — FRÉDÉRIC Ier BARBEROUSSE. — SAINT THOMAS DE CANTORBÉRY.

D. De quelle nouvelle hérésie l'Église fut-elle attaquée dans la première moitié du XIIe siècle?

R. Un prêtre italien de Brescia, nommé Arnaud, céda à la tentation de se rendre célèbre, en imaginant une nouvelle doctrine : il prétendit que le domaine spirituel et le domaine temporel sont incompatibles, de telle sorte que tous les biens temporels ne peuvent appartenir qu'aux laïques, comme les biens spirituels n'appartiennent qu'à l'Église; d'où il concluait que les ecclésiastiques ne doivent rien posséder, sous peine de damnation éternelle. Une erreur si pernicieuse fut éloquemment réfutée par saint Bernard, et elle fut condamnée par le second concile de Latran, qui était le dixième œcuménique [1] (1139). Mais Arnaud de Brescia, au lieu de se soumettre, ne fit que déclamer avec plus de violence contre le pouvoir temporel des Papes. Les Romains, assemblés au Capitole, nommèrent un sénat, proclamèrent la république, et s'attribuèrent le droit d'enlever au clergé tous ses biens, sous prétexte qu'il n'avait pas le droit de les posséder. La ville de Rome était, depuis dix ans, livrée au brigandage, lorsque l'empereur Frédéric Ier Barberousse fit arrêter l'hérésiarque, qui fut attaché à un poteau et étranglé; puis on brûla son corps, dont les cendres furent jetées dans le Tibre (1155). Mais son erreur ne périt point

[1] Le premier concile de Latran, neuvième œcuménique, avait terminé l'affaire des *Investitures* (1123). Le pape Alexandre III convoqua, en 1179, le troisième concile de Latran, onzième œcuménique, pour condamner l'antipape nommé par Frédéric Barberousse, et les Albigeois et autres hérétiques qui excitaient des troubles dans le midi de la France.

avec lui : elle fut adoptée par les hérétiques albigeois; Luther et Calvin la renouvelèrent, et les princes n'ont pas manqué de s'en prévaloir pour confisquer à leur profit les biens ecclésiastiques.

D. Le Saint-Siége n'eut-il pas à soutenir une nouvelle lutte contre l'empereur d'Allemagne?

R. L'empereur d'Allemagne, Frédéric Ier Barberousse, trouva des docteurs assez complaisants pour lui attribuer un pouvoir sans bornes, tel que l'avaient eu autrefois les Césars romains; et il fit proclamer en sa faveur ce principe païen, que le bon plaisir du prince a force de loi (1158). Son dessein était d'asservir le Saint-Siége avec l'Italie. Mais Dieu avait donné à l'Église un chef énergique, capable de défendre sa liberté contre le despotisme impérial : le pape Alexandre III excommunia l'Empereur et son antipape. Milan et plusieurs autres villes du Nord de l'Italie firent cause commune avec le Saint-Siége, et fondèrent en l'honneur d'Alexandre III la ville d'*Alexandrie*, qui repoussa toutes les attaques de l'armée impériale. Vaincu, Frédéric Barberousse s'engagea à respecter l'indépendance du Souverain Pontife, et à partir pour la troisième croisade.

D. Qui défendit la liberté de l'Église d'Angleterre, à la même époque?

R. Ce fut saint Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry et primat d'Angleterre. Le roi Henri II, dont il avait été d'abord l'ami et le chancelier, avait surpris son consentement à des décrets qui supprimaient la liberté de l'Église. Mais le saint Archevêque ne tarda pas à se rétracter en présence d'une nombreuse assemblée. Ni les menaces, ni les outrages les plus indignes ne purent ébranler sa fermeté; il en appela au tribunal du Souverain Pontife. Forcé de chercher un refuge en France, il y fut encouragé dans sa résistance par le pape Alexandre III, qui s'était exilé comme lui, pour

échapper aux violences de l'Empereur. Cependant Henri II céda à la crainte de voir l'interdit jeté sur son royaume : il parut faire une réconciliation sincère avec l'archevêque, qui rentra en triomphe dans son diocèse. De nouveaux actes de fermeté offensèrent le roi ; et un jour qu'il était à table, il demanda avec colère si, parmi tant de chevaliers qui mangeaient son pain, il ne s'en trouverait pas un pour le délivrer de ce prêtre, qui attentait aux droits de sa couronne. Quatre chevaliers partirent aussitôt : ils surprirent le prélat dans le chœur de sa cathédrale, au moment où il allait célébrer l'office avec son clergé. « Où est le traître? » s'écrièrent-ils; et, comme personne ne répondait, ils demandèrent : « Où est l'évêque? — Me voici, dit-il : que me voulez-vous? — Que tu meures ; » et, se jetant sur lui, ils le frappèrent de plusieurs coups d'épée au pied de l'autel (1170). Dieu glorifia le défenseur de son Église par un grand nombre de miracles, et le roi Henri II, renonçant à des décrets iniques, vint nu-pieds, en costume de pénitent, faire une réparation éclatante au tombeau du saint martyr.

VI. — TROISIÈME CROISADE, CONTRE SALADIN. — QUATRIÈME CROISADE. — EMPIRE LATIN DE CONSTANTINOPLE.

D. Quel événement donna lieu à la troisième croisade?

R. Le sultan Saladin, maître de l'Égypte et de l'Asie occidentale, avait gagné sur les Chrétiens la grande bataille de Tibériade; il y avait pris la vraie Croix avec le roi de Jérusalem, et la ville même de Jérusalem était tombée en son pouvoir (1187). La nouvelle de ce désastre répandit la consternation dans

tout l'Occident. Guillaume, archevêque de Tyr, y prêcha la croisade, et tous les fidèles y contribuèrent, en payant la *dîme saladine*, dixième partie de leurs revenus destinée aux frais de la guerre contre Saladin. Les trois souverains les plus puissants de l'Europe prirent la croix: l'empereur d'Allemagne, Frédéric Barberousse, qui partit le premier et trouva la mort dans les eaux du Cydnus; les rois de France et d'Angleterre, Philippe-Auguste et Richard, qui cessèrent de se faire la guerre pour aller combattre ensemble les ennemis de la religion. Arrivés en Orient, ils se joignirent aux Chrétiens, qui depuis deux ans assiégeaient Saint-Jean-d'Acre. La ville capitula, et l'un des premiers articles du traité fut que Saladin rendrait la vraie Croix (1191). Malgré les prodiges de valeur que fit Richard Cœur-de-Lion, on ne put reprendre Jérusalem, et Saint-Jean-d'Acre devint le refuge des Chrétiens d'Orient, où ils attendirent longtemps, mais en vain, l'occasion de rétablir le royaume de Jérusalem. La troisième croisade fut suivie d'une nouvelle expédition, qui n'eut aucun succès (1197).

D. La quatrième croisade fut-elle plus heureuse que les précédentes?

R. A envisager humainement les choses, cette croisade fut couronnée du succès le plus éclatant; mais, à les considérer dans l'ordre de la religion, elle eut les suites les plus funestes. Un grand nombre de Français étaient partis pour la Palestine, grâce à l'éloquence entraînante de Foulques, curé de Neuilly-sur-Marne. Manquant d'argent, ils avaient consenti à se joindre aux Vénitiens pour prendre la ville de Zara en Dalmatie. Ils y attendaient la saison favorable pour s'embarquer, lorsque le jeune Alexis, fils de l'empereur grec, vint implorer leur secours contre un usurpateur. Il promettait de rétablir l'union entre

l'Église grecque et l'Église latine, et de contribuer de tout son pouvoir à la conquête de la Terre-Sainte. Ainsi, au lieu d'aller en Palestine, comme le voulait le pape Innocent III, on fit voile vers Constantinople : il ne fallut aux croisés que six jours pour emporter la place.

L'usurpateur prit la fuite, et le jeune Alexis fut couronné empereur. Mais bientôt après, ce prince ayant été étranglé par un de ses officiers, qui s'empara du trône, les croisés se crurent autorisés à venger sa mort. Constantinople fut attaquée de nouveau, prise d'assaut et abandonnée au pillage. Les croisés nommèrent empereur Baudouin, comte de Flandre, et, uniquement occupés à maintenir ce nouvel empire, ils oublièrent la Terre-Sainte, pour laquelle ils avaient pris les armes.

Cette conquête des Latins, loin de faciliter la réunion des Grecs à l'Église romaine, acheva de les en séparer. Les excès commis dans la prise et le pillage de Constantinople leur inspirèrent une haine violente contre les Latins ; et c'est à cette époque qu'on peut placer la rupture entière et le schisme consommé de l'Église grecque (1204).

VII. — INNOCENT III. — CROISADES CONTRE LES PAÏENS DE LA BALTIQUE, LES MAURES D'ESPAGNE ET LES ALBIGEOIS.

D. Comment le pape Innocent III signala-t-il son pontificat?

R. Innocent III, élu pape à l'âge de trente-neuf ans, malgré sa résistance et ses larmes, signala son pontificat par un zèle extraordinaire et par l'heureuse influence qu'il exerça dans toute la chrétienté (1198-

1216). En même temps qu'il s'appliquait à y faire fleurir la justice et la paix, il ne cessait d'y prêcher la guerre sainte contre les infidèles. La quatrième croisade avait trompé ses espérances; mais le succès répondit à ses efforts dans une croisade contre les Prussiens et autres peuples païens des bords de la Baltique, et la foi pénétra dans le dernier repaire que l'idolâtrie eût conservé en Europe.

Restait à établir la foi au sud de l'Espagne, où les Maures venaient de réunir une armée formidable. A l'appel d'Innocent III, les chevaliers français prirent la croix pour voler au secours du roi de Castille, qu'entouraient déjà tous les autres rois espagnols et les chevaliers des ordres religieux et militaires d'Alcantara, de Calatrava, de Saint-Jacques de Compostelle et d'Avis. Ce fut en vain que l'émir des infidèles, portant d'une main l'épée, de l'autre le Coran, s'efforça de soutenir le courage de ses soldats, enchaînés les uns aux autres pour opposer une résistance invincible : tout plia devant l'ardeur des croisés invoquant la protection de la Mère de Dieu, et plus de cent mille Musulmans jonchèrent de leurs cadavres la plaine de Navas de Tolosa (1212). Cette glorieuse journée assurait l'indépendance et la foi de l'Espagne.

D. Quelle hérésie Innocent III eut-il à combattre?

R. Il eut à combattre l'hérésie des Albigeois, qui s'était répandue dans tout le midi de la France, et notamment dans le diocèse d'Albi. Cette hérésie, empruntée aux Manichéens et aux Ariens, admettait l'existence de deux principes, l'un bon, l'autre mauvais; elle niait la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, rejetait les sacrements et la hiérarchie ecclésiastique, et autorisait des excès également funestes à la religion et à la société. Les prédications de saint Dominique et des autres missionnaires furent impuissantes contre le fanatisme des Albigeois, que favori-

saient les principaux seigneurs du pays. Raymond, comte de Toulouse, alla même jusqu'à faire assassiner le légat du Saint-Siége. Ce fut alors qu'Innocent III prêcha la croisade contre les Albigeois. Le commandement de l'armée fut confié à l'un des plus braves chevaliers de la chrétienté, Simon, comte de Montfort, qui enleva aux hérétiques leurs places fortes, et acheva de ruiner leurs espérances par la glorieuse victoire de Muret (1213). Le quatrième concile de Latran, douzième œcuménique, condamna solennellement les erreurs des Albigeois, qui ne tardèrent pas à disparaître. Ce fut dans ce même concile qu'Innocent III, voulant remédier au relâchement des fidèles, leur imposa l'obligation de recevoir, au moins une fois l'an, pendant le temps pascal, les sacrements de pénitence et d'eucharistie (1215). Ce saint Pape eut enfin la consolation d'approuver les deux ordres des Dominicains et des Franciscains, destinés à donner au monde l'exemple de la plus haute perfection évangélique.

VIII. — SAINT DOMINIQUE ET SAINT FRANÇOIS.

D. Quels furent l'origine et les progrès de l'ordre des Dominicains?

R. L'instituteur de cet ordre fut saint Dominique, né en Espagne. Dès sa jeunesse, il se sentit animé d'un grand désir de travailler au salut des âmes, et de ramener les Albigeois à la foi catholique. Un grand nombre de missionnaires zélés se joignirent à lui et formèrent sous sa conduite un ordre religieux, dont la principale fonction devait être de prêcher l'Évangile, non-seulement aux pécheurs, mais encore aux hérétiques et aux idolâtres. C'est de là que les membres de cet ordre furent connus d'abord sous le

nom de *Frères Prêcheurs*. Saint Dominique mourut avec la consolation de voir ses religieux produire dans tout le monde chrétien des fruits de grâce et de justice (1221). Ce fut lui qui établit l'usage du *Rosaire;* dévotion à laquelle bien des pécheurs ont dû leur conversion, et qui sera toujours précieuse pour les âmes pures et attachées au culte de la Mère de Dieu.

D. Comment fut fondé l'ordre des Franciscains?

R. Saint François d'Assise fut le fondateur de l'ordre des Franciscains ou Frères Mineurs. Une maladie dangereuse qu'il essuya dans sa jeunesse, lui fit prendre le parti de renoncer au monde, et de ne s'attacher qu'à Dieu. Cette résolution déplut à son père, qui le maltraita souvent, et qui en vint jusqu'à le déshériter. François souffrit tout avec patience. « Abandonné de mon père qui est sur la terre, je m'adresserai, disait-il, avec plus de confiance à mon Père qui est dans les cieux. » Dès lors il pratiqua à la lettre ce conseil de l'Évangile : « Ne portez ni or, ni argent, ni deux tuniques, ni chaussures, ni bâton. » Puis il se mit à prêcher la pénitence par des discours simples, mais solides, qui faisaient la plus vive impression sur ses auditeurs.

Bientôt il eut des disciples qui imitèrent l'austérité de sa vie, et qui secondèrent son zèle pour le salut des âmes. Il leur donna le nom de Frères Mineurs, pour leur faire entendre qu'ils devaient se regarder comme les plus petits de tous, et il les envoya prêcher en différents pays. Pour lui, il prit le chemin de l'Égypte, dans l'espérance d'y trouver le martyre. Mais son attente fut trompée : au lieu de la mort, il n'y trouva que des honneurs de la part des infidèles. De retour en Europe, il continua de gouverner saintement son ordre, et il termina une vie pleine de bonnes œuvres, par une mort précieuse aux yeux de Dieu (1226).

IX. — CINQUIÈME ET SIXIÈME CROISADE. FRÉDÉRIC II.

D. Quelle fut l'occasion de la cinquième et de la sixième croisade?

R. Depuis la perte de Jérusalem, les Chrétiens d'Orient se trouvaient dans la situation la plus fâcheuse, et le pape Innocent III avait décidé dans le concile de Latran qu'on ferait une nouvelle croisade. L'empereur Frédéric II, petit-fils de Frédéric Ier Barberousse, avait promis d'en être le chef; mais il ne tint point sa promesse, et ce fut André II, roi de Hongrie, qui prit le commandement de l'armée chrétienne. Ce prince ne fit que paraître en Palestine, et une attaque des croisés contre l'Égypte se termina par une retraite désastreuse (1217-1221). Cependant Frédéric II ne cessait d'alléguer de vains prétextes pour rester dans ses États : excommunié par le Souverain Pontife, il partit enfin, mais pour traiter avec les infidèles, au lieu de les combattre. Ayant obtenu la ville de Jérusalem, il n'y trouva pas un seul évêque qui consentît à couronner un prince excommunié : il se couronna de ses propres mains, et revint en Europe, laissant les Chrétiens d'Orient scandalisés de sa bonne intelligence avec les sectateurs de Mahomet (1228-1229).

D. Quelle guerre entreprit alors Frédéric II?

R. Frédéric II entreprit une guerre acharnée contre le Saint-Siége. Maître de l'Allemagne et du royaume des Deux-Siciles, il prétendait l'être de Rome, et il employa, pour y parvenir, la force des armes, la calomnie, l'émeute et tous les moyens violents et perfides qu'une ambition effrénée peut suggérer à un prince sans conscience et sans pudeur. Il cherchait

même à établir une Église indépendante dont il devait être le chef, et il forma une armée de Sarrasins pour n'avoir à craindre aucun scrupule dans l'exécution de ses desseins criminels. Mais le pape Innocent IV fulmina contre lui une excommunication solennelle dans le concile de Lyon, treizième œcuménique (1245). On vit alors cet empereur, si orgueilleux et si puissant, n'éprouver qu'humiliations et revers jusqu'au moment où il fit une fin misérable, qui entraîna la ruine de sa maison et rendit la paix à l'Église.

X. — SAINT LOUIS. — SEPTIÈME ET HUITIÈME CROISADE. — JUGEMENT SUR LES CROISADES.

D. Par qui fut entreprise la septième croisade?

R. Par saint Louis, roi de France. Atteint d'une maladie grave, ce prince avait fait vœu de prendre la croix. A la tête d'une armée nombreuse, il voulut aborder en Égypte, dont le roi ou *soudan* était alors maître de Jérusalem; il s'empara de Damiette et pénétra en vainqueur jusque dans le centre du pays. Mais, malgré sa défense, le comte d'Artois, son frère, poursuivit à outrance l'ennemi et s'engagea témérairement dans la ville de la Massoure : il y fut enveloppé et perdit la vie avec l'élite de l'armée française. Il fallut reprendre le chemin de Damiette. Au feu de l'ennemi se joignirent la famine et une maladie contagieuse ; et saint Louis, après des efforts incroyables, tomba entre les mains des infidèles. Il parut dans sa prison le même que sur le trône : il s'y conduisit en chrétien à qui Dieu tient lieu de tout, en héros dont l'âme est supérieure à tous les revers. Les menaces les plus terribles ne purent ébranler sa fermeté,

et les infidèles l'estimèrent le plus fier chrétien de l'Occident.

Saint Louis, après quelques mois de prison, recouvra sa liberté. Il passa dans la Palestine, fortifia le peu de places que les Chrétiens y possédaient encore, et ne quitta cette contrée qu'après avoir délivré un grand nombre de captifs, qui étaient en danger de perdre la foi.

D. Quelle fut l'occasion de la huitième et dernière croisade, et de la mort de saint Louis?

R. Saint Louis entreprit une seconde croisade sur la nouvelle des cruautés que les infidèles exerçaient contre les Chrétiens de la Terre-Sainte qui refusaient d'embrasser le mahométisme. Après avoir réglé les affaires de son royaume, il fit voile vers Tunis, d'où il comptait pénétrer en Égypte, et de là dans la Terre-Sainte. On avait d'abord espéré que le roi de Tunis recevrait le baptême; mais il ne songeait qu'à résister par les armes, et il fallut faire le siége de la place. Les chaleurs excessives du climat et la mauvaise qualité des eaux causèrent une peste violente, qui emporta la moitié de l'armée. Saint Louis en fut attaqué lui-même; et jamais il ne parut plus grand que dans cette circonstance critique. Quand il sentit son dernier moment approcher, il se fit coucher sur la cendre; les bras croisés sur la poitrine, et les yeux fixés vers le ciel, il expira en prononçant distinctement ces paroles du Psalmiste : « Seigneur, j'entrerai dans votre maison; je vous adorerai dans votre saint temple, et je glorifierai votre nom. » Ainsi mourut l'un des plus grands et des plus saints rois qui aient été donnés au monde. Les miracles qu'il opéra le firent canoniser vingt-sept ans après sa mort.

D. Que devons-nous penser des croisades?

R. Il faut en juger, non pas sur les déclamations injurieuses de quelques philosophes incrédules, mais

sur les faits que nous présente toute la suite de l'histoire.

Les croisades étaient des entreprises justes et légitimes, puisqu'elles avaient pour but de protéger les Chrétiens d'Orient contre l'oppression des Mahométans, et de défendre l'Europe elle-même de la fureur de ces barbares, qui menaçaient alors de tout envahir. Si la plupart des croisades ont peu réussi, il faut l'attribuer aux perfidies des Grecs, et aux désordres trop communs parmi les croisés eux-mêmes. Si elles n'ont pas sauvé l'Orient, elles ont eu du moins pour l'Occident les suites les plus avantageuses : elles ont plus d'une fois fait cesser ou suspendre les guerres engagées entre les rois chrétiens; elles ont éteint les guerres civiles, qui depuis deux cents ans tenaient les seigneurs particuliers armés les uns contre les autres; elles ont tourné contre une nation infidèle et conquérante les forces que les Chrétiens avaient employées jusqu'alors à se détruire eux-mêmes. Ce qui achève de venger les croisades de toutes les calomnies dont on s'est plu à les charger, c'est qu'elles ont eu le suffrage des plus grands hommes et des plus saints personnages de leur temps; c'est qu'elles ont été solennellement autorisées par l'Église, à qui sans doute l'assistance divine, promise pour tous les jours, n'a point manqué dans une telle circonstance; c'est qu'enfin les croisades ont été ratifiées par le plus puissant de tous les témoignages, par les miracles, qui en ont plus d'une fois accompagné la publication.

XI. — SAINT THOMAS ET SAINT BONAVENTURE.

D. Le treizième siècle a-t-il donné à l'Église quelques hommes grands en lumières et en vertu?

R. Il lui en a donné plusieurs; les plus illustres

sont saint Bonaventure et saint Thomas d'Aquin, tous deux Italiens de naissance.

Saint Thomas fut l'un des principaux ornements de l'ordre de Saint-Dominique. Le Seigneur, qui le destinait à devenir la lumière de l'Église, s'était plu à orner son esprit et son cœur des plus belles qualités. Ses progrès dans les sciences furent rapides; mais il les cachait si bien, que son silence passait pour stupidité. Aussi ses compagnons l'appelaient-ils par dérision le *bœuf*. Mais son maître, qui le connaissait mieux, en jugeait bien différemment; et il disait aux railleurs que les doctes mugissements de ce bœuf retentiraient un jour par toute la terre. Il ne se trompa point: Thomas devint la merveille de son siècle, et composa un grand nombre d'ouvrages, où la science la plus vaste se trouve jointe à la plus tendre piété. On lui offrit l'archevêché de Naples; mais on ne put lui faire accepter cette haute dignité; il voulut marcher jusqu'à la fin dans l'oubli des honneurs les plus légitimes; et cette humilité mit le comble à la gloire que ses lumières et ses vertus lui avaient acquise dans tout le monde chrétien (1274).

Saint Bonaventure ne fit pas moins d'honneur à l'ordre de Saint-François, que saint Thomas à celui de Saint-Dominique. Né de parents illustres par leur piété, il aima Dieu dès qu'il put le connaître. Ayant été guéri d'une maladie par les prières de saint François, il entra par reconnaissance dans son ordre, et peu après la mort du saint fondateur il fut élu pour le gouverner. Le pape Grégoire X, plein d'estime pour ses talents et ses vertus, l'éleva, malgré sa résistance, à la dignité de cardinal. Saint Bonaventure mourut peu de temps après, au concile général de Lyon (1274). Il a laissé un grand nombre d'ouvrages qui respirent la piété la plus affectueuse; et il est regardé en particulier, parmi tous les docteurs de

son temps, comme le plus grand maître de la vie spirituelle.

XII. — RÉUNION DES GRECS. — JUBILÉ DE L'AN 1300.

D. Les Grecs schismatiques ne firent-ils pas dans ce temps-là quelques démarches pour se réunir à l'Église?

R. L'empire latin de Constantinople subsistait depuis cinquante-sept ans, lorsqu'il fut détruit par Michel Paléologue, qui rétablit l'empire grec (1261). Le nouvel empereur désirait ardemment mettre fin au schisme, et le Pape convoqua, pour cette grande affaire, le second concile de Lyon, quatorzième général. Les ambassadeurs grecs déclarèrent en plein concile qu'ils venaient, au nom de l'empereur et des évêques d'Orient, reconnaître l'autorité du Vicaire de Jésus-Christ, abjurer le schisme, et accepter la profession de foi de l'Église romaine (1274). Tout semblait promettre une réunion durable, et cependant elle ne se maintint que jusqu'à la mort de Michel Paléologue; son successeur replongea les Grecs dans le schisme.

D. A quelle occasion fut établi le jubilé?

R. A la fin du XIIIe siècle, une foule de fidèles se rendaient à Rome pour y visiter les basiliques des Apôtres saint Pierre et saint Paul. Le pape Boniface VIII, désirant favoriser ce pieux pèlerinage, accorda une indulgence plénière à tous ceux qui le feraient dans l'année 1300. Ce fut le premier jubilé séculaire, qui fut célébré dans la suite tous les cinquante, puis tous les vingt-cinq ans. Le Souverain Pontife eut la joie de voir accourir à Rome des pèlerins de tous pays, et leur affluence fut telle

qu'il fallut ouvrir une large brèche dans les murs de la ville pour leur livrer passage. Ce rendez-vous solennel dans la capitale du monde chrétien donna un nouvel éclat à l'autorité pontificale, qui étendait sur tous les peuples de l'Europe son influence pacifique, lorsqu'elle fut attaquée avec violence par un petit-fils de saint Louis.

SIXIÈME ÉPOQUE

Depuis la mort du pape Boniface VIII jusqu'à la fin du concile de Trente, de l'an 1303 à l'an 1563 : durée, 260 ans.

I. — MORT DE BONIFACE VIII. — LES PAPES D'AVIGNON.

D. Comment se termina le pontificat de Boniface VIII?

R. Boniface VIII avait reproché au roi de France, Philippe le Bel, de violer les lois de l'Église en levant des impôts exorbitants sur le clergé de son royaume. Ce monarque en conçut un vif ressentiment, et peu après il fit jeter en prison le légat du Saint-Siége. Non content de repousser les justes réclamations du Pape, il l'accusa de prétentions contraires aux droits de sa couronne, et les bulles pontificales furent indignement falsifiées pour égarer l'opinion publique. On déclara Boniface VIII coupable d'hérésie, et ce fut un magistrat français, Guillaume de Nogaret, qui se chargea d'aller se saisir de sa personne. Accompagné de soldats mercenaires, il en-

vahit soudain la ville d'Anagni, et pénétra sans résistance dans le palais où l'attendait le Souverain Pontife, assis sur son trône, revêtu des ornements pontificaux, la tiare sur la tête, et tenant d'une main la croix, de l'autre les clefs de saint Pierre. L'auguste vieillard fut accablé d'outrages, et un exilé romain alla même, dit-on, jusqu'à le frapper au visage avec son gantelet de fer. Au bout de trois jours, les habitants de la ville chassèrent ses persécuteurs, et il put retourner à Rome, où il mourut bientôt, à l'âge de quatre-vingt-six ans (1303). L'attentat d'Anagni devait avoir les suites les plus funestes pour l'Église.

D. Quelle fut la principale cause du schisme d'Occident?

R. Ce fut la translation du Saint-Siége à Avignon. Philippe le Bel usa de toute son influence pour l'élection d'un Pape français, Clément V, qui consentit à fixer sa résidence dans la ville d'Avignon (1309), et ses six premiers successeurs y suivirent son exemple. L'autorité pontificale y perdit de son prestige, parce que plusieurs souverains y virent un prétexte pour lui reprocher de ne plus s'exercer dans sa pleine indépendance sur le territoire et sous la protection d'un prince étranger. Le roi de France, jaloux de l'influence et des immenses richesses des Templiers, accusait leur ordre de crimes monstrueux. Un grand nombre de coupables firent des aveux accablants, et Clément V se décida à supprimer l'ordre dans le concile de Vienne, le quinzième œcuménique (1312). Cependant Rome et l'Italie eurent beaucoup à souffrir de l'absence des Papes; elles furent déchirées par des factions et des guerres civiles. Un simple aubergiste, Nicolas Rienzi, se fit proclamer *tribun* dans la capitale du monde chrétien. Il y établit une république, qu'il appela *de bon État,* mais qui amena

l'anarchie la plus complète, et le tribun fut massacré par le peuple. Enfin le pape Grégoire XI se rendit aux pressantes sollicitations des Romains, et retourna dans leur ville. Ainsi finit ce qu'on appela la *Captivité de Babylone* (1377).

II. — LE GRAND SCHISME D'OCCIDENT. — CONCILE DE CONSTANCE.

D. Quelle fut l'occasion du grand schisme d'Occident?

R. Ce fut la double élection qui suivit la mort de Grégoire XI (1378). Le peuple de Rome, craignant que le nouveau Pape, s'il était Français, n'allât encore résider à Avignon, s'attroupa autour du conclave où étaient assemblés les cardinaux, et se mit à crier qu'il voulait un Pape romain, ou du moins italien. Malgré ces cris séditieux, les cardinaux s'entendirent pour élire à l'unanimité un Napolitain, qui prit le nom d'Urbain VI. Ils le proclamèrent, le couronnèrent et annoncèrent à leurs collègues absents que leur choix avait été libre. Mais quelques mois après, mécontents de la sévérité d'Urbain VI, ils sortirent de Rome, et prétendirent que l'élection était nulle par défaut de liberté. Forts de l'appui de la France, ils nommèrent un autre pape, qui prit le nom de Clément VII, et alla fixer sa résidence à Avignon.

Cette double élection jeta l'Église dans la confusion la plus déplorable. Toute la chrétienté se trouva partagée entre les deux Papes, qui comptèrent chacun à peu près le même nombre d'États dans leur obédience. Chacun d'eux eut des successeurs; ce qui ne servit

qu'à prolonger le schisme, et à aigrir tous les maux qui en étaient la suite. Mais il est juste de remarquer que, dans les deux obédiences, il suffisait aux fidèles d'être disposés à obéir au Pape légitime, pour participer à tous les moyens ordinaires de salut. Aussi y eut-il de grands saints dans les deux obédiences.

D. Comment se termina le grand schisme d'Occident?

R. Dieu n'abandonna pas son Église dans le péril extrême où elle se trouvait. Les princes chrétiens, touchés des suites funestes d'un schisme qui avait déjà duré près de quarante ans, et qui menaçait de se perpétuer, engagèrent les cardinaux des divers partis à se réunir pour convoquer un concile. Ce concile se tint à Constance, l'an 1414. Les Papes abdiquèrent ou furent déposés : on élut Martin V, qui fut reconnu dans tous les États chrétiens, et l'Église recouvra la paix avec l'unité (1417).

III. — HÉRÉSIE DES HUSSITES.

D. Quelle était l'hérésie des Hussites?

R. Jean Hus, auteur de cette hérésie, attaquait les indulgences, l'autorité infaillible de l'Église, et plusieurs autres articles de notre foi. Comme il n'admettait d'autre autorité que celle de l'Écriture sainte, et qu'il attribuait aux simples fidèles la même compétence qu'aux évêques en matière de doctrine, il lui fut facile de répandre ses erreurs parmi le peuple de Prague et de toute la Bohême. Il était d'ailleurs protégé par cet empereur Wenceslas l'*Ivrogne* qui avait fait noyer Jean Népomucène, parce que le saint mar-

tyr avait refusé de lui révéler la confession de l'impératrice son épouse. Enfin les troubles survenus dans l'Église et en Allemagne avaient encore ajouté à l'audace de Jean Hus, lorsqu'il fut cité devant le concile de Constance. Il consentit à s'y présenter, et déclara par écrit qu'il voulait bien être jugé et puni, si on pouvait le convaincre d'aucune erreur. Alors l'empereur Sigismond lui donna un sauf-conduit, non pour le garantir du châtiment, auquel il se soumettait lui-même, mais pour lui faciliter les moyens de se justifier, s'il était calomnié, comme il le disait.

D. Jean Hus se soumit-il au concile ?

R. Jean Hus, arrivé à Constance, se mit à dogmatiser, sans même attendre le jugement du concile; puis, convaincu d'erreur, il refusa opiniâtrément de se rétracter et de se taire. Alors cet hérésiarque obstiné fut saisi, dégradé des saints ordres, et livré au magistrat de Constance, qui, suivant les lois impériales contre les impies, le condamna à être brûlé avec ses livres. Le concile ne sollicita point son supplice; mais il laissa agir la justice du souverain, qui certainement peut, pour le bien de l'État, punir ceux qui troublent l'ordre, en répandant de mauvaises doctrines, ordinairement plus funestes à la tranquillité publique que les vols et les assassinats. L'hérésie de Jean Hus en fournit une preuve éclatante [1].

[1] Jean Hus avait emprunté une partie de ses erreurs à Jean Wiclef, hérésiarque anglais, dont les écrits furent condamnés par le concile de Constance. Wiclef prétendait qu'il faut être en état de grâce pour avoir le droit de posséder des biens et d'exercer l'autorité. C'était fournir au peuple un beau prétexte pour dépouiller les riches et désobéir aux magistrats. Les habitants des campagnes se révoltèrent, en réclamant l'égalité, et on les entendait répéter : « Lorsque Adam bêchait, et qu'Ève filait, qui donc était gentilhomme ? » La ville de Londres tomba au pouvoir de ces fanatiques, qui s'y livrèrent aux plus grands excès. C'est à bon droit qu'on a regardé Jean Wiclef comme le digne précurseur de Jean Hus et de Martin Luther.

D. Qu'arriva-t-il après le supplice de Jean Hus?

R. Les sectateurs de Jean Hus, appelés de son nom Hussites, prirent les armes et mirent à feu et à sang la ville de Prague. Wenceslas en mourut de rage et de frayeur. Toute la Bohême tomba au pouvoir de ces fanatiques, qui se disaient le seul vrai peuple de Dieu, et s'attribuaient la mission d'exterminer tous les autres peuples, qu'ils traitaient de Philistins. Après avoir saccagé l'Allemagne, ils furent vaincus par les troupes impériales, et ramenés à la vraie foi par les députés du concile de Bâle.

IV. — CONCILE DE BALE ET DE FLORENCE. — SECONDE RÉUNION DES GRECS. — LES TURCS A CONSTANTINOPLE.

D. Que se passa-t-il au concile de Bâle?

R. Le concile de Bâle avait été convoqué par le pape Martin V, pour opérer la réconciliation des Hussites. Lorsqu'il l'eut opérée, il voulut faire dans l'Église plusieurs réformes, qui avaient été projetées dans le concile de Constance. On le vit alors publier des décrets qui établissaient la supériorité du concile général sur le Pape, accordaient la faculté d'en appeler du Pape au concile, et violaient en beaucoup d'autres points les droits du Saint-Siége. Le pape Eugène IV rejeta ces décrets et excommunia l'assemblée. Quelques évêques allèrent jusqu'à le déposer et à nommer un antipape, Félix V, qui avait d'abord été duc de Savoie (1439). Ce nouveau schisme dura dix ans, au bout desquels l'antipape abdiqua. Mais les décrets schismatiques du concile, adoptés en partie par le roi de France et par d'autres souverains, devaient être

longtemps invoqués contre l'autorité du Saint-Siége [1].

D. Qu'y eut-il de remarquable dans le concile de Florence?

R. Le concile tenu à Florence avait été convoqué par le pape Eugène IV pour arrêter les tendances schismatiques du conciliabule de Bâle, et pour opérer la réunion des Grecs. Ce concile, le seizième œcuménique, fut composé de Latins et de Grecs, parmi lesquels figuraient l'empereur Jean Paléologue, le patriarche de Constantinople, et un grand nombre d'autres prélats de l'Église d'Orient.

A Florence, les Grecs renouvelèrent ce qu'ils avaient fait à Lyon cent cinquante ans auparavant; ils abjurèrent le schisme, et donnèrent une profession de foi conforme à celle de l'Église romaine, dans laquelle ils reconnaissaient en particulier que le Saint-Esprit procède également du Fils et du Père, et que le Pape est le Chef de l'Église universelle (1439). Mais cette réunion ne dura pas plus que la précédente. Quand les patriarches et les autres prélats grecs furent de retour à Constantinople, ils trouvèrent le clergé et le peuple de cette ville étrangement prévenus contre l'union avec l'Église latine. Intimidés par ce déchaînement de leurs concitoyens, ils renoncèrent à ce qu'ils avaient fait à Florence, et le schisme fut consommé sans retour.

D. Quelle punition Dieu tira-t-il de l'opiniâtreté des Grecs?

[1] Charles VII, roi de France, publia la *Pragmatique-Sanction de Bourges,* qui donnait force de loi à plusieurs décrets du conseil schismatique de Bâle (1438). La *Pragmatique,* publiée sans l'aveu et malgré les réclamations du Saint-Siége, fut abolie et remplacée par le célèbre *Concordat* de Léon X et de François Ier (1516). Ce *Concordat* eut force de loi jusqu'à la Révolution française; mais les ennemis du Saint-Siége ne cessèrent d'invoquer plusieurs articles de la *Pragmatique*, pour restreindre l'autorité pontificale au profit de ce qu'on appelait les *Libertés de l'Église gallicane.*



Imp. F. Hermet, 7 Pas. Dauphine.


ASIE
ORIENTALE
RUSSIE D'ASIE
Pékin
HINDOUSTAN
Calcutta
Goa
Golfe de Bengale
Siam
Malacca
Bornéo
EUROPE
OCCIDENTALE
pour
L'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE
Stockholm
SUÈDE
Goths
Berlin
PRUSSE
Varsovie
POLOGNE
Wittenberg
Dresde
Prague
Cracovie
GALICIE
Brunn
Vienne
AUTRICHE
Munich
Bude
HONGRIE
Transylvanie
Pannonie
Croatie
Esclavonie
Belgrade
TURQUIE
Zara
ADRIATIQUE
Tarente
Messine
SICILE
Reggio
Malte
ROYAUME D'ICONIUM
Iconium
ROY. D'ARMÉNIE
Anazarbe
Comté d'Edesse
Alep
ROYE D'ALEP
Euphrate
Nicosie
Tripoli
Damas
ROYE DE DAMAS
Tibériade
JÉRUSALEM
PALESTINE
Petra
ARABIE PÉTRÉE
ROYAUMES
fondés par
LES CROISÉS

R. Un endurcissement si criminel ne resta pas sans punition. Mahomet II, sultan des Turcs, vint mettre le siége devant Constantinople avec une armée de trois cent mille hommes. La ville fut emportée d'assaut. Rien n'échappa à l'épée des vainqueurs : ils firent un carnage horrible des habitants, et pendant trois jours que dura le pillage, ils commirent les plus grands excès (1453).

Ainsi périt l'empire grec de Constantinople, après avoir duré plus de onze cents ans depuis le grand Constantin. Ce fut une punition manifeste de l'opiniâtreté des Grecs schismatiques. Ils n'ont pas voulu reconnaître l'autorité du successeur de saint Pierre, et ils sont tombés sous le joug des infidèles, sans pouvoir jamais en attendre que l'oppression et l'esclavage.

V. — LA PRÉTENDUE RÉFORME. — HÉRÉSIE DE LUTHER.

D. En quel état se trouvait l'Europe chrétienne, au commencement du XVIe siècle?

R. Au commencement du XVIe siècle, lorsque parut Luther, on avait oublié les maux du grand schisme, et l'Europe chrétienne vivait en paix. Si les infidèles restaient maîtres de Constantinople, l'Espagne catholique leur avait du moins enlevé leurs dernières possessions en Occident, la ville et le royaume de Grenade (1492). La même année, des vaisseaux espagnols avaient pénétré jusqu'aux îles de l'Amérique, et la croix du Sauveur avait été arborée pour la première fois sur la plage du nouveau monde. De vastes contrées s'ouvraient à l'Évangile. Le Chef de l'Église y envoyait de zélés missionnaires, tandis qu'en Europe

il usait de toute son influence pour favoriser le progrès des études et de plusieurs découvertes importantes. L'avenir semblait heureux pour la chrétienté, et elle y marchait sans s'écarter des voies du salut; car, au-dessus des passions et des intérêts humains, il y avait pour tous même symbole, même autel et même autorité infaillible. Dans le cinquième concile de Latran, dix-septième œcuménique, le Souverain Pontife ordonnait d'utiles réformes pour l'univers catholique (1517). Mais alors éclata la plus terrible des hérésies, qui, en brisant les liens de l'unité religieuse, causa dans l'Église plus de défections que l'arianisme, et dans l'Europe plus de désordres et de guerres sanglantes que l'invasion des Barbares.

D. A quelle occasion éclata l'hérésie de Luther?

R. Le Pape Léon X avait accordé des indulgences plénières, en annonçant que les aumônes des fidèles serviraient à préparer une croisade contre les Turcs, et à terminer la construction de la magnifique basilique de Saint-Pierre dans la capitale du monde chrétien. Les indulgences étaient publiées avec succès en Allemagne, lorsqu'un moine saxon, nommé Luther, prétendit y découvrir des abus, qu'il attaqua avec violence (1517). Esprit inquiet et ardent, il s'emporta bientôt jusqu'à nier l'efficacité des indulgences, la primauté du Pape et l'infaillibilité de l'Église. Prenant la bulle qui condamnait ses premières erreurs, il la jeta au feu sur la place publique de Wittemberg. Il fut alors excommunié par Léon X, et proscrit par l'empereur Charles-Quint dans la diète de Worms. Mais l'hérésiarque, assuré de l'impunité, se mit à parler et à écrire contre le purgatoire, la liberté humaine, l'utilité des bonnes œuvres, la confession, les vœux monastiques, etc. Tout en admettant la présence réelle dans l'Eucharistie, il nia le changement du pain et du vin au corps et au sang de Jésus-Christ;

il avança que l'on peut faire son salut en commettant toutes sortes de péchés, pourvu qu'on ait la foi; il ne reconnut d'autre autorité que l'Écriture sainte livrée à l'interprétation de chaque fidèle, et cet amas d'erreurs pernicieuses, Luther le qualifia du nom de *Réforme.*

D. Comment expliquer le succès de Luther?

R. Pour se procurer de l'appui, Luther engagea les princes d'Allemagne à s'emparer des biens ecclésiastiques : c'était un moyen sûr de les attirer à son parti. On en vit plusieurs s'approprier des biens qui appartenaient à l'Église, et ce vol manifeste s'appela *sécularisation;* ce fut ainsi que le grand maître des chevaliers teutoniques *sécularisa* les biens de son ordre, et devint le premier duc de Prusse. Le prétendu réformateur ne respectait pas plus les lois de la morale que les droits de la justice : il poussa la complaisance envers l'un de ses protecteurs, Philippe, landgrave de Hesse, jusqu'à lui permettre, contre la défense expresse de Jésus-Christ, d'avoir deux épouses à la fois. Lui-même, tout prêtre et religieux qu'il était, eut l'audace de se marier publiquement, et ce fut une religieuse qu'il épousa. Pour justifier ses excès, il se disait inspiré du ciel, et il exhalait sans ménagement sa bile contre le Souverain Pontife et contre les défenseurs de la foi catholique. On ne peut voir sans indignation les bouffonneries, les grossièretés, les turpitudes même, dont ce fougueux apôtre a sali ses ouvrages, et l'on aurait peine à concevoir comment il a pu séduire tant de peuples, si l'on ne connaissait quelle est la force de la passion des richesses, de l'orgueil et des plaisirs sur le cœur humain.

D. Quels furent les premiers fruits du luthéranisme?

R. Une hérésie si favorable aux inclinations corrom-

pues de la nature s'étendit avec rapidité, et partout elle ne produisit que violences, brigandages et profanation des choses saintes. Ce fut ainsi qu'elle infecta, outre une partie de l'Allemagne et de la Suisse, le Danemark, la Norwége et la Suède. Luther avait tout d'abord prêché hautement la révolte, non-seulement contre l'Église, mais aussi contre les princes. Le peuple d'Allemagne prit les armes pour établir le règne dn *pur Évangile,* c'est-à-dire la communauté des biens avec l'égalité sociale; et cette guerre civile, dite des *Paysans,* fit en quelques mois plus de cent mille victimes (1525). Chacun interprétait la Bible au gré de ses passions, et on voyait déjà pulluler en Allemagne une foule de sectes rivales, parmi lesquelles se signala celle des *Anabaptistes* ou *rebaptisants.* C'étaient des fanatiques qui réclamaient au nom de l'Écriture le communisme le plus abject. Maîtres de la ville de Munster, ils choisirent pour chef un garçon tailleur, qui s'intitula *roi de Sion,* et ils commirent des cruautés et des infamies jusqu'alors sans exemple dans le monde chrétien. Pour les exterminer, il fallut les efforts réunis des Catholiques et des Luthériens. Mais ceux-ci, déjà connus sous le nom de *Protestants* [1], ne tardèrent pas à prendre les armes et à porter le ravage dans les pays restés fidèles à l'Église. Sur leurs

[1] Un édit de la diète de Spire avait défendu aux Luthériens de propager leurs erreurs jusqu'à la prochaine réunion d'un concile (1529). Les Luthériens *protestèrent* contre l'édit, et reçurent dès lors le nom de *Protestants*; qui servit bientôt à désigner tous les sectateurs de la prétendue Réforme. C'était le seul nom qui pût leur convenir; car la liberté laissée à chacun d'interpréter à sa guise le texte de la Bible devait les amener à ne plus s'entendre que sur un seul point, leur protestation contre l'Église catholique. On en eut la preuve dans la diète d'Augsbourg (1530). Mélanchthon, qui avait rédigé la *Confession de foi d'Augsbourg,* en donna des explications que Luther rejeta; et les novateurs restèrent séparés des Catholiques, sans pouvoir tomber d'accord sur le premier symbole du protestantisme.

étendards était tracée cette inscription : *Plutôt Turcs que Papistes.* Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que l'empereur Charles-Quint parvint à les empêcher de tout envahir; et leurs fureurs devaient longtemps coûter à l'Allemagne bien des larmes et des flots de sang.

VI. — HÉRÉSIE DE ZWINGLE. — HÉRÉSIE DE CALVIN.

D. La Suisse n'eut-elle pas aussi son hérésiarque?

R. En même temps que Luther, Zwingle, curé de Zurich, se mit à déclamer contre les indulgences, et il en vint bientôt à n'admettre d'autre règle de foi que l'Écriture. Il fut le premier réformateur qui osa nier la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, et cette doctrine impie, il prétendit l'avoir reçue en songe d'un personnage mystérieux, que Luther affirmait ne pouvoir être que le diable en personne. Les deux hérésiarques eurent un colloque célèbre, dans lequel on les vit disputer, à table et le verre à la main, sur l'auguste Sacrement de l'autel; et ils finirent par échanger les injures les plus grossières, se qualifiant l'un l'autre de *suppôts de Satan.* Mais une querelle plus tragique et plus déplorable, ce fut celle que l'hérésie fit alors éclater entre les cantons suisses qui avaient toujours vécu en paix. A la suite d'une guerre acharnée, les Catholiques eurent l'avantage, et l'apôtre de la prétendue *Religion évangélique,* pour avoir voulu se servir de l'épée, périt par l'épée sur le champ de bataille (1531). Ses disciples trouvèrent bientôt un chef plus célèbre.

D. Quel fut le réformateur le plus célèbre après Luther?

R. Lorsque Luther eut donné l'exemple du mépris

pour l'autorité de l'Église, il s'éleva plusieurs autres réformateurs, dont le plus célèbre fut Calvin. Calvin était Français; ses parents l'avaient destiné à l'Église; mais, jeune encore, il s'était préparé à l'attaquer, en suçant secrètement le poison de l'erreur dans les écrits et la conversation des hérétiques. Son livre de l'*Institution chrétienne* fit sa réputation de novateur (1535). D'une humeur sombre et farouche, il enchérit encore sur Luther, en osant enseigner cette horrible proposition : « Dieu a créé la plupart des hommes pour les damner, non à cause de leurs crimes, mais parce qu'il lui plaît ainsi. » Comme Zwingle, Calvin rejeta la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Il ne voulait ni Pape, ni évêques, ni prêtres, ni fêtes, ni aucune des cérémonies saintes usitées dans l'Église. C'était ce qu'il appelait rétablir le christianisme primitif.

D. Où Calvin fixa-t-il sa résidence?

R. Calvin, après plusieurs courses, alla fixer sa résidence à Genève, dont il fit comme le centre de la secte appelée de son nom *Calvinisme*. Son pouvoir y était absolu et tyrannique. Cet homme, qui prêchait qu'on ne devait pas écouter l'Église, ni lui obéir, exigeait des autres une soumission aveugle pour tout ce qu'il lui plaisait de décider. Il interdit sous des peines sévères les jeux les plus innocents, même le jeu de quilles, et il soudoyait des espions pour lui dénoncer les coupables. Il fit brûler vif le médecin Michel Servet, qui avait avancé des erreurs sur le mystère de la sainte Trinité; et cependant il déclamait avec fureur contre la juste sévérité dont on usait en France contre les hérétiques. C'est ainsi que l'iniquité se contredit elle-même.

D. Dans quels pays se répandit le calvinisme?

R. De Genève, surnommée *la Rome protestante,* l'hérésie de Calvin se répandit en Suisse, dans une

partie de la France et dans les Pays-Bas; elle passa la mer pour infecter l'Écosse et pénétrer en Angleterre. Partout elle causa des maux infinis, et laissa des plaies si profondes, que plus de trois siècles n'ont point encore suffi à les guérir.

VII. — LE SCHISME ET L'HÉRÉSIE EN ANGLETERRE.

D. Quelle fut la cause du schisme en Angleterre?

R. Henri VIII, roi d'Angleterre, ayant conçu une passion coupable pour Anne de Boulen, désira l'épouser, et il entreprit de répudier la reine sa femme. Le Souverain Pontife examina les raisons qu'il alléguait pour faire annuler son premier mariage; il jugea qu'elles n'étaient pas fondées, et il refusa de séparer ce que Dieu avait uni. Alors ce prince passionné se livra à son ressentiment : il ne voulut plus reconnaître l'autorité du Souverain Pontife, et se fit déclarer lui-même chef suprême de l'Église anglicane (1534). Son chancelier, Thomas Morus, l'un des hommes les plus savants et les plus vertueux qu'il y eût alors, refusa de prêter serment à sa suprématie spirituelle, et il fut condamné à périr sur l'échafaud. Une foule d'autres catholiques eurent le même courage, et éprouvèrent le même sort. Saint Thomas de Cantorbéry fut cité en justice et condamné au feu pour n'avoir pas comparu : on brûla ses reliques, et Henri VIII confisqua sa châsse. L'avarice du monarque et la dissolution de ses mœurs allaient de pair avec sa cruauté, qui coûta la vie à plus de soixante mille Anglais. Telle fut la honteuse origine d'un schisme si funeste à l'Église.

D. L'Angleterre resta-t-elle schismatique?

R. Une fois séparée du centre de l'unité, l'Angle-

terre courait risque de tomber dans l'hérésie, et ce fut ce qui arriva sous Édouard VI, fils et sucesseur de Henri VIII. Marie, sa fille légitime, rétablit pour quelques années la foi catholique. Mais Élisabeth, fille qu'il avait eue d'Anne de Boulen, replongea ce malheureux royaume dans l'hérésie. Cette reine ambitieuse consomma la rupture avec Rome, et elle usa de son prétendu droit de suprématie spirituelle pour établir l'*Église anglicane,* ou *Haute Église,* qui emprunta au catholicisme sa liturgie et sa hiérarchie épiscopale; mais sa doctrine fut celle de Calvin (1562). Depuis ce temps, l'Angleterre protestante devint l'ennemie la plus acharnée de la foi catholique. Centre et foyer de toutes les erreurs, elle ne cessa d'être en proie au fanatisme des sectaires, et elle enfanta deux révolutions en quarante ans. C'est de son sein que sortirent les premiers apôtres de cette impiété frénétique qui, usurpant le nom de *philosophie,* a fait tant de ravages en France et dans presque toute l'Europe.

SEPTIÈME ÉPOQUE

Depuis la fin du concile de Trente jusqu'à la Révolution française, de l'an 1563 à l'an 1789 : durée, 226 ans.

I. — CONCILE DE TRENTE.

D. Quel remède l'Église opposa-t-elle aux progrès des nouvelles hérésies?

R. Pour mettre des bornes aux progrès de l'hérésie, on crut devoir assembler un concile général, qui fut le

dix-huitième (1545). Les protestants eux-mêmes en avaient demandé la convocation. On le tint à Trente, et ils y furent invités; mais ils ne voulurent ni s'y rendre ni se soumettre à ses décisions. Ce fut alors qu'ils entreprirent la guerre contre l'empereur Charles-Quint, et le concile se vit dans la nécessité d'interrompre ses travaux, qui ne furent terminés qu'au bout de dix-huit ans (1563). L'assemblée frappa d'anathème toutes les erreurs de la prétendue Réforme. On y proclama l'autorité de la tradition catholique aussi bien que de l'Écriture sainte, l'infaillibilité de l'Église, la primauté de saint Pierre et de ses successeurs, l'utilité des indulgences et des bonnes œuvres, l'efficacité des sept sacrements, et tous les autres articles de la foi catholique.

D. Le concile ne fit-il pas des réformes?

R. L'Église a reçu de Jésus-Christ la mission de faire elle-même des réformes utiles, non pas dans sa doctrine, qui vient de Dieu et reste toujours la même, mais dans sa discipline, qu'elle peut accommoder aux besoins des temps. Aussi le concile publia-t-il un grand nombre de décrets qui introduisirent de sages réformes dans le gouvernement de l'Église, dans la formation du clergé, dans l'instruction et les mœurs des simples fidèles.

D. Quelle fut l'influence du concile de Trente?

R. Ce saint et savant concile exerça une influence aussi funeste à l'hérésie qu'utile à l'Église. En précisant la doctrine catholique, il convainquit les protestants d'avoir rejeté des croyances admises depuis plus de quinze siècles. Ce fut en vain qu'ils essayèrent de remonter jusqu'aux Apôtres, en se donnant pour ancêtres les Hussites, les Albigeois et autres hérétiques. Ces hérétiques n'avaient point tous admis les mêmes erreurs, et le protestantisme lui-même se divisait en plusieurs sectes rivales, qui n'avaient de commun que

leur haine acharnée contre la vraie Religion. L'expérience avait d'ailleurs démontré que, sous prétexte de corriger des abus, la prétendue Réforme en avait produit de désastreux. Mais l'Église, éclairée et ranimée par l'esprit du concile, fut bientôt en état de guérir ses plaies, de réparer ses pertes, et de prouver au monde, en face du protestantisme impuissant, que la véritable Épouse de Jésus-Christ avait su conserver la perfection, la vigueur et la fécondité des premiers siècles.

III. — LES SAINTS ET LES ORDRES RELIGIEUX DU XVIe SIÈCLE. — LES MISSIONS : SAINT FRANÇOIS XAVIER.

D. Y eut-il des saints dans l'Église au XVIe siècle?

R. L'Église seule a le privilége de faire des saints, et Dieu permit qu'au XVIe siècle elle en produisît un grand nombre, qui secondèrent avec succès l'œuvre du concile de Trente. Saint Charles Borromée, archevêque de Milan, fut le premier à exécuter les décrets du concile pour la réforme du clergé. Plusieurs évêques s'appliquèrent à imiter son zèle et les sages règlements qu'il avait donnés aux séminaires de son diocèse. Pour fournir au clergé d'utiles auxiliaires, et à toute l'Église l'exemple de la perfection évangélique, on voyait se former de nouvelles familles religieuses : les *Carmes déchaussés,* avec saint Jean de la Croix, et les *Carmélites,* avec sainte Thérèse; les *Ursulines,* avec sainte Angèle de Brescia; la congrégation de l'*Oratoire,* fondée à Rome par saint Philippe de Néri. Saint Ignace de Loyola avait déjà fondé à Paris la *Compagnie de Jésus,* qui donnait à la jeunesse chrétienne deux patrons et deux modèles, saint Stanislas Kostka et saint Louis de Gonzague; à l'Allemagne,

un défenseur zélé contre l'hérésie, le bienheureux Canisius; et aux Indes, le plus illustre des missionnaires, saint François Xavier.

D. Comment l'Église répara-t-elle les pertes qu'elle venait de faire en Europe?

R. Pour réparer les pertes de l'Église, Dieu suscita saint François Xavier, destiné à fournir le modèle de toutes les vertus apostoliques au milieu des peuples idolâtres. Xavier, noble navarrais, enseignait la philosophie dans l'Université de Paris, lorsque saint Ignace de Loyola, le désabusant des vanités du monde, en fit l'un de ses premiers disciples et le digne instrument de la gloire de Dieu. Ayant été choisi pour porter l'Évangile aux Indes orientales, le saint missionnaire déploya d'abord un zèle prodigieux dans la ville de Goa, capitale des Portugais dans l'Inde; puis il parcourut de vastes contrées où l'on n'avait encore aucune connaissance de Jésus-Christ. Partout il opéra des conversions innombrables. Les temples des idoles furent détruits, et en leurs places s'élevèrent de tous côtés des églises consacrées au vrai Dieu.

D. Saint François Xavier se borna-t-il à convertir les Indes?

R. Après avoir converti les Indes, soit par lui-même, soit par ses compagnons, saint François Xavier, toujours avide de conquêtes spirituelles, s'embarqua pour les îles du Japon, et il fut le premier à y prêcher l'Évangile. L'austérité de sa vie, la force de ses prédications et l'éclat de ses miracles, attirèrent à la foi un grand nombre de Japonais. Ces nouveaux disciples de Jésus-Christ retraçaient l'image de toutes les vertus du premier âge de l'Église. Le saint Apôtre leur laissa des ministres zélés, et s'embarqua pour porter en Chine le flambeau de la foi. Il allait pénétrer dans ce vaste empire, lorsqu'il succomba à ses fatigues près de Macao (1552). On rapporta son corps à Goa, et

Dieu glorifia par de nombreux miracles le tombeau de ce serviteur infatigable, qui, en dix ans, avait établi le Christianisme dans cinquante-deux royaumes, et baptisé de sa main plus de onze cent mille idolâtres.

III. — SAINT PIE V. — VICTOIRE DE LÉPANTE.

D. Quelle fut l'influence du Saint-Siége au XVIe siècle?

R. Le Saint-Siége, attaqué par Luther, défendu par le concile de Trente, ne cessa d'exercer la plus heureuse influence dans toute l'Église. Après avoir dirigé les délibérations du concile, les Souverains Pontifes eurent soin d'en faire publier les décrets, et ils furent les premiers à donner l'exemple de sages réformes dans la ville de Rome. Nul ne déploya un zèle plus actif que saint Pie V : il publia le *Catéchisme du concile de Trente,* admirable résumé de la doctrine chrétienne; il prépara l'unité de liturgie, et institua la *Congrégation de l'Index,* chargée de dresser le catalogue ou *Index* de tous les livres prohibés comme contraires à la foi et aux bonnes mœurs. En même temps, le saint Pontife envoyait de nombreux missionnaires dans les contrées les plus lointaines; il stimulait en Europe l'ardeur des Catholiques contre l'hérésie, et il arrêtait les progrès menaçants de l'islamisme.

D. Comment saint Pie V arrêta-t-il les progrès de l'islamisme?

R. A la faveur des troubles excités par les protestants, les Turcs avaient étendu leurs conquêtes à l'est de l'Europe et sur la côte septentrionale de l'Afrique: ils étaient devenus maîtres de la Méditerranée, où ils

ne cessaient d'attaquer les chevaliers de Malte, et de capturer les vaisseaux chrétiens. Saint Pie V prêcha une croisade contre les infidèles. On équipa une flotte formidable. Un prince de vingt-quatre ans, don Juan d'Autriche, fut choisi pour la commander. Le Souverain Pontife lui envoya le bâton de commandant avec l'étendard du Saint-Siége, en lui promettant, de la part de Dieu, qu'il remporterait la victoire. Quelques semaines plus tard le saint Pontife s'entretenait avec plusieurs prélats, lorsque soudain il se lève, ouvre une fenêtre du Vatican, et reste plongé dans une profonde contemplation; puis, tout rayonnant de joie, il s'écrie qu'il faut rendre grâce à Dieu de la victoire des croisés. Le même jour, à la même heure, don Juan d'Autriche détruisait la flotte ennemie dans le golfe de Lépante. Ce triomphe éclatant coûtait la vie à trente mille infidèles et brisait les fers de vingt mille chrétiens captifs (1571). Pour en perpétuer le souvenir, saint Pie V institua une nouvelle fête en l'honneur de la Mère de Dieu, invoquée dès lors dans les Litanies comme le *secours des Chrétiens*.

IV. — LE CALVINISME EN FRANCE. — ABJURATION DE HENRI IV.

D. A quels excès les Calvinistes se portèrent-ils en France?

R. Les Calvinistes français, ayant mis à leur tête des chefs ambitieux, excitèrent d'abord des troubles et formèrent une conspiration pour s'emparer du pouvoir. Leur plan fut déjoué, et ils saisirent un prétexte pour commencer des guerres civiles accompagnées des plus horribles excès. Ces fanatiques détruisirent

jusqu'à vingt mille églises. Dans une seule province du Midi, ils tuèrent deux cent cinquante-six prêtres et cent douze religieux; ils livrèrent au feu cinq cents villes ou villages. Leur fureur se porta jusque sur les reliques des saints, qu'ils brûlaient ignominieusement, quand ils pouvaient les enlever, et dont ils jetaient les cendres au vent.

D. Quelle opposition les Calvinistes rencontrèrent-ils?

R. Le gouvernement était alors entre les mains d'une femme ambitieuse et sans scrupule, la reine mère Catherine de Médicis, qui espéra d'abord assurer son pouvoir, en se conciliant l'appui des hérétiques. Effrayée bientôt de leurs prétentions, elle résolut de s'en défaire à tout prix, et sa fausse politique amena le massacre d'un grand nombre de protestants le jour de la Saint-Barthélemy (1572). Ce fut un crime inutile : les protestants reprirent les armes, et ils obtinrent des conditions si avantageuses, qu'elles compromettaient l'avenir de la vraie Religion. Mais les Catholiques formèrent une ligue pour défendre eux-mêmes, à leurs risques et périls, le plus précieux de tous leurs biens, que le gouvernement ne pouvait plus leur garantir. La France presque tout entière entra dans la Ligue. On ne voulait point d'un roi hérétique, et l'héritier de la couronne, Henri IV, ne devint maître de Paris qu'après avoir abjuré le calvinisme.

D. Comment Henri IV se détermina-t-il à faire l'abjuration du calvinisme?

R. Ce furent les ministres de cette secte, qui, contre leur intention, achevèrent de le déterminer à l'importante démarche qu'il méditait. Le prince s'était déjà fait instruire dans la religion catholique. Avant de se déclarer, il voulut savoir ce qu'en pensaient les ministres protestants, et il leur demanda s'ils croyaient qu'on pût se sauver dans l'Église romaine. Ils furent

obligés de convenir qu'on le pouvait. « Pourquoi donc, reprit le roi, l'avoir abandonnée? Les Catholiques soutiennent qu'on ne peut se sauver dans la vôtre; vous convenez qu'on peut se sauver dans la leur : le bon sens veut que je prenne le plus sûr, en préférant une religion dans laquelle, de l'aveu de tout le monde, je puis faire mon salut. » Le roi agit en conséquence : il abjura solennellement le calvinisme (1593), et reçut du Pape l'absolution des censures qu'il avait encourues par l'hérésie. L'abjuration du roi lui assura la couronne, et rendit la paix à la France. C'était un triomphe pour la foi catholique.

V. — LES SAINTS ET LES OEUVRES CATHOLIQUES DU XVIIe SIÈCLE. — LES MISSIONS; LES MARTYRS DU JAPON.

D. Quel fut, au XVIIe siècle, le fruit des réformes inspirées par le concile de Trente?

R. Ce fut l'esprit de zèle et de lumières qui se répandit alors dans toute l'Église, et qui parut avec éclat dans un grand nombre de saints, de personnages illustres et d'œuvres admirables. Saint François de Sales, évêque de Genève, se signala par l'ardeur de son zèle apostolique et par la suavité de ses écrits. Il convertit des milliers d'hérétiques et fonda, avec sainte Jeanne de Chantal, l'ordre de la *Visitation.* Un saint non moins célèbre que lui, et qu'il estimait *le plus digne prêtre de l'Église de Dieu*, ce fut saint Vincent de Paul, le fondateur de la *Congrégation de Saint-Lazare* et de ces *Filles de la Charité,* qui ont rendu leur nom si populaire par leur dévouement au service des malades, des pauvres et des enfants. Le cardinal

de Bérulle venait d'introduire en France la *Congrégation de l'Oratoire,* lorsqu'on vit s'élever, sous les auspices de M. Olier, la *Congregation de Saint-Sulpice,* si renommée par le talent particulier qu'elle a reçu de Dieu pour la direction des séminaires (1645). Quelques années plus tard, le vénérable de la Salle établit à Reims, pour l'éducation des enfants du peuple, les *Frères des Écoles chrétiennes* (1679) : institution admirable dans sa simplicité même, contre laquelle les efforts de l'impiété moderne sont restés jusqu'ici impuissants.

Ces pieux établissements, et beaucoup d'autres semblables, ranimèrent la ferveur dans le clergé et parmi les fidèles. Aussi peut-on dire, surtout de la France, que le XVIIe siècle fut un siècle chrétien. La religion inspira la plupart des chefs-d'œuvre littéraires qu'il nous a laissés ; et Dieu lui donna Bossuet, Fénelon, Bourdaloue et une foule d'autres personnages célèbres, pour confondre l'hérésie et l'impiété. S'il y eut alors de grands scandales, ils furent du moins réparés par une pénitence exemplaire. Les cloîtres, devenus plus nombreux, servirent d'asile à plusieurs âmes d'élite, parmi lesquelles l'Église a signalé une humble fille de la Visitation, la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque : il plut à Jésus-Christ de lui révéler les trésors infinis de son amour pour les hommes, et de lui confier la mission de répandre le culte du Sacré-Cœur (1674).

D. Dans quels pays les missionnaires du XVIIe siècle portèrent-ils l'Évangile?

R. Dieu suscita, dans tout le cours du XVIIe siècle, une foule d'hommes apostoliques qui allèrent porter l'Évangile chez les peuples schismatiques ou infidèles, en Grèce, en Syrie, en Égypte, dans le cœur de l'Afrique et de l'Asie, et dans presque toute l'étendue de l'Amérique. Il y eut des missions florissantes au

Canada et dans le Mexique. Au sud du Paraguay, près de l'Assomption et jusque sur la frontière du Brésil, les Indiens convertis formèrent ces admirables *Réductions,* qui reproduisirent la simplicité, l'innocence et le bonheur de la vie patriarcale. En même temps, l'empire de la Chine s'ouvrait enfin à l'Évangile, et le vrai Dieu avait un temple jusque dans Pékin (1600). Rien ne pouvait rebuter le zèle des missionnaires, ni la distance des lieux, ni les incommodités des divers climats, ni la barbarie des peuples à qui ils portaient la parole du salut.

D. Quelle persécution affligea l'Église au XVIIe siècle?

R. Ce fut la persécution qu'endurèrent les chrétiens du Japon, depuis la fin du XVIe jusqu'au milieu du XVIIe siècle. Il n'y en eut jamais de plus longue et de plus cruelle. Les successeurs de saint François Xavier avaient converti des milliers de Japonais. Un tyran, jaloux de leur nombre et de leur influence, ordonna de les livrer au supplice. On employa contre eux les divers genres de tourments que put imaginer la cruauté la plus raffinée. Tous les ouvriers évangéliques furent mis à mort; le sang des fidèles ruissela de toutes parts, et la rage des persécuteurs ne s'arrêta que lorsqu'elle ne trouva plus de victimes à immoler (1650). Depuis lors, le Japon resta fermé à tous les Européens, excepté aux Hollandais : ces hérétiques consentirent, dans l'intérêt de leur commerce, à fouler aux pieds la croix de Jésus-Christ, pour débarquer sur ce sol arrosé par le sang des martyrs.

———

VI. — LE JANSÉNISME. — LA DÉCLARATION DES QUATRE ARTICLES

D. Quelle fut la principale hérésie du XVII[e] siècle?

R. Ce fut le jansénisme, l'hérésie la plus artificieuse peut-être de toutes celles qui ont paru jusqu'à présent. Un évêque de Belgique, Jansénius, en fut l'auteur. Il la déposa dans un livre qui fut intitulé *Augustinus,* comme si ce livre n'eût contenu que la doctrine de saint Augustin; mais il contenait, en effet, celle de Calvin, un peu mitigée. On y voit entre autres ces désespérantes propositions : *L'homme ne peut résister à la grâce; Jésus-Christ n'est pas mort pour tous les hommes; il y a des commandements de Dieu impossibles, non-seulement aux pécheurs, mais encore aux justes; et la grâce même leur manque pour pouvoir les accomplir.* C'est faire de Dieu un tyran qui ordonne l'impossible, et de l'homme une machine qui se porte nécessairement au bien quand il a la grâce, et au mal quand il ne l'a pas (1640).

D. Quelle fut la marche des Jansénistes, tant avant qu'après la condamnation de leurs erreurs?

R. Avant que le Souverain Pontife eût porté son jugement sur ces dangereuses erreurs, les partisans de Jansénius avaient protesté de la plus entière soumission. Dès qu'ils les virent condamnées (1653), ils soutinrent qu'elles n'étaient pas dans l'*Augustinus,* comme si l'Église, qui est inspirée pour discerner l'erreur de la vérité, pouvait voir dans un livre des erreurs qui n'y sont pas. Telle fut pourtant la thèse défendue à outrance par le docteur Arnauld, chef de la secte. Les Jésuites se signalaient parmi ses plus redoutables adversaires; ils avaient été les premiers à découvrir le venin de la nouvelle hérésie, et ils ne

cessaient de la poursuivre dans ses vaines subtilités. C'en fut assez pour mériter la haine implacable des sectaires. Le célèbre Pascal se cacha sous le voile de l'anonyme pour attaquer les Jésuites dans ses *Lettres Provinciales*, qui n'étaient qu'un tissu de faits dénaturés et d'assertions exagérées ou calomnieuses. Ces *Lettres* n'en eurent pas moins un grand retentissement, grâce au talent de l'écrivain et à l'esprit de cabale; mais l'Église les condamna. Ce fut en vain que les Jansénistes opposèrent une résistance opiniâtre en France et en Hollande. La bulle *Unigenitus*, qui, dans les erreurs de Quesnel condamnait de nouveau celles de Jansénius, fut reçue avec autant de joie que de respect par les évêques de tout l'univers chrétien (1713). L'archevêque de Paris fit seul exception avec quatre autres prélats français, et on leur donna le nom d'*Appelants*, parce qu'ils *appelaient* de la bulle au futur concile.

D. N'y avait-il pas eu en France un autre exemple de résistance à l'autorité du Saint-Siége?

R. Les Jansénistes profitèrent de l'exemple qu'avait donné le roi de France, Louis XIV. Ce monarque, jaloux à l'excès de ce qu'il croyait être les droits de sa couronne, avait convoqué à Paris une assemblée du clergé, afin de limiter en France l'exercice de l'autorité pontificale. L'assemblée ne se composa que de trente-quatre prélats, moins du tiers de l'épiscopat français : et tous paraissaient peu disposés à reconnaître les droits du Saint-Siége. L'évêque de Meaux, Bossuet, profita de l'ascendant de son génie et de son éloquence pour maintenir ses collègues dans la communion avec Rome; mais cédant aux inspirations du roi et de ses ministres, il consentit à rédiger en quatre articles la célèbre *Déclaration du clergé de France sur la puissance ecclésiastique* (1682). On y établissait que le Pape n'a aucun droit sur le pouvoir tempo-

rel des princes, que son autorité est inférieure à celle d'un concile œcuménique, qu'il ne peut l'exercer contrairement aux canons et aux usages de l'Église gallicane, et que ses jugements en matière de foi ne sont pas infaillibles (1682).

D. Qu'arriva-t-il après cette *Déclaration*?

R. Le Souverain Pontife la condamna, et tous les théologiens du monde catholique protestèrent contre les doctrines formulées par l'assemblée de 1682. Ces doctrines semblaient menacer l'Église d'un nouveau schisme, et elles rencontrèrent de nombreux adversaires dans l'épiscopat français. « Les libertés de l'Église gallicane, écrivait Fénelon, sont de véritables servitudes : libertés à l'égard du Pape, servitudes envers le roi. » Louis XIV persista pendant quelques années à maintenir la *Déclaration;* mais, effrayé des troubles qui en étaient la suite, il écrivit au Souverain Pontife une lettre de rétractation. Les quatre articles n'en continuèrent pas moins d'être invoqués contre le Saint-Siége par les Jansénistes, les parlements et les incrédules du XVIIIe siècle.

VII. — CAUSES DE L'INCRÉDULITÉ AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

D. Quelles furent les causes premières de l'incrédulité au XVIIIe siècle?

R. Les causes premières de l'incrédulité furent l'orgueil de l'esprit et la corruption du cœur, qui n'avaient cessé de se développer sous l'influence des funestes doctrines de Luther, de Calvin et des autres prétendus réformateurs. Tous les novateurs modernes, enchérissant les uns sur les autres, rejetèrent suc-

cessivement tous les dogmes qui étonnaient leur raison, et tous les préceptes qui gênaient leurs passions. Ce fut en Angleterre que l'esprit d'irréligion se développa d'abord; bientôt après il se propagea en France, et de là se répandit dans toute l'Europe.

D. Comment le protestantisme produisit-il l'esprit d'irréligion ?

R. Après que les protestants eurent secoué le joug de l'obéissance qui est due à l'Église, la raison humaine devint chez eux l'unique juge de la foi. Ce faux principe devait les conduire aux derniers excès; et c'est ce qui arriva. Bientôt des esprits orgueilleux refusèrent de croire ce qu'ils ne comprenaient pas, et rejetèrent les mystères de la Religion; c'est ce que firent les Sociniens. Le premier pas une fois fait, on alla jusqu'à combattre la révélation elle-même; c'est ce que firent les déistes. On alla ensuite jusqu'à révoquer en doute, jusqu'à nier les vérités les plus claires et les plus consolantes, la liberté, la spiritualité, l'immortalité de l'âme, la justice, la providence, l'existence même d'un Dieu créateur et conservateur du monde; c'est ce que firent les matérialistes et les athées. Tels furent les hommes qui se décorèrent du titre fastueux de *Philosophes*.

D. Comment le jansénisme contribua-t-il au progrès de l'incrédulité ?

R. Il y contribua, soit par l'habitude qu'il propagea de ne plus fréquenter les sacrements, soit par la manière dont il défendit ses erreurs. Les faux miracles que ses partisans avaient forgés pour séduire les simples, servirent de prétexte à l'incrédulité naissante, pour décrier les vrais miracles sur lesquels est fondée la Religion. Les déclamations de ces sectaires contre les Souverains Pontifes et les évêques avilirent l'autorité ecclésiastique aux yeux des peuples, toujours prêts à juger sans examen. Condamnés par les

premiers pasteurs, les Jansénistes invoquèrent contre eux l'autorité séculière; et dès lors les parlements s'arrogèrent le droit de poursuivre les évêques qui se distinguaient par leur zèle contre l'erreur; ils en vinrent jusqu'à faire brûler leurs instructions pastorales par la main du bourreau.

D. Quel évêque se signala à cette époque par son zèle à défendre la foi?

R. De tous les évêques qui furent persécutés alors, aucun ne montra plus de fermeté que l'illustre Christophe de Beaumont, archevêque de Paris (1757). Sans cesse attaqué par le parlement, souvent menacé, dépouillé, exilé, il ne cessa d'élever la voix contre les entreprises de l'hérésie et de l'impiété, et mérita d'être surnommé l'*Athanase* de la France.

VIII. — SUPPRESSION DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

D. Quel était, après le corps des premiers pasteurs, le principal obstacle aux progrès de l'irréligion, et comment réussit-on à le renverser?

R. Un grand obstacle aux progrès de l'irréligion, c'était la Compagnie de Jésus, dont les ennemis de l'Église romaine, tant jansénistes que philosophes, redoutaient le zèle et les talents. On travailla donc à sa destruction. Le philosophe d'Alembert l'avoue lui-même, en parlant de l'arrêt du parlement qui supprima la Compagnie en France. « C'est proprement, dit-il, la philosophie qui, par la bouche des magistrats, a porté l'arrêt contre les Jésuites; le jansénisme n'en a été que le solliciteur. » C'est aussi la remarque du pape Clément XIII dans un bref adressé à Louis XV: « Il y a longtemps que les ennemis de notre sainte

Religion ont eu pour objet la destruction de ces religieux; ils l'ont regardée comme absolument nécessaire aux succès de leurs complots. »

Ces complots l'emportèrent sur les réclamations de Clément XIII et des évêques de tous les pays catholiques. Les cours de France, d'Espagne, de Naples et de Portugal proscrivirent la Compagnie de Jésus. Parmi ses membres, qui étaient au nombre de plus de vingt mille, les uns se consacraient, dans les colléges, à l'éducation de la jeunesse; les autres, par leurs talents et par leurs ouvrages, faisaient la gloire des lettres aussi bien que de la Religion; ceux-ci, parcourant les villes et les campagnes, ressuscitaient partout l'esprit de pénitence et de ferveur; ceux-là, répandus parmi les nations idolâtres de l'Asie et de l'Amérique, arrosaient ces contrées lointaines de leurs sueurs et de leur sang. Tous ces religieux, sans exception, furent proscrits; tous éprouvèrent de la part des persécuteurs les traitements réservés aux plus insignes criminels. Mais la patience avec laquelle les Jésuites souffrirent de si indignes traitements confirma, aux yeux même de leurs ennemis, les apologies qui parurent en leur faveur. Après la suppression de leur ordre par Clément XIV (1773), ils trouvèrent asile dans les États d'un roi hérétique et d'une impératrice schismatique.

IX. — VOLTAIRE ET JEAN-JACQUES ROUSSEAU. PROGRÈS DE L'INCRÉDULITÉ.

D. Quel fut le principal chef des incrédules?

R. Ce fut Voltaire, l'ennemi déclaré de Notre-Seigneur Jésus-Christ et du Christianisme, qu'il appelait

l'infame. Dans sa rage frénétique contre notre sainte Religion, il ne cessait de répéter à ses complices : « Courez tous sus à *l'infâme! Écrasez l'infâme!* » Pour cette œuvre infernale, tous les moyens lui semblaient bons, mais surtout le sarcasme et le mensonge : « Il faut mentir comme un diable, disait-il, non pas timidement et pour un temps, mais hardiment et toujours. » Telle était l'influence de Voltaire, qu'il se croyait sûr du succès, et qu'il en fixait le terme dès l'année 1758. « Dans vingt ans, disait-il, Dieu aura beau jeu. » Vingt ans après, jour pour jour, il sentit les premières atteintes d'une maladie douloureuse, et il expira dans les convulsions du désespoir, en s'écriant : « Je meurs abandonné de Dieu et des hommes ! » Ce fut un spectacle si terrible, que le médecin lui-même, saisi d'horreur, exprimait le regret de n'y pas voir assister tous ceux qu'avaient séduits les livres du grand promoteur de l'incrédulité.

D. Quel homme exerça le plus d'influence sur le XVIIIe siècle, après Voltaire ?

R. Ce fut Jean-Jacques Rousseau, qui déclara la guerre, non plus seulement à l'Église, mais à la société. La plupart des incrédules ne voulaient détruire l'autorité religieuse que pour ruiner l'autorité politique et renverser les trônes; et nul ne développa avec plus d'éclat que Rousseau les principes de révolte contre tout pouvoir légitime. Esprit brillant, mais paradoxal, il sut fasciner son siècle par des théories chimériques, dans lesquelles il supposait que l'homme naît bon, et que la société le rend mauvais. Il n'y avait point, à son avis, d'état plus parfait et plus heureux que l'état sauvage, et il faudrait y ramener tous les hommes, en supprimant les institutions religieuses, civiles et politiques, qui les ont corrompus. Cet audacieux novateur prouva une fois de plus que l'iniquité se contredit elle-même : il sou-

tenait que l'homme naît bon, et il avouait que lui-même était né vicieux; il écrivait de belles pages sur la divinité de Jésus-Christ, et il rejetait le Christianisme pour se borner au culte de l'Être suprême; il n'accordait qu'au peuple souverain l'autorité nécessaire pour faire des lois, et il le déclarait incapable d'en faire; il recommandait aux parents d'élever eux-mêmes leurs enfants, et lui-même envoyait tous les siens à l'hospice des *Enfants-Trouvés,* sans jamais consentir à les revoir; il protestait qu'il tenait pour sacrés les devoirs de la reconnaissance et de l'amitié, et il se complaisait à diffamer ses bienfaiteurs et ses amis; enfin, après avoir étalé sans repentir, dans ses *Confessions,* les scandaleuses turpitudes de sa vie, il osait encore défier le souverain Juge de trouver un mortel meilleur que lui; et, comme pour se donner un dernier démenti, ce misérable sophiste termina ses jours par un suicide.

D. N'y eut-il pas d'autres écrivains qui hâtèrent les progrès de l'incrédulité?

R. Il y en eut un grand nombre, et les plus célèbres travaillèrent de concert à la publication d'un ouvrage volumineux, l'*Encyclopédie,* qu'ils destinaient à répandre les lumières de leur prétendue philosophie, c'est-à-dire les plus funestes erreurs. Sous prétexte que le monde avait été jusqu'alors plongé dans les ténèbres, ces orgueilleux novateurs déclaraient une guerre acharnée à tout le passé : ils s'attribuaient la mission de réformer la société au nom de la pure raison, comme les chefs du protestantisme avaient voulu réformer l'Église au nom du pur Évangile. S'inspirant de la haine, ils n'avaient de puissance que pour détruire; c'est la puissance de l'enfer. Aussi avaient-ils pour complices tous les instincts pervers du siècle; et le plus influent des *Encyclopédistes,* Diderot, osait dévoiler le but de cette abominable

conspiration, en exprimant le vœu « d'étrangler le dernier des rois avec les entrailles du dernier des prêtres ».

Tandis que les incrédules égaraient l'opinion publique par leurs écrits, ils s'assuraient l'appui des sociétés secrètes que les *Francs-Maçons* formaient en France pour l'œuvre de destruction. Des ministres influents se faisaient gloire de les protéger, et il y avait des souverains assez aveugles pour diriger eux-mêmes contre l'Église des coups destinés à abattre tous les trônes sur les ruines de l'autel.

X. — LE JOSÉPHISME. — PIE VI.

D. Quel souverain catholique se signala, au XVIII[e] siècle, par ses attaques contre l'Église?

R. Dans la dernière moitié du XVIII[e] siècle, tous les souverains catholiques, cédant à l'influence du philosophisme, adoptèrent dans leurs États des mesures contraires aux libertés de l'Église; mais ce fut l'empereur d'Allemagne, Joseph II, qui se signala par la violence de ses attaques. Esprit également étroit et opiniâtre, ce prince eut la manie des réformes. Quelques mois lui suffirent pour créer tout un système d'administration si oppressive, qu'elle lui livrait les intérêts, les libertés et la conscience même de ses sujets. Il fut interdit aux évêques de communiquer avec Rome sans l'autorisation impériale; on leur refusa le droit de former eux-mêmes les membres du clergé, que l'État fit instruire dans les principes du gallicanisme, du jansénisme et de l'incrédulité. C'était la doctrine émise par un évêque allemand, devenu tristement célèbre sous le nom de Fébronius. Fébronius, condamné par le Saint-Siége, s'était rétracté; mais Jo-

seph II s'obstinait à supprimer les ordres religieux, à transformer toutes les confréries en une société *philanthropique,* à prescrire aux curés les sujets qu'ils devaient traiter en chaire, et à simplifier par ordonnance les cérémonies du culte; il alla jusqu'à déterminer le nombre des cierges, la hauteur des statues et l'heure de sonner les cloches. L'Église perdait son indépendance et pouvait être étouffée sous le poids de ce despotisme administratif, qu'on a justement flétri du nom de *Joséphisme.*

D. Qui défendit alors les droits de l'Église?

R. Ce fut le pape Pie VI, qui ne cessait de signaler aux souverains catholiques le danger d'emprunter au philosophisme un système de réforme aussi funeste à leur propre autorité qu'à celle de la Religion. Voyant l'Allemagne menacée d'un schisme, le courageux Pontife voulut, malgré tous les avis contraires, se rendre à Vienne, *comme il aurait été au martyre* (1782). C'était la première fois, depuis plus de trois siècles, que le Chef de l'Église sortait de l'Italie; partout, sur son passage, les populations lui prodiguèrent les témoignages les plus consolants de piété et de vénération. Mais Joseph II affecta de lui donner une escorte composée de soldats hérétiques; et le premier ministre de l'empereur accueillit le Vicaire de Jésus-Christ en lui serrant la main, comme il eût fait à un simple particulier. C'était le ton du siècle : souverains et ministres ne savaient plus admirer que les coryphées de l'incrédulité. Le Souverain Pontife n'obtint que de vaines promesses, et, pour ouvrir enfin les yeux à l'empereur, il ne fallut rien moins que la révolte générale de ses sujets. Ce fut alors, mais trop tard, qu'il implora l'intervention du Chef de l'Église : il mourut de chagrin, en recommandant de graver sur son tombeau cette épitaphe : *Ci-gît Joseph II, qui fut malheureux dans toutes ses entreprises* (1790).

HUITIÈME ÉPOQUE

Depuis la Révolution française jusqu'à nos jours, de l'an 1789 à l'an 1866 : durée, 77 ans.

I. — LA RÉVOLUTION FRANÇAISE. — CONFISCATION DES BIENS ECCLÉSIASTIQUES. — SUPPRESSION DES ORDRES RELIGIEUX.

D. A quelle occasion éclata la Révolution française?

R. Le roi Louis XVI avait convoqué une assemblée des états généraux pour adopter, de concert avec elle, les réformes qu'on jugerait propres à assurer la prospérité de la France; mais plusieurs députés, résolus d'avance à perdre le roi, commencèrent par lui désobéir, sous prétexte qu'il voulait les opprimer. L'impunité ne fit qu'accroître leur audace, et ils décidèrent les états généraux à s'emparer du souverain pouvoir, sous le nom d'assemblée *nationale* et *constituante*. C'était toute une révolution; et dès lors il ne s'agit plus de réformer, mais de changer complétement l'ancienne constitution de la France, et, pour se donner libre carrière, on supposa même que la France n'avait point eu jusqu'alors de constitution, comme si ce grand royaume avait pu, durant treize siècles, vivre et prospérer sans être constitué. Les novateurs se mirent donc à l'œuvre; mais, disciples trop fidèles de Jean-Jacques Rousseau et d'autres

théoriciens incrédules, ils s'imaginèrent que la société pouvait subsister et être gouvernée sans religion. En séparant l'homme de Dieu, ils avaient prétendu l'affranchir; et l'expérience prouva bientôt qu'ils n'avaient fait que préparer la voie au plus affreux despotisme, comme à la persécution la plus sanglante contre l'Église de Jésus-Christ.

D. Comment l'Église fut-elle d'abord persécutée?

R. Aux yeux des fougueux novateurs qui voulaient détruire tout le passé, il n'y avait point d'adversaire plus redoutable que l'Église, qui consacre tous les droits, et qui prescrit l'observation de tous les devoirs. Aussi l'orateur le plus influent de l'assemblée constituante, Mirabeau, disait-il *qu'avant toutes choses, il fallait décatholiciser la France.* Cet homme, que ses vices scandaleux avaient conduit trois fois en prison, eut assez d'empire sur l'assemblée pour faire rendre un décret qui confisquait tous les biens ecclésiastiques (1789). On n'accorda au clergé qu'une faible indemnité. En le dépouillant de ses biens, la Révolution violait elle-même le droit de propriété, qu'elle venait de déclarer *inviolable.* Cette spoliation inique faisait assez présager qu'après avoir mis l'Église hors de la société, la Révolution ne lui reconnaîtrait aucun droit ni aucune liberté.

D. Comment l'assemblée constituante viola-t-elle d'abord la liberté de conscience, qu'elle avait proclamée?

R. En supprimant par un décret les ordres religieux et les vœux monastiques (1790). C'était du même coup usurper une autorité qui n'appartient qu'à l'Église, et refuser aux fidèles le droit de pratiquer à leur gré les conseils évangéliques. Les novateurs publiaient que les cloîtres n'étaient peuplés que de victimes, et qu'il suffirait d'en ouvrir les portes pour voir tous les habitants se hâter d'en sortir. Les

cloîtres furent donc ouverts; mais la fidélité du grand nombre consola l'Église de quelques défections, et les religieuses se firent un devoir de rester dans les asiles de la vertu. Il fallut bientôt recourir à la violence pour les en arracher, et leur constance devint pour l'univers un spectacle d'admiration, et pour la Religion une victoire éclatante.

II. — CONSTITUTION CIVILE DU CLERGÉ.

D. Quelle fut la principale mesure que l'assemblée constituante décréta contre l'Église?

R. L'assemblée, entraînée par la haine du Saint-Siége autant que par l'ardeur frénétique de tout innover, prétendit donner une constitution à l'Église de Jésus-Christ, et elle décréta la *constitution civile du clergé* (1790). Le nombre des diocèses était réduit à celui des nouveaux départements français, quatre-vingt-trois, l'élection des évêques et des curés, comme celle des fonctionnaires civils, était attribuée au suffrage de tous les citoyens indistinctement, catholiques, juifs ou protestants; et les évêques élus eurent défense de recourir à Rome pour la confirmation de leur nouvelle dignité. Rédigée par les députés jansénistes, cette constitution était schismatique. L'assemblée décréta que tous les évêques et tous les prêtres feraient serment de l'observer. Dieu voulait éprouver le clergé français, et montrer à l'univers qu'en face de la Révolution triomphante et armée du glaive, l'Église de Jésus-Christ peut encore enfanter d'innombrables martyrs, et rester invincible.

D. N'y eut-il pas une partie du clergé français qui devint schismatique?

R. La partie la plus saine et la plus nombreuse du

clergé refusa le serment exigé par l'assemblée ; elle se montra disposée à tout perdre et à tout souffrir plutôt que de trahir sa foi. Il n'y eut que cinq évêques et un certain nombre de prêtres qui acceptèrent la constitution schismatique; et le titre de *constitutionnels* ou *assermentés* devint pour eux une flétrissure méritée. On les installa par violence dans les évêchés et les cures, à la place des pasteurs légitimes, qui furent chassés comme *réfractaires;* mais on ne pouvait leur donner juridiction sur les âmes, et comme ces intrus manquaient d'ailleurs de science et de vertu, ils virent tout d'abord les fidèles refuser avec horreur leur ministère sacrilége. Le pape Pie VI leur porta le dernier coup, en condamnant leur intrusion et les attentats de l'assemblée constituante (1791). Dès lors l'Église de Jésus-Christ fut attaquée à force ouverte : le Souverain Pontife fut brûlé en effigie devant le Palais-Royal; et peu après, comme pour signaler au monde entier le véritable caractère de la Révolution, l'assemblée décréta qu'à côté des restes de Mirabeau, ceux de Voltaire et de Jean-Jacques Rousseau seraient déposés dans l'église Sainte-Geneviève, qui reçut le nom de *Panthéon,* avec ces mots gravés sur le frontispice : *Aux grands hommes la patrie reconnaissante.*

D. Que fit alors le clergé schismatique ?

R. Quelques membres rétractèrent leur serment et rentrèrent dans le sein de l'Église; mais la plupart, s'obstinant dans le schisme, participèrent à tous les excès de la Révolution. Leurs églises restèrent désertes, et l'on vit des gens sans aveu maltraiter les fidèles qui refusaient de s'y rendre, tandis qu'ils poursuivaient à main armée ceux qui s'assemblaient chez les prêtres réfractaires. Tous les cultes étaient libres, excepté le culte catholique. Le roi Louis XVI avait eu la faiblesse de signer les décrets schisma-

tiques de l'assemblée; et, pressé par les factieux, il consentit même, le jour de Pâques, à entendre en public la messe d'un prêtre constitutionnel. Cette concession criminelle fut la dernière : il rejeta avec une fermeté inébranlable les nouveaux décrets qui condamnaient à la déportation les prêtres fidèles à leur devoir. La Révolution en fit un grief pour préparer l'émeute qui, en un jour, précipita l'infortuné monarque du trône dans la prison (10 août 1792). Aussitôt les vrais ministres de la Religion furent, les uns bannis et déportés, les autres arrêtés, tous mis hors la loi, comme agents du fanatisme; et ils trouvèrent leurs persécuteurs les plus acharnés parmi les prêtres apostats qui, affublés du bonnet rouge et d'autres insignes non moins ignobles, célébraient dans des fêtes sacriléges l'avénement de ce qu'ils appelaient le règne de la liberté.

III. — LA TERREUR. — CRIMES DE LA RÉVOLUTION.

D. Quel fut le régime de la Révolution?

R. La Révolution établit le régime de la Terreur. Comme elle n'était que la révolte érigée en principe, elle n'avait pu amener que le triomphe de la force, et dès lors les faibles avaient tout à craindre. Qualifiés de *suspects,* parce qu'ils n'étaient pas révolutionnaires, des hommes inoffensifs, des vieillards, des femmes avaient été jetés en prison avec les prêtres fidèles. Soudain on les accuse de menacer la vie des citoyens, et les autorités de la capitale prennent à gages une bande d'assassins. Tandis qu'on sonne le tocsin et qu'on tire le canon d'alarme, le sang innocent coule à flots dans Paris. C'est le sang des mi-

nistres de la Religion qui est versé le premier : trois évêques et plus de quatre cents prêtres rendent un glorieux témoignage de leur foi. Une foule d'autres victimes sont arrachées des prisons et immolées à coups de sabres, de piques, de haches et de massues. Les assassins ne s'arrêtent qu'après avoir vidé toutes les prisons; et l'un des plus célèbres apôtres de la Révolution, après avoir encouragé officiellement ces égorgeurs ivres de sang et de vin, ose encore déclarer que *les massacres de septembre sont le Credo de la liberté.* Ordre est envoyé aux provinces d'imiter la capitale, et plusieurs villes deviennent le théâtre des mêmes atrocités (sept. 1792).

D. Quel attentat fut le signal de nouveaux excès?

R. Le roi Louis XVI fut condamné à porter sa tête sur l'échafaud, et ce grand attentat devint la preuve la plus éclatante qu'il n'y avait plus de garanties pour l'innocence, puisque l'iniquité triomphante pouvait tout oser. Dès lors les partis rivalisèrent d'audace et de cruauté : assemblée, gouvernement, tribunaux, tout fut révolutionnaire; il n'y eut partout qu'une rage infernale de destruction. A Paris, on exécuta des milliers d'innocents de tout âge et de tout rang, la plupart condamnés comme fanatiques, c'est-à-dire comme chrétiens. Dans les provinces, chaque ville eut son tyran escorté de bourreaux, qui traînaient avec eux la guillotine, et se vantaient de rendre ainsi la justice plus expéditive. On eut même recours à la mitraille, pour faire des exécutions en masse. Un monstre imagina les *noyades* de la Loire : au moyen de bateaux à soupape, il submergea des milliers de prêtres et d'autres victimes, et il put se glorifier d'avoir fait du fleuve un *torrent révolutionnaire.* Huit cents prêtres furent déportés dans l'île de Ré, et on les réduisit presque tous à périr de froid et de misère. On alla jusqu'à emprisonner des pères de

famille, en ne laissant à leurs enfants que la cruelle alternative de les voir mourir de faim, ou de fouler aux pieds le crucifix pour leur porter des vivres. Tant de forfaits devaient apprendre à l'univers qu'il n'y a point de haine plus implacable et plus sanguinaire que celle qui s'attaque à la Religion.

IV. — IMPIÉTÉS SACRILÉGES DE LA RÉVOLUTION. — ÉPREUVES DU CLERGÉ FRANÇAIS.

D. Quels outrages la Religion eut-elle à essuyer de la part des impies?

R. Tout culte religieux fut proscrit, et l'on ordonna de détruire jusqu'aux *derniers vestiges du fanatisme.* De tant d'églises qu'avait élevées la piété de nos pères, les unes furent démolies, les autres profanées; les croix, les reliques des saints, les vases sacrés, les saints mystères eux-mêmes furent indignement foulés aux pieds. La fureur de ces impies alla jusqu'à supprimer les noms des saints, qu'ils remplacèrent, dans un nouveau calendrier, par des noms de plantes, d'animaux et d'objets les plus vulgaires. C'était faire œuvre de bon citoyen, que de se déclarer l'ennemi du Christianisme. L'évêque constitutionnel de Paris abjura publiquement son caractère sacré, et ce misérable apostat reçut les applaudissements de l'assemblée qui gouvernait alors la France. Enfin, pour ajouter à ces horreurs des abominations jusqu'alors inouïes, l'on vit d'infâmes créatures, travesties en *déesses de la Raison,* s'asseoir dans le lieu saint, sur l'autel du Dieu vivant, et recevoir l'en-

cens de l'idolâtrie la plus honteuse qui fut jamais (1793) [1].

D. Que devinrent les ministres de la Religion qui avaient échappé aux massacres ?

R. Dieu permit qu'ils fussent exposés aux plus rudes épreuves, pour en faire d'utiles instruments de sa gloire. La plupart étaient en exil, et leur zèle, appuyé de l'exemple de leurs vertus, jetait la semence de la vraie foi dans les pays hérétiques. Les autres s'étaient répandus et cachés dans l'intérieur de la France. Leur tête fut mise à prix. Poursuivis avec une animosité qui tenait de la rage, environnés d'es-

[1] Dans la séance du 7 novembre 1793, tristement fameuse par l'apostasie de l'évêque intrus de Paris, la convention avait rendu un décret par lequel le Comité d'instruction publique était chargé de lui présenter le plan d'un nouveau culte, destiné à remplacer le culte catholique. Trois jours après, l'assemblée accordait les honneurs de la séance à la *déesse Raison*. C'était une danseuse de l'Opéra, qui avait un bonnet rouge sur la tête, et une pique à la main ; elle était escortée par les autorités de la capitale et par une foule en délire. Un décret sacrilége fut rendu, séance tenante, pour déclarer que l'église métropolitaine de Paris serait désormais consacrée au culte de *la Raison;* et cette vile créature y fut aussitôt portée en triomphe, pour être adorée jusque dans le sanctuaire, où l'on avait élevé un autel orné des bustes de Voltaire et de Rousseau, avec cette inscription : *A la Philosophie.* Une scène si infâme trouva des imitateurs sur tout le territoire de la république. Quelques mois plus tard, la convention décréta le culte de l'*Être suprême :* une fête solennelle fut célébrée en son honneur, et Robespierre, président de l'assemblée, mit le feu au monstre l'Athéisme, représenté sur un monument gigantesque dans le jardin des Tuileries. Mais le nouveau culte ne servit qu'à rendre la Terreur plus sanglante. On essaya plus tard de le remplacer par la *théophilanthropie* (amour de Dieu et des hommes); les ministres *théophilanthropes* parurent en public vêtus de longues robes blanches, et tenant à la main des bouquets de fleurs et de fruits, qu'ils offraient à l'*Auteur de la Nature.* Tournés en ridicule, ils se dispersèrent; et la Révolution, pour avoir voulu anéantir la vraie Religion, fut convaincue de n'avoir pu qu'outrager la Majesté divine et l'humanité par des attentats jusqu'alors sans exemple dans les annales des peuples civilisés (1793-1799).

pions, de traîtres et de faux frères, toujours la mort devant les yeux, ils ne cessèrent pas néanmoins de parcourir les villes et les campagnes, et de porter aux peuples restés fidèles les secours de la Religion. Comme dans les anciennes persécutions, on célébrait les saints mystères dans le silence de la nuit; les appartements les plus reculés, les chaumières, les fonds même des cavernes servaient d'asile à Jésus-Christ chassé de ses temples, et à ses ministres bannis d'une terre devenue infidèle et idolâtre. Plusieurs furent victimes de leur charité, et montèrent sur les échafauds; mais d'autres prenaient aussitôt la place de ceux que le fer de la persécution avait moissonnés, et succédaient à leurs travaux comme à leur dévouement; de sorte que dans ces jours d'horreur et de carnage, où c'était un crime digne de mort que de paraître chrétien, on ne vit jamais ni la Religion entièrement privée de ses ministres, ni le fidèle destitué de ses consolations.

V. — CAPTIVITÉ ET MORT DE PIE VI. — PIE VII.

D. L'Église ne fut-elle persécutée qu'en France?

R. La persécution s'étendit sur tous les pays où pénétraient les armées françaises; mais elle sévit surtout à Rome, au centre même de la chrétienté. Le pape Pie VI, qui avait défendu contre les souverains la liberté de l'Église et des peuples, n'avait pas eu moins de courage pour flétrir les attentats de la Révolution, et venger l'innocence de l'infortuné Louis XVI. Les régicides qui gouvernaient la France ne pouvaient pardonner au chef d'une Religion qu'ils avaient juré d'exterminer. Un prétexte leur suffit pour faire marcher

une armée vers la capitale du monde catholique; et, sous la protection des baïonnettes françaises, on proclame la république romaine au nom de la liberté. Le Vicaire de Jésus-Christ, à l'exemple de son divin Maître, se remet lui-même entre les mains de ses persécuteurs. Transporté jusque dans le Midi de la France, il consent à se montrer une dernière fois, escorté de ses geôliers, épuisé par l'âge, les fatigues et la maladie: *Voilà l'homme (Ecce homo),* dit-il; et il bénit la multitude des fidèles agenouillés devant sa prison. Peu après, il expire dans la citadelle de Valence, en priant pour l'Église et pour ses persécuteurs. Il était âgé de quatre-vingt-deux ans, et il avait eu un pontificat de vingt-quatre ans et demi, le plus long qu'on eût vu depuis saint Pierre (1799).

D. Comment Dieu renversa-t-il les obstacles qui s'opposaient au rétablissement de la paix dans l'Église?

R. Le gouvernement persécuteur, maître de Rome et imposant ses volontés à tous les pays catholiques, avait annoncé qu'il n'y aurait plus de Pape : les membres du sacré collége étaient tous, ou retenus dans les fers, ou dispersés par la fuite. Mais il n'y a point d'obstacle pour le Tout-Puissant. Peu avant la mort de Pie VI, il a déjà appelé du nord de l'Europe une armée de Russes; elle pousse brusquement les Français hors de l'Italie; les cardinaux délivrés se rassemblent dans Venise, et donnent à l'Église le chef le plus digne de la gouverner dans ces temps orageux : Pie VII est élu (1800).

En même temps, Dieu suscite un général déjà fameux par ses succès, et fait servir sa gloire militaire à l'accomplissement de ses desseins éternels. Napoléon Bonaparte, accouru d'Égypte, renverse en un instant le gouvernement impie qui opprimait à la fois l'Église et l'État. Revêtu du titre de premier

consul, il donne à la France, fatiguée de ses tyrans, l'espoir d'une domination plus douce, et à la Religion, si cruellement persécutée depuis dix ans, la liberté de réparer peu à peu ses ruines, et de rallier autour d'elle ses enfants égarés.

VI. — LE CONCORDAT. — CAPTIVITÉ ET DÉLIVRANCE DE PIE VII.

D. Comment le culte catholique fut-il enfin rétabli en France?

R. Le premier consul était convaincu que, si le schisme et l'impiété avaient livré la France à l'anarchie, c'est qu' « une société sans religion est un vaisseau sans boussole », et que la France ne peut être que catholique. Pour hâter le retour de l'ordre, il ouvrit donc une négociation avec Pie VII, en ordonnant à son ambassadeur « de traiter le Pape comme s'il avait deux cent mille hommes ». Le souverain Pontife se montra disposé à faire toutes les concessions légitimes pour rétablir l'Église de France et ménager le célèbre guerrier qui, bravant les passions implacables de son entourage, déclarait avoir l'ambition « d'être le sauveur du Saint-Siége plutôt que son destructeur ». Un *Concordat*, destiné à maintenir les droits et l'autorité des deux puissances, fut solennellement publié le jour de Pâques 1802, dans l'église métropolitaine de Paris. Le chef de l'État avait la nomination aux évêchés; mais le Saint-Siége se réservait le pouvoir de donner ou de refuser l'institution canonique. Le clergé recouvrait ses églises et recevait un traitement convenable, comme indemnité des biens qui lui avaient été enlevés pendant la Révolution.

Partout le culte fut rétabli avec pompe, et les fidèles, retrouvant enfin des pasteurs légitimes, rendirent grâce à Dieu d'avoir amené l'heureux accord de l'Église et de la France, en remettant l'une et l'autre à des mains qui paraissaient si dignes de les gouverner.

D. Le Chef de l'Église et le Chef de la France vécurent-ils longtemps en bonne intelligence?

R. Le premier consul ajouta au Concordat des *articles organiques,* destinés à régler l'exercice du culte catholique. Le Souverain Pontife protesta contre ces articles, redigés à son insu et sans son aveu. Mais, tout en maintenant ses droits, il consent encore à honorer d'une faveur extraordinaire le restaurateur des autels. Le premier consul vient d'être proclamé empereur sous le nom de Napoléon Ier, et il demande au Chef de l'Église de consacrer lui-même ce nouveau titre aux yeux des fidèles. On voit alors le Vicaire de Jésus-Christ traverser l'Italie et la France, pour donner l'onction sainte à l'empereur dans le sanctuaire même où fut publié le concordat (1804). La bonne intelligence semble rétablie; et c'est en vain que les incrédules essayent d'attirer le mépris sur le caractère et sur la personne du Souverain Pontife. La foi triomphe : le Vicaire de Jésus-Christ reçoit, au milieu même de la capitale, des respects et des hommages qui sont une réparation authentique des outrages que l'impiété révolutionnaire a faits dans ces mêmes lieux à la Religion chrétienne.

Mais bientôt l'empereur Napoléon Ier, qui dicte la loi aux plus puissants souverains de l'Europe, s'irrite de rencontrer une résistance invincible chez un vieillard désarmé. Pie VII n'a cessé de protester contre des mesures qu'il juge contraires à la liberté de l'Église; il refuse d'annuler le premier mariage d'un frère de l'empereur, et de fermer ses ports aux vaisseaux anglais. Rome est d'abord occupée, puis réunie

à l'empire français (1809); et le Souverain Pontife est gardé captif à Savone. Transféré à Fontainebleau, il paraît d'abord accepter un projet de concessions, qu'il rejette bientôt avec une fermeté inébranlable; les cardinaux sont captifs ou dispersés, la plupart des fidèles privés de pasteurs légitimes, les pasteurs eux-mêmes isolés de leur Chef; et l'Église se trouve de nouveau plongée dans le trouble et la désolation.

D. Comment Pie VII fut-il délivré?

R. La victoire a cessé d'être fidèle à l'empereur Napoléon Ier, qui perd en quelques semaines toutes ses conquêtes; et, forcé de renoncer à ses projets sur l'Italie, il rend enfin la liberté au Souverain Pontife (1814). Pie VII rentre en triomphe dans ses États. Éprouvé par les cruelles souffrances de l'exil, il n'use d'abord de son pouvoir qu'en faveur des malheureux et des exilés. Une bulle pontificale rétablit la Compagnie de Jésus et prépare le retour de ces religieux qui n'ont pu trouver d'asile qu'en Prusse et en Russie. Tous les membres de la famille impériale ont été proscrits : le Souverain Pontife leur offre une hospitalité généreuse dans la ville de Rome, et il est le seul souverain de l'Europe qui songe à consoler dans ses malheurs le captif de Sainte-Hélène.

VII. — CONCLUSION.

D. Quelle instruction devons-nous tirer de l'histoire de l'Église caholique?

R. L'histoire de l'Église nous apprend assez que sa destinée ici-bas est d'être toujours attaquée et toujours triomphante. Dieu, pour faire voir qu'elle est son ouvrage, a voulu qu'elle s'établît d'abord malgré

l'acharnement des persécuteurs, et qu'elle fût fondée sur le martyre.

A peine commençait-elle à respirer sous le grand Constantin, qu'elle vit les hérésies s'élever contre elle et attaquer successivement tous les articles de sa foi. Mais l'enfer la trouva aussi invincible contre les divisions intestines qu'elle l'avait été contre les ennemis du dehors. A mesure qu'une hérésie lui enlevait quelques enfants, elle ne manquait jamais de réparer ses pertes par de nouvelles conquêtes.

L'Église de Jésus-Christ doit durer jusqu'à la consommation des siècles; les différentes révolutions des États ne l'ébranlent pas, elle survit à leur ruine. Elle a vu les royaumes, les républiques, les empires s'écrouler et tomber autour d'elle et au milieu d'elle : seule elle est demeurée ferme et immobile; et après dix-huit siècles, elle montre toute la vigueur et la fécondité de sa jeunesse. Ceux qui viendront après nous la trouveront encore subsistante : elle continuera de s'avancer d'un pas assuré à travers les siècles et les révolutions humaines, jusqu'à la fin des temps, pour se réunir à Jésus-Christ dans le lieu de son repos éternel.

Pour nous, nés et élevés dans le sein de cette Église, instruits de sa doctrine, sanctifiés par ses sacrements, nourris dans les principes d'un attachement inviolable à sa foi et à son autorité, édifions-nous du bien qui s'y fait, gémissons du mal que nous ne pouvons empêcher; n'imitons pas les méchants qui la déshonorent, et partageons ses combats, si nous voulons participer à ses triomphes.

CHRONIQUE

DES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS ACCOMPLIS DEPUIS L'AVÉNEMENT DE LÉON XII JUSQU'A NOS JOURS, DE 1823 A 1866.

1823. Léon XII succède à Pie VII.

1824. Léon XII publie un bref pour recommander l'*Œuvre de la Propagation de la foi,* fondée à Lyon en 1822.

1825. Bulle contre les francs-maçons et les *carbonari,* sectaires qui se proposent d'établir en Italie la république une et indivisible.

1826. Une croix lumineuse apparaît dans les airs, à la vue de trois mille personnes réunies à Migné, près de Poitiers.

1828. Charles X signe les ordonnances de juin, qui interdisent l'enseignement aux religieux, et limitent le nombre des élèves dans les petits séminaires.

1829. Pie VIII succède à Léon XII. — Émancipation civile et politique des catholiques anglais; progrès du *Puséysme,* parti protestant qui a des tendances catholiques.

1830. Conquête d'Alger par la France. – La Révolu-

tion détrône Charles X, et le remplace par Louis-Philippe, duc d'Orléans.

1831. Grégoire XVI succède à Pie VIII. — Émeute à Paris; sac de Saint-Germain l'Auxerrois et de l'Archevêché. — Insurrection dans la Romagne. — La Belgique catholique se sépare de la Hollande protestante.

1832. Les ravages du choléra fournissent au clergé l'occasion de se signaler par son dévouement. Grégoire XVI publie une encyclique sur les dangers que plusieurs erreurs modernes font courir à la société. — Condamnation des doctrines de Lamennais.

1833. La *Société de Saint-Vincent-de-Paul* est fondée à Paris par Ozanam et sept autres étudiants. — Persécution dans le Tonquin.

1837. Érection de nouveaux évêchés aux États-Unis.

1839. Le czar Nicolas use de violence pour faire apostasier un grand nombre de catholiques polonais et lithuaniens.

1840. Encyclique sur l'*Œuvre de la Propagation de la Foi*, qui devient florissante et favorise le développement des missions dans les pays infidèles.

1842. Protestation du Souverain Pontife contre la persécution exercée en Pologne par l'empereur de Russie.

1843. Vives discussions sur la liberté de l'enseignement en France. — Heureuse influence des conférences de Notre-Dame, prêchées par le P. Lacordaire et par le P. de Ravignan.

1845. Discussion parlementaire sur l'existence légale des Jésuites en France; interpellations de M. Thiers; mission de M. Rossi à Rome.

1846. Pie IX succède à Grégoire XVI.

1848. Révolution de février à Paris; chute de Louis-Philippe et proclamation de la république. — Journées de juin; mort de Mgr Affre, archevêque de Paris, tué sur les barricades. — Insurrection à Rome; Pie IX à Gaëte.

1849. Une armée française, commandée par le général Oudinot, rétablit l'autorité du Pape à Rome.

1850. Pie IX rentre à Rome. — Loi sur la liberté de l'enseignement en France; les Catholiques fondent plusieurs écoles libres. — Le Souverain Pontife rétablit la hiérarchie catholique en Angleterre.

1852. Le Président de la République française est proclamé empereur sous le nom de Napoléon III.

1853. Le Souverain Pontife rétablit la hiérarchie catholique en Hollande.

1854. Pie IX proclame le dogme de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge.

1855. Le jour de la Nativité de la sainte Vierge, l'armée française s'empare de Sébastopol, après une campagne d'un an, dans laquelle les aumôniers catholiques se sont signalés par leur dévouement auprès des cholériques. — Concordat conclu entre Pie IX et l'empereur d'Autriche pour mettre fin au joséphisme.

1856. Congrès de Paris, dans lequel il est question de réformes à introduire dans le gouvernement pontifical.

1858. Attentat d'Orsini contre l'empereur Napoléon III.

1859. Campagne d'Italie. — Victor-Emmanuel, roi de Sardaigne, enlève les Romagnes au Saint-Siége.

1860. Le Souverain Pontife excommunie Victor-

Emmanuel, roi de Sardaigne. — Le général de Lamoricière est nommé commandant en chef de l'armée romaine. — Invasion des Piémontais dans les États pontificaux; bataille de Castelfidardo, près de Lorette. — Victor-Emmanuel occupe l'Ombrie et les Marches. — Pie IX ne conserve que la ville de Rome et le patrimoine de Saint Pierre. — Massacre des Chrétiens du Liban par les Druses et les Turcs; expédition française en Syrie. — Expédition des Français et des Anglais en Chine; ouverture d'une église catholique à Pékin.

1861. Réunion des Bulgares à l'Église catholique.

1862. Les Français et les Espagnols achèvent la conquête de trois provinces de la Cochinchine, et protestent contre la persécution qui sévit au Tonquin depuis trente ans. — Plus de trois cents évêques et une foule de prêtres et de fidèles se réunissent à Rome pour la canonisation de vingt-six martyrs japonais.

1863. Nouvelle insurrection de la Pologne.

1864. Le Souverain Pontife proteste contre les cruautés exercées en Pologne par le gouvernement russe. — Béatification de Canisius et de Marguerite-Marie Alacoque. — Pie IX condamne les mesures que Maximilien, empereur du Mexique, vient de prendre au détriment du clergé indigène. — Convention du 15 septembre entre l'empereur Napoléon III et le roi Victor-Emmanuel; les troupes françaises doivent évacuer Rome le 15 décembre 1866. — Encyclique du 8 décembre sur plusieurs erreurs contemporaines.

1865. Pie IX rappelle son nonce de Mexico. — Allocution du Souverain Pontife pour confirmer les excommunications déjà portées contre les adeptes de la franc-maçonnerie et des autres sociétés secrètes.

1866. Nouvelle invasion du choléra en Europe; il

provoque des démonstrations catholiques en Belgique. — Le gouvernement français autorise des officiers et des soldats à former une légion romaine au service du Souverain Pontife.

CHRONOLOGIE

DES PAPES, CONCILES, ORDRES RELIGIEUX, HÉRÉSIES, ÉVÉNEMENTS REMARQUABLES, PRINCIPAUX PERSONNAGES, ETC. [1]

PREMIÈRE ÉPOQUE

NAISSANCE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

PAPES		CONCILES, ETC.
S. Pierre, premier pape en	33	S. Étienne, 33. Conversion de S. Paul, 33. S. Jacques le Majeur, 44. Concile de Jérusalem, 51. Première persécution par Néron, 64-68. Simon le Magicien, 65.
meurt en	67	
S. Lin,	76	Ruine de Jérusalem, 70.
S. Anaclet,	91	
S. Clément,	100	Seconde persécution par Domitien, 93–96.
S. Évariste,	109	Troisième persécution, par Trajan, 102-116. S. Ignace, 107.
S. Alexandre I,	119	
S. Sixte I,	127	
S. Télesphore,	139	
S. Hygin,	142	
S. Pie I,	157	

[1] Une seule date, dans cette Chronologie, indique la mort des personnages et le commencement des événements remarquables.

PAPES		CONCILES, ETC.
S. Anicet,	168	Quatrième persécution, par Marc-Aurèle, 166-177. S. Polycarpe, 166. S. Justin, 167.
S. Soter,	177	Montanistes, 171. Légion Fulminante, 174. S. Pothin, 177.
S. Éleuthère,	193	S. Symphorien, 179. Mission aux Indes, 189.
S. Victor I,	202	Cinquième persécution, par Septime Sévère, 200-211.
S. Zéphyrin,	218	S. Irénee, 203.
S. Calixte,	222	
S. Urbain I,	230	
S. Pontien,	235	Sixième persécution, par Maximin, 235-238.
S. Antère,	236	
S. Fabien,	250	Septième persécution, par Dèce, 250.
S. Corneille,	252	
S. Lucius I,	253	
S. Étienne I,	257	
S. Sixte II,	258	Huitième persécution, par Valérien, 257. S. Cyprien, 258.
S. Denis,	269	Neuvième persécution, par Aurélien, 272.
S. Félix I,	274	Manichéens, 277.
S. Eutychien,	283	Légion Thébaine, 286.
S. Caius,	296	S. Sébastien, 298.
S. Marcellin,	304	Dixième persécution, par Dioclétien, 302-313.
S. Marcel I,	310	
S. Eusèbe,	310	

SECONDE ÉPOQUE

CONVERSION DE CONSTANTIN, 312.

PAPES		CONCILES, ETC.
S. Melchiade,	314	Donatistes, 314.
S. Silvestre I,	335	Ariens, 316. Premier concile général à Nicée, 325. Invention de la sainte Croix, 327.
S. Marc,	336	
S. Jules I,	352	S. Paul, premier ermite, 341.
S. Libère,	366	S. Antoine, 356. Formule de Rimini, 359.
		Persécution de Julien, 361-363.
		Macédoniens, 363.
S. Damase I,	384	S. Hilaire, 367. S. Athanase, 373. S. Basile, 379.
		Second concile général à Constantinople, 381.
		Traduction de la Vulgate, 383.
S. Sirice,	398	S. Grégoire de Nazianze, 389. Révolte de Thessalonique, 390. Théodose, 395. S. Ambroise, 397.
S. Anastase I,	401	S. Martin, 400.
S. Innocent I,	417	Pélagiens, 405. S. Jean Chrysostome, 407.
S. Zozime,	418	
S. Boniface I,	422	S. Jérôme, 420.
		Nestoriens, 420.
S. Célestin I,	432	S. Augustin, 430.
		Troisième concile général à Éphèse, 431.
S. Sixte III,	440	
S. Léon le Grand,	461	S. Cyrille d'Alexandrie, 444. Eutychéens, 448.
		Quatrième concile général, à Chalcédoine, 451. Persécution des Vandales, 457. S. Siméon Stylite, 461.

PAPES		CONCILES, ETC.
S. Hilaire,	468	
S. Simplice,	483	Chute de l'empire romain d'Occident, 476.
S. Félix II,	492	
S. Gélase I,	496	

TROISIÈME ÉPOQUE

CONVERSION DE CLOVIS, 496.

S. Anastase II,	498	
Symmaque,	514	Ste Geneviève, 511. Institution des Rogations, 511.
S. Hormisdas,	523	
S. Jean I,	526	Fondation du Mont-Cassin, 525.
S. Félix III,	530	
S. Boniface II,	532	
S. Jean II,	535	S. Remi, 533. Premier usage de l'ère chrétienne, vers 535.
S. Agapet I,	536	
S. Silvère,	538	
Vigile,	555	Ste Clotilde, 543. Cinquième concile général, second de Constantinople, 553.
Pélage I,	560	Conversion des Visigoths, 558.
Jean III,	573	
Benoît I,	578	
Pélage II,	599	
S. Grégoire le Grand,	604	Conversion des Anglais, 597.
Sabinien,	606	
Boniface III,	607	S. Augustin de Cantorbéry, 607.
Boniface IV,	614	
S. Dieudonné I,	617	S. Jean l'Aumônier, 616.
Boniface V,	625	Fuite de Mahomet, 622.

PAPES		CONCILES, ETC.
Honorius I,	638	Exaltation de la sainte Croix, 629. Monothélites, 630. Les Musulmans en Palestine, 638.
Séverin,	640	
Jean IV,	642	
Théodore I,	649	
S. Martin I,	654	
S. Eugène I,	657	
S. Vitalien,	672	
S. Dieudonné II,	676	
S. Domnus I,	678	
S. Agathon,	682	Sixième concile général, troisième de Constantinople, 680.
S. Léon II,	683	
S. Benoît II,	685	
Jean V,	686	
Conon,	687	
S. Sergius I,	701	
Jean VI,	705	
Jean VII,	707	
Sisinnius,	708	
Constantin,	715	Maures en Espagne, 711.
S. Grégoire II,	731	Conversion des Allemands, 719. Iconoclastes, 724.
S. Grégoire III,	741	Victoire de Poitiers, 732.
S. Zacharie,	752	
Étienne II,	757	Patrimoine de S. Pierre, 755. Conversion des Bulgares, 756.
S. Paul I.	767	Persécution des Iconoclastes, 766.
Étienne III,	772	
Adrien I,	795	Septième concile général, second de Nicée, 787.

QUATRIÈME ÉPOQUE

COURONNEMENT DE CHARLEMAGNE, 800.

PAPES		CONCILES, ETC.
S. Léon III,	816	
Étienne IV,	817	
S. Pascal I,	824	
Eugène II,	827	Conversion des Danois, 826.
Valentin,	827	
Grégoire IV,	844	Conversion des Suédois, 830.
Sergius II,	847	
S. Léon IV,	855	
Benoît III,	858	
S. Nicolas I,	867	
Adrien II,	872	Huitième concile général, quatrième de Constantinople, 869.
Jean VIII,	882	Hincmar, 882.
Martin II,	884	
Adrien III.	885	
Étienne V,	891	
Formose,	896	Photius, 892.
Boniface VI,	896	
Étienne VI.	897	
Romain,	898	
Théodore II,	898	
Jean IX,	900	
Benoît IV,	903	
Léon V,	907	
Sergius III,	911	Fondation de Cluny, 910. Conversion des Normands, 911.
Anastase III,	913	
Landon,	914	
Jean X,	928	
Léon VI,	929	
Étienne VII,	931	
Jean XI,	936	Avénement d'Othon le Grand, 936.

PAPES		CONCILES, ETC.
Léon VII,	939	
Étienne VIII,	942	
Martin III,	946	
Agapet II,	956	
Jean XII,	964	Le saint Empire romain germanique, 962.
Benoît V.	965	
Jean XIII,	972	
Benoît VI,	974	
Domnus II,	974	
Benoît VII,	983	
Jean XIV,	985	
Jean XV,	985	
Jean XVI,	996	Conversion des Russes, 988.
Grégoire V,	999	
Silvestre II,	1003	Conversion des Hongrois, 1000.
Jean XVII,	1003	
Jean XVIII,	1009	
Sergius IV,	1012	
Benoît VIII,	1024	
Jean XIX,	1033	
Benoît IX abdique,	1044	Établissement de la trêve de Dieu, 1041.
Grégoire VI abdique,	1046	
Clément II,	1047	
Benoît IX rétabli,	1048	
Damase II,	1048	
S. Léon IX,	1054	Hérésie de Bérenger, 1050. Schisme des Grecs, 1053.
Victor II,	1057	
Étienne IX,	1058	
Nicolas II,	1061	Élection des Papes réservée aux Cardinaux, 1059.
Alexandre II,	1073	
S. Grégoire VII,	1085	Henri IV à Canossa, 1077. Ordre des Chartreux, 1084.
Victor III,	1087	

CINQUIÈME ÉPOQUE

PREMIÈRE CROISADE, 1095.

PAPES		CONCILES, ETC.
Urbain II,	1099	Concile de Clermont, 1095. Godefroi de Bouillon, 1100. Prise de Jérusalem, 1099. Ordre de Malte, 1100. Ordre des Templiers, 1118.
Pascal II,	1118	
Gélase II,	1119	
Calixte II,	1124	Ordre des Prémontrés, par saint Norbert, 1121. Neuvième concile général, premier de Latran, 1125.
Honorius II,	1130	
Innocent II,	1143	Dixième concile général, second de Latran, 1139.
Célestin II,	1144	
Lucius II,	1145	
Eugène III,	1153	Seconde croisade, 1147-1149. Albigeois, 1148.
Anastase IV,	1154	
Adrien IV,	1159	Arnaud de Brescia, 1155.
Alexandre III,	1181	Vaudois, 1160. S. Thomas de Cantorbéry, 1170. Onzième concile général, troisième de Latran, 1179.
Lucius III,	1185	
Urbain III,	1187	
Grégoire VIII,	1187	
Clément III,	1191	Ordre Teutonique, 1190.
Célestin III,	1198	Troisième croisade, 1189-1193.
Innocent III,	1216	Quatrième croisade, 1202-1204. Ordre des Frères Mineurs, par

PAPES		CONCILES, ETC.
		saint François d'Assise, 1210. Universités, vers 1210. Ordre des Clarisses, par sainte Claire, 1212. Douzième concile général, quatrième de Latran, 1215. Ordre des Frères Prêcheurs, par saint Dominique, 1215.
Honorius III,	1227	Cinquième (1218-1221) et sixième (1228-1229) croisade.
Grégoire IX,	1241	
Célestin IV,	1241	
Innocent IV,	1254	Treizième concile général, premier de Lyon, 1245. Septième croisade, 1248-1250.
Alexandre IV,	1261	
Urbain IV,	1264	Fête du Saint-Sacrement, 1264.
Clément IV,	1268	
Grégoire X,	1276	Huitième croisade, 1270. Mort de S. Louis. Quatorzième concile général, second de Lyon, 1274. S. Thomas d'Aquin, 1274. S. Bonaventure, 1274. Réunion des Grecs, 1274.
Innocent V,	1276	
Adrien V,	1276	
Jean XXI,	1277	
Nicolas III.	1280	
Martin IV,	1285	Retour des Grecs au schisme, 1283.
Honorius IV,	1287	
Nicolas IV,	1292	
S. Célestin V.	1294	Miracle des Billettes, 1296. Jubilé, 1300.

SIXIÈME ÉPOQUE

MORT DE BONIFACE VIII, 1303.

PAPES		CONCILES, ETC.
Boniface VIII,	1303	
S. Benoît XI,	1303	
Clément V,	1314	Séjour des Papes à Avignon, 1309. Quinzième concile général à Vienne, 1311. Suppression des Templiers, 1312.
Jean XXII,	1334	Fête de la Trinité, vers 1320.
Benoît XII,	1342	Fête de la Visitation, 1339.
Clément VI,	1352	
Innocent VI,	1362	
Urbain V,	1370	
Grégoire XI,	1378	Ste Brigitte, 1373. Retour des Papes à Rome, 1377.
Urbain VI,	1389	Grand schisme d'Occident, 1378. Ste Catherine de Sienne, 1380.
Boniface IX,	1404	
Innocent VII,	1406	
Grégoire XII abdique,	1409	Hussites, 1409.
Alexandre V,	1410	
Jean XXIII abdique,	1415	Concile de Constance, 1414. Jean Huss, 1415.
Martin V,	1431	
Eugène IV,	1447	Concile de Bâle, 1431. Seizième concile général, à Florence, 1439. Réunion des Grecs, 1439. Retour à leur schisme, 1440.
Eugène V,	1455	Prise de Constantinople par les Turcs, 1453. Ordre des Minimes, par S. François de Paule, 1454.
Calixte III,	1458	

PAPES		CONCILES, ETC.
Pie II,	1464	
Paul II,	1471	Thomas A-Kempis, 1471.
Sixte IV,	1484	Fête de la Conception, 1476.
Innocent VIII,	1492	
Alexandre VI,	1503	Fin de la domination des Maures en Espagne, 1492. Découverte de l'Amérique, 1492.
Pie III,	1505	
Jules II,	1513	Dix-septième concile général, cinquième de Latran, 1512.
Léon X,	1521	Luthériens, 1517.
Adrien VI,	1523	
Clément VII,	1534	Ordre des Théatins, 1524. Ordre des Capucins, 1525. Confession d'Augsbourg, 1530. Mort de Zwingle, 1531. Ordre des Récollets, 1532. Schisme d'Angleterre, 1534. Calvinistes, 1535.
Paul III,	1549	Ordre des Ursulines, 1537. Compagnie de Jésus, par saint Ignace de Loyola, 1540. Mission des Indes, 1541. Ouverture du dix-huitième concile général à Trente, 1545. Sociniens, 1546.
Jules III,	1555	Missions du Japon, 1549. S. François-Xavier, 1552. Missions d'Éthiopie, 1554. Missions du Brésil, 1554.
Marcel II,	1555	
Paul IV,	1559	S. Philippe de Néri, 1558. Première révolte des Calvinistes en France, 1562.

SEPTIÈME ÉPOQUE

FIN DU CONCILE DE TRENTE, 1563.

PAPES		CONCILES, ETC.
Pie IV,	1565	Établissement des séminaires, 1563.
S. Pie V,	1572	Ordre des Carmes déchaussés, par saint Jean de la Croix, 1568. Massacre de la Saint-Barthélemi, 1572.
Grégoire XIII,	1585	Missions de la Chine, 1580. Réformation du calendrier, 1582. S. Charles Borromée, 1584.
Sixte V,	1590	
Urbain VII,	1590	
Grégoire XIV,	1591	
Clément VIII,	1605	S. Louis de Gonzague, 1591. Abjuration de Henri IV, 1593. Persécution du Japon, 1597.
Léon XI,	1605	
Paul V,	1621	Ordre de la Visitation, par saint François de Sales, 1610. Les Sœurs de la Charité, 1617.
Grégoire XV,	1623	Bellarmin, 1621. S. François de Sales, 1622.
Urbain VIII,	1644	Vœu de Louis XIII, 1638. Saint François Régis, 1640. Jansénistes, 1640.
Innocent X,	1655	Sulpiciens, 1646. Traité de Westphalie, 1648. Quakers, 1655.
Alexandre VII,	1667	Réforme de la Trappe, par Rancé, 1662.
Clément IX,	1669	
Clément X,	1676	
Innocent XI,	1689	Frères des Écoles chrétiennes, 1679. Révocation de l'édit de Nantes, 1685.

PAPES		CONCILES, ETC.
Alexandre VIII,	1691	
Innocent XII,	1700	
Clément XI,	1721	Bossuet, 1704. Bourdaloue, 1704. Bulle *Unigenitus*, 1713. Fénelon, 1715.
Innocent XIII,	1724	
Benoît XIII,	1730	
Clément XII,	1740	
Benoît XIV,	1758	Massillon, 1742. De Belzunce, 1755.
Clément XIII,	1769	Brydaine, 1767.
Clément XIV.	1774	Suppression de la Compagnie de Jésus, 1773. Mort de Voltaire et de Rousseau, 1778. Christophe de Beaumont, 1781. Pie VI à Vienne, 1782.

HUITIÈME ÉPOQUE

RÉVOLUTION FRANÇAISE, 1789.

Pie VI,	1799	Schisme constitutionnel, 1790. Persécution, 1792 et années suivantes. Mort de Louis XVI, 1793.
Pie VII,	1823	Concordat, 1802. Captivité de Pie VII, 1809. Délivrance de Pie VII, 1814. Rétablissement de la Compagnie de Jésus, 1814.
Léon XII,	1829	Jubilé, 1825. Les *carbonari*.
Pie VIII,	1830	Émancipation des catholiques en Angleterre, 1829. Prise d'Alger, 1830. Révolution de Juillet, 1830.

PAPES		CONCILES, ETC.
Grégoire XVI,	1846	Révolte des Romagnes, 1831. De Bonald, 1840. Frayssinous, 1842. Cardinal Pacca, 1843. Progrès des Missions.
Pie IX, élu en 259e pape depuis saint Pierre.	1846	A Rome, république, 1849. Retour de Pie IX à Rome, 1850. Rétablissement de la hiérarchie en Angleterre, 1852. Félicité de Lamennais, 1854. Définition du dogme de l'Immaculée Conception, 8 décembre 1854. Concordat avec l'Autriche, 1855. Voyage triomphal de Pie IX, 1857. Guerre d'Italie, 1859. Bataille de Castelfidardo; Pimodan, 1860. Convocation des évêques à Rome pour la canonisation de plusieurs martyrs du Japon, 1862. Encyclique du 8 décembre 1864. Allocution du Souverain Pontife contre la franc-maçonnerie, 1865. Formation de la légion romaine, recrutée parmi les troupes françaises, 1866.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES LIEUX MENTIONNÉS DANS L'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE [1]

[1] Le chiffre qui précède chaque nom désigne l'ordre des cartes contenues dans ce volume. On a jugé utile d'indiquer sur les cartes quelques noms de lieux qui ne sont point mentionnés dans l'Histoire ecclésiastique.

ABRÉGÉ

DES

PREUVES DE LA RELIGION

D. Qu'est-ce que la Religion?

R. La Religion est le culte que l'on rend au vrai Dieu, en croyant ce qu'il enseigne, et en pratiquant les devoirs qu'il impose.

D. Dans quels livres se trouve l'histoire de la Religion?

R. Elle se trouve dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, qui nous apprennent comment Dieu a parlé aux hommes.

I. — VÉRACITÉ DE L'ANCIEN TESTAMENT. — LES PROPHÉTIES. — PROPHÉTIES DE JACOB ET DE DANIEL.

D. Comment prouve-t-on que les auteurs de l'Ancien Testament ont dit vrai, indépendamment de l'inspiration divine?

R. Par cinq raisons principales : 1° parce qu'ils rap-

portent des choses arrivées de leur temps, et dont ils savaient la vérité; 2° parce que, s'ils avaient dit faux, ils auraient pu être contredits par une infinité de personnes qui avaient été témoins des mêmes choses qu'ils rapportent, et alors leurs écrits n'auraient pas été reçus comme divins; 3° parce que c'étaient des gens très-dignes de foi, à qui on ne saurait imputer aucun crime, et qu'il n'y a rien dans leurs écrits qui les fasse soupçonner de mensonge; au contraire, on y voit régner partout la bonne foi et la piété; 4° parce que les histoires qu'ils racontent sont, pour la plupart, attestées par les auteurs profanes : telles sont l'histoire du déluge, celle de la destruction de Sodome et de Gomorrhe, le passage de la mer Rouge, etc. etc.; 5° parce que la doctrine qu'ils enseignent est très-conforme aux lumières de la raison : telle est, par exemple, l'obligation de croire qu'il y a un Dieu, que ce Dieu punira les méchants et récompensera les bons; qu'il faut être équitable, vertueux, et traiter son prochain comme on voudrait être traité soi-même.

D. Quelles preuves a-t-on de la divinité de l'Écriture?

R. On en a quatre : 1° les miracles que les prophètes ont faits, pour prouver que Dieu les avait envoyés; 2° les prophéties qui regardent la venue de Jésus-Christ et beaucoup d'autres événements, lesquelles ont toujours été accomplies; 3° la sublimité de la doctrine de l'Écriture, qui est si sainte et si parfaite qu'il n'y a que Dieu qui en puisse être l'auteur; 4° le pouvoir admirable qu'elle a sur ceux qui la lisent; car, en sanctifiant leur cœur, elle les remplit de paix et de consolation.

D. De quel poids peuvent être les prophéties de l'Ancien Testament, pour prouver la vérité de la Religion?

R. Elles sont d'un très-grand poids, et quiconque les examinera avec attention, sera convaincu qu'elles

ont été inspirées de Dieu, et que par conséquent ce sont des preuves démonstratives de la vérité de la Religion. Comment des hommes auraient-ils pu prédire des événements qui devaient arriver cinq cents ans après? Or les prophéties de Daniel sur les quatre grandes monarchies et sur la venue de Jésus-Christ ont été faites cinq cents ans avant leur accomplissement; cependant elles sont si claires, que, si l'on n'était sûr de leur ancienneté, on croirait qu'elles ont été faites après coup.

D. Les Juifs ajoutaient-ils foi aux prophéties du vivant des prophètes qui les avaient faites?

R. Oui; et comment ne l'auraient-ils pas fait, tandis qu'ils voyaient de leurs propres yeux l'accomplissement des choses qu'on leur prédisait? Si on ne leur avait fait que des prédictions très-éloignées, et dont ils n'eussent pu voir l'accomplissement, ils auraient été en droit de les révoquer en doute; mais comme ils voyaient tous les jours l'événement de ce qui avait été prédit, ou par des prophètes de leur temps, ou par ceux qui les avaient précédés, l'accomplissement de ces premières prophéties leur faisait espérer celui des suivantes. Ils croyaient l'avenir, parce qu'ils voyaient le présent; et ils étaient persuadés que ces prophéties étaient divines, parce qu'elles étaient infaillibles.

D. Peut-on prouver par les prophéties la venue du Messie?

R. Oui. Il y en a qui marquent précisément le temps de sa venue, le lieu de sa naissance, les qualités qu'il devait avoir, ses miracles, sa passion, le genre de sa mort, et d'autres particularités qui conviennent tellement à Jésus-Christ, qu'elles ne sauraient convenir qu'à lui.

D. Quelles sont les principales prophéties qui regardent le Messie?

R. Ce sont celles de Jacob, des prophètes Daniel,

Isaïe, Aggée, Michée et plusieurs autres; mais je ne rapporterai que la prophétie de Jacob et celle des soixante-dix semaines de Daniel.

D. Dites-nous la fameuse prophétie de Jacob.

R. La voici; mais il est à propos de rapporter auparavant dans quelles circonstances elle a été faite. Jacob, étant au lit de la mort, donna sa bénédiction à tous ses enfants, et leur prédit ce qui devait leur arriver. Quand il vint à Juda, il l'éleva au-dessus de ses frères, et leur dit que de sa race sortirait le Sauveur du monde. Voici en quels termes il l'annonce : *Le sceptre ne sortira point de Juda, et le gouvernement ne sortira point de ses descendants, jusqu'à ce que vienne Celui qui doit être envoyé, et il sera l'attente des nations.*

D. Comment la prophétie de Jacob a-t-elle été accomplie?

R. Elle a été accomplie, 1° en ce qu'au temps où Jésus-Christ est venu, le sceptre n'était plus entre les mains des Juifs, puisque Hérode l'Ascalonite, alors roi de Judée, était Iduméen; 2° en ce que, dans le même temps, les Juifs perdirent l'autorité de se gouverner par eux-mêmes, avec le pouvoir de vie et de mort; ils en firent un aveu public au temps de la Passion de Jésus-Christ, lorsqu'ils s'écrièrent : *Nous n'avons pas le pouvoir de faire mourir personne.*

D. Dans quel temps fut faite la prophétie de Daniel?

R. Pendant la captivité de Babylone, où Daniel, affligé de la souffrance des Juifs, fit à Dieu une ardente prière pour obtenir de lui ses miséricordes sur son peuple, et l'effet de ses anciennes promesses. Dieu, touché des prières de son serviteur, lui envoya l'Ange Gabriel pour le consoler et lui apprendre l'avenir; en sorte que le discours de l'Ange à Daniel est ce que l'on appelle la prophétie des soixante-dix semaines.

D. Dites-nous la prophétie de Daniel.

R. « Il n'y a plus à attendre soixante-dix semaines, « dit l'Ange à Daniel, pour mettre le comble à vos « vœux et à ceux du peuple; car avant la fin des « soixante-dix semaines viendra l'accomplissement « des promesses et la fin de l'iniquité; la justice éter- « nelle paraîtra sur la terre pour accomplir cette ré- « vélation, au temps que le Saint des saints aura « l'onction. Comprenez-le donc, et faites-y attention : « depuis l'ordre qui sera donné pour rebâtir de nou- « veau la ville de Jérusalem, dont les maisons et les « murs seront construits à la hâte; depuis cet ordre « jusqu'au Christ, chef du peuple, il n'y aura d'in- « tervalle que sept semaines, avec soixante-deux « (c'est en tout soixante-neuf semaines ou quatre cent « quatre-vingt-dix ans). Le Christ sera mis à mort, et « le peuple qui l'aura renoncé ne sera plus son peuple. « Un autre peuple, sous les ordres de son chef, vien- « dra renverser la ville et son sanctuaire, qui seront « entièrement ruinés; et après la fin de cette guerre « viendra la désolation prédite. Le Christ confirmera « son alliance avec plusieurs, dans une semaine, qui « sera la soixante-dixième; au milieu de cette se- « maine, l'hostie et le sacrifice seront abolis. L'abo- « mination de la désolation sera dans le temple, et la « désolation durera jusqu'à la fin du monde. »

D. Qu'y a-t-il à remarquer sur la prophétie de Daniel?

R. Il faut observer que les semaines dont il s'agit ici sont des semaines d'années, et non de jours; que chaque semaine contient sept années, et que toutes ensemble font l'espace de quatre cent quatre-vingt-dix ans. Tout le monde convient de cette vérité; mais, s'il en fallait donner la preuve, il suffirait de remarquer qu'il est dit dans la prophétie que la ville serait rebâtie au bout de sept semaines : or il est évident

que cela aurait été impossible, si c'étaient des semaines de jours; d'ailleurs, on sait qu'à cause des oppositions des Samaritains, la ville ne fut finie qu'au bout de quarante-neuf ans, ce qui fait en tout sept semaines d'années.

D. La prophétie de Daniel a-t-elle été accomplie?

R. Oui; et, pour se convaincre de cette vérité, il faut faire attention à ces trois points : 1° Jésus-Christ devait paraître au bout du terme marqué par la prophétie; 2° il devait établir sa loi, être rejeté par les Juifs, et mis à mort; 3° la destruction de la ville et du temple de Jérusalem, l'abolition des sacrifices et la dispersion des Juifs devaient suivre cette mort. Or tout cela est arrivé; car, au temps marqué par la prophétie, est apparu un homme extraordinaire qui avait tous les caractères marqués par les Écritures. Cet homme, appelé Jésus de Nazareth, a commencé sa prédication avec la soixante-dixième semaine, et c'est au milieu de la même semaine qu'il a été crucifié par les Juifs. Après sa mort, Jérusalem a été détruite par l'empereur Tite, au mois de septembre de l'an de Jésus-Christ 70. Les sacrifices ont été abolis, le temple ruiné de fond en comble, et les Juifs dispersés sans retour. C'est par une providence particulière qu'ils subsistent encore; ils ne sont errants sur la terre que pour porter en tous lieux les oracles qui prouvent la vérité de cette prophétie, et celle de leur réprobation.

D. Quelles autres preuves a-t-on de la venue du Messie?

R. On prouve encore la venue de Jésus-Christ par les livres du Nouveau Testament, par les témoignages des auteurs chrétiens, et par celui de plusieurs historiens profanes.

II. — VÉRACITÉ DU NOUVEAU TESTAMENT. — TÉMOIGNAGES DES AUTEURS PROFANES.

D. Doit-on ajouter foi aux livres du Nouveau Testament?

R. Oui, pour quatre raisons principales, indépendamment de l'inspiration divine : 1° parce qu'ils ont été écrits par des auteurs contemporains, qui n'ont pu être trompés, ayant écrit ce qu'ils avaient vu, entendu et touché ; 2° parce qu'ils ont été écrits par des auteurs incapables de tromper, puisque c'étaient de pauvres pêcheurs sans éloquence et sans ambition, et qui ont scellé de leur propre sang les vérités qu'ils ont annoncées; 3° parce que, quand même ils auraient voulu tromper, ils ne l'auraient pas pu : ils prêchaient devant des gens qui avaient été les témoins des merveilles qu'ils annonçaient, et on aurait aisément découvert l'imposture, si ces merveilles n'avaient pas été aussi vraies qu'elles le sont; 4° parce que plusieurs faits, rapportés dans le Nouveau Testament, sont attestés par les auteurs profanes. Enfin, on peut dire avec confiance qu'il n'y a point d'histoire dans le monde qui ait autant de certitude, et qui mérite autant de croyance.

D. Quels sont les auteurs profanes qui ont parlé de Jésus-Christ et des premiers Chrétiens?

R. Ce sont presque tous ceux qui ont vécu de leur temps, ou dans les siècles qui ont suivi de près. *Suétone, Tacite* et *Pline le Jeune,* historiens romains, et *Josèphe,* historien juif, nous ont tous parlé de Jésus-Christ, et ils écrivaient peu de temps après sa mort. *Phlégon, Lampridius, Chalcidius, Ammien Marcellin,* et plusieurs autres, vivaient dans les siècles suivants.

D. Que rapportent Tacite et Pline le Jeune de Jésus-Christ et des Chrétiens?

R. Tacite dit que l'empereur Néron, voulant se représenter l'embrasement de la ville de Troie, fit mettre le feu aux beaux quartiers de la ville de Rome; mais que, pour éviter la haine que lui attirait une action si barbare, il en accusa ceux qu'on appelait Chrétiens, et qu'il les condamna aux plus horribles supplices.

Pline le Jeune, gouverneur de Bithynie, écrivait à Trajan que, par son ordre, il avait fait mourir plusieurs Chrétiens; qu'il ne les avait trouvés coupables d'aucun crime; mais qu'au contraire, ils s'engageaient par serment à n'en point commettre, et que tout ce qu'on pouvait leur reprocher, c'était de chanter des cantiques en l'honneur de Jésus-Christ. Ces deux témoignages prouvent l'antiquité du Christianisme : ils sont si authentiques, que l'incrédulité la plus opiniâtre ne saurait les révoquer en doute.

D. Qu'est-ce que l'historien Josèphe dit de Jésus-Christ?

R. Il en parle en termes très-clairs, ainsi qu'on peut le voir dans le passage que je vais citer :

« En ce temps-là, dit Josèphe, parut Jésus, homme « sage, si pourtant il ne faut l'appeler qu'un homme; « car il faisait des choses miraculeuses, et il était le « maître de ceux qui aiment à recevoir la vérité. Il a « eu beaucoup de sectateurs parmi les Juifs et parmi « les Gentils; et l'on croyait qu'il était le Christ. « Étant accusé par les princes de notre nation, Pilate « le fit crucifier. Ceux qui avaient été attachés à lui « ne laissèrent pas de lui être fidèles; car, trois « jours après, il apparut vivant, comme l'avaient « prédit les prophètes inspirés de Dieu, et il fit beau- « coup d'autres prodiges. Ses sectateurs, appelés de « son nom *Chrétiens,* ont subsisté depuis, et subsis- « tent encore aujourd'hui. »

D. Quels traits de la vie de Jésus sont rapportés par Chalcidius et Phlégon, auteurs païens?

R. Chalcidius, philosophe platonicien, rapporte que, l'année qui répond à celle de la naissance de Jésus-Christ, il parut une étoile brillante, qui n'était point d'un mauvais présage, mais qui annonçait la venue d'un Dieu pour le bonheur de tous les hommes. Il ajoute que de sages Chaldéens, l'ayant découverte, allèrent chercher ce Dieu nouvellement né, et que, l'ayant trouvé, ils lui présentèrent leurs vœux et leurs hommages; ce qui doit visiblement s'entendre de l'étoile qui conduisit les Mages à Bethléem.

Phlégon, affranchi de l'empereur Adrien, décrit l'éclipse arrivée à la mort de Jésus-Christ, de la même façon et avec les mêmes circonstances qu'elle est rapportée par les évangélistes.

D. Ammien Marcellin, auteur païen, ne rapporte-t-il rien qui puisse confirmer la venue de Jésus-Christ?

R. Ammien Marcellin rapporte que Julien l'Apostat, ennemi juré du nom chrétien, voulut faire rebâtir le temple de Jérusalem pour démentir, s'il était possible, la prédiction que Jésus-Christ avait faite sur la désolation générale et perpétuelle de ce temple; et que, pendant qu'on travaillait avec le plus d'ardeur à cet ouvrage, tout d'un coup d'horribles tourbillons de flammes sortirent des fondements, consumèrent la plupart des ouvriers, et rendirent l'entreprise inutile. On sait d'ailleurs, par les écrits de Julien l'Apostat, qu'il admettait les faits racontés dans le Nouveau Testament. Celse, Porphyre et autres philosophes païens, tenaient également ces faits pour incontestables. Enfin Tertullien assure que, Pilate ayant envoyé à Rome tous les actes de la mort et des miracles de Jésus-Christ, Tibère proposa de le mettre au nombre des dieux. Toutes ces preuves réunies ensemble

démontrent invinciblement la venue de Jésus-Christ et la véracité du Nouveau Testament.

III. — JÉSUS-CHRIST EST LE MESSIE, ET IL EST DIEU.

D. Est-il sûr que Jésus-Christ ait été le Messie?

R. Oui, parce qu'il a réuni en sa personne tous les caractères qui sont marqués dans les prophéties pour le faire reconnaître. Ces prophéties, qui sont au nombre de plus de soixante, prouvent non-seulement que Jésus-Christ est le Messie, mais même qu'il est Dieu. D'ailleurs, les prodiges qui ont paru à sa naissance, pendant sa vie et à sa mort, sont des preuves incontestables de sa divinité, aussi bien que les miracles qu'il a faits, dont le plus grand est celui d'être ressuscité par sa propre puissance.

D. Quelles preuves a-t-on de la résurrection de Jésus-Christ?

R. On en a trois : 1° le témoignage des Apôtres, des disciples, et de plus de cinq cents personnes qui l'ont vu et touché après sa résurrection; 2° l'impossibilité où étaient les Apôtres d'enlever le corps de Jésus-Christ, pour faire croire qu'il était ressuscité. D'ailleurs, ils le regardaient ou comme le Fils de Dieu, ou comme un imposteur : s'ils le regardaient comme le Fils de Dieu, ils croyaient qu'il pouvait ressusciter; s'ils le regardaient comme un imposteur, est-ce qu'ils se seraient livrés pour lui à une mort certaine, en cherchant à l'enlever du sépulcre, que gardait une troupe de soldats? 3° S'il ne fût point ressuscité, il aurait été un imposteur, et les Apôtres n'auraient pas fait des miracles en son nom. Or il est sûr qu'ils en ont fait; donc il est sûr que Jésus-Christ est ressuscité.

IV. — LA RELIGION CHRÉTIENNE EST DIVINE ET ELLE S'EST CONSERVÉE DANS L'ÉGLISE CATHOLIQUE.

D. Si Jésus-Christ est ressuscité, et s'il est le Messie et Dieu en même temps, que suit-il de là?

R. Il s'ensuit que la Religion qu'il est venu établir est divine, et par conséquent vraie dans tous ses points; car une religion véritable ne peut rien enseigner de faux. Or, si elle est vraie, aucune autre ne peut l'être, Dieu ne pouvant se contredire lui-même. Donc, par une conséquence nécessaire, il faut la croire et la pratiquer, et hors de cette religion il n'y a point de salut.

D. En quoi consiste la sainteté de la Religion chrétienne?

R. Elle consiste à rendre à Dieu un culte très-parfait, à régler ses passions, et à soumettre le corps à l'esprit. Avant Jésus-Christ on ne savait guère ce que c'était que porter sa croix, aimer ses ennemis, estimer la pauvreté et la chasteté, être doux et humble de cœur, rendre le bien pour le mal, se réjouir dans les persécutions et dans les souffrances. La Religion chrétienne a enseigné tous ces points, et a fait voir par là qu'elle est l'ouvrage d'un Dieu.

D. Les autres religions ne sont-elles pas aussi saintes que la Religion chrétienne?

R. Non; elles ont des caractères bien différents, et font voir par là qu'elles sont l'ouvrage des hommes. La religion des païens, par exemple, est pleine de corruption et d'impiété, et les plus grands crimes y sont autorisés par l'exemple des fausses divinités. Celle de Mahomet est pleine d'absurdités : car qui peut croire que la lune soit tombée un jour dans la poche de Mahomet, comme il le raconte lui-même, et que, d'un coup de poing, il l'ait renvoyée au ciel pour ne pas

priver le monde de sa clarté? Outre cela, elle flatte les passions des hommes pour les attirer, et permet la jouissance des plaisirs sensuels. Mais la Religion chrétienne détruit tous ces vices, et tend à une parfaite sainteté; et c'est la seule religion qui ait ce privilége véritablement divin.

D. Comment la Religion chrétienne, si cruellement persécutée, et ayant à combattre les inclinations des hommes, la doctrine des philosophes et toutes les passions, a-t-elle pu s'établir en si peu de temps?

R. C'est un prodige des plus merveilleux; car les Apôtres, avant leur mort, l'ont vue publiée et répandue presque par toute la terre. A peine ont-ils reçu le Saint-Esprit, que saint Pierre, le premier d'entre eux, reproche aux Juifs la mort de Jésus-Christ : huit mille se convertissent à ses deux premières prédications; les autres Apôtres ont partout de pareils succès. La nature même obéit à leur voix. Ce ne sont que prodiges sur prodiges, que conversions éclatantes. En vain la terre et l'enfer se liguent ensemble pour empêcher l'établissement d'une Religion si sainte, tous leurs efforts sont inutiles : le sang des Martyrs, qu'on répand avec profusion, est une semence de nouveaux Chrétiens. Enfin, les empereurs païens, après tant d'efforts impuissants pour la détruire, en sont eux-mêmes devenus les protecteurs, et ont déposé leur sceptre et leur couronne au pied de la croix de Jésus-Christ.

On pourrait ajouter ici, pour dernière preuve, le raisonnement de saint Augustin, qui dit que la Religion s'est établie par les miracles de Jésus-Christ et des Apôtres, et que, s'il n'y en avait point eu, ce serait le plus grand de tous les miracles qu'elle se fût établie sans le secours des miracles.

D. Comment la Religion chrétienne s'est-elle conservée dans sa pureté jusqu'à présent?

R. C'est par le ministère que Jésus-Christ même a

établi dans son Église, l'Église Catholique, Apostolique et Romaine. Ce ministère, qui est composé des évêques unis au Pape, leur chef, forme ce que nous appelons l'Église enseignante; c'est elle qui est la dépositaire de notre foi et la règle de notre croyance. Nous devons regarder comme des hérétiques et des païens ceux qui n'écoutent pas sa voix; c'est Jésus-Christ qui nous l'ordonne. Quiconque n'aura pas l'Église pour mère n'aura pas Dieu pour père.

D. La Religion n'a-t-elle pas des obscurités?

R. La Religion n'a point d'obscurités dans ses preuves, qui sont de nature à convaincre tout homme raisonnable; mais elle renferme plusieurs mystères qu'il a plu à Dieu de nous révéler. Ce sont des vérités qu'il propose à notre foi, et que nous ne saurions comprendre; il nous suffit, pour y croire, d'être certains qu'elles viennent de Dieu lui-même. Quoique ces vérités soient au-dessus de la raison humaine, qui est très-bornée, elles n'ont pourtant rien de contraire à la raison, parce que Dieu, qui en est l'auteur, et qui est en même temps le principe de la raison, ne saurait rien enseigner que de raisonnable. Et, pour finir par le mot d'un homme qui avait recueilli d'excellentes pensées sur la Religion, on peut dire que « la Religion chrétienne renferme assez de lumière pour « éclairer ceux qui désirent sincèrement d'être éclairés, et assez de ténèbres pour aveugler ceux qui se « plaisent dans leur aveuglement ».

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE ÉPOQUE

Depuis la naissance de Jésus-Christ jusqu'à la conversion de Constantin.

SECONDE ÉPOQUE

Depuis la conversion de Constantin jusqu'au baptême de Clovis.

TROISIÈME ÉPOQUE

Depuis le baptême de Clovis jusqu'au couronnement de Charlemagne.

QUATRIÈME ÉPOQUE

Depuis le couronnement de Charlemagne jusqu'à la prédication de la première croisade.

CINQUIÈME ÉPOQUE

Depuis la prédication de la première croisade jusqu'à la mort du pape Boniface VIII.

SIXIÈME ÉPOQUE

Depuis la mort du pape Boniface VIII jusqu'à la fin du concile de Trente.

SEPTIÈME ÉPOQUE

Depuis la fin du concile de Trente jusqu'à la Révolution française.

HUITIÈME EPOQUE

Depuis la Révolution française jusqu'à nos jours.

ABRÉGÉ DES PREUVES DE LA RELIGION

11896. — Tours, impr. Mame.


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

TOURS — IMPRIMERIE MAME